28 MARS 1953

Illinois U Library France

N° 389 - 100 FRANCS

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LE MARÉCHAL TITO A LONDRES

Pendant les cinq jours que le maréchal Tito a passés en Grande-Bretagne, il a eu au 10 Downing-Street, qui est la résidence du Premier ministre, plusieurs entretiens avec M. Winston Churchill auquel il avait rendu visite dès son arrivée à Londres.

PHOT. KEYSTONE

(Voir en pages 416 à 418, l'article d'Albert Mousset).

DANS CE NUMÉRO

★

BORDEAUX
prend son visage
E L'AN 2000

★

LE BOIS
DE BOULOGNE
EST CENTENAIRE

★

LE PARADIS DE NOSSI-BÉ

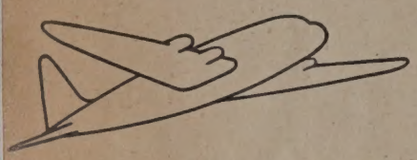
"TOURISTES...

...QUI VISITEREZ LA CORSE

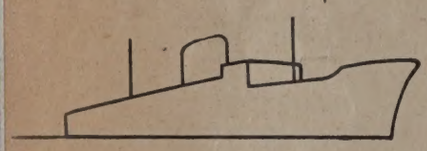
PENDANT VOS PROCHAINES VACANCES

CHOISISSEZ POUR Y ACCÉDER
LES PORTS DE LA BALAGNE

ILE ROUSSE ET CALVI



L'AVION VOUS Y CONDUIRA
DE NICE EN 55 MINUTES



LE PAQUEBOT VOUS Y TRANSPORTERA
EN 7 HEURES DE NICE

SANS LA MOINDRE PRÉOCCUPATION

VOUS POURREZ, GRACE

AUX AUTOCARS ET AUX VOITURES PARTICULIÈRES DU NAPOLÉON-BONAPARTE

ADMIRER TOUTES

LES BEAUTÉS

DE LA **CORSE** ★

UN MAXIMUM DE CONFORT VOUS ATTEND

A L'HOTEL NAPOLÉON-BONAPARTE

(ILE-ROUSSE)

OU VOUS SÉJOURNEREZ
DANS UN CADRE IDÉAL

DEAUVILLE

"LA GRANDE PLAGE FRANÇAISE"

OUVERTURE SAMEDI 28 MARS

NORMANDY HOTEL

Saison
de
PAQUES
A
OCTOBRE

ROULETTE
30 ET 40
BACCARA

HOTEL DU GOLF
Au milieu du NEW GOLF (2 parcours)

PAQUES

NORMANDY HOTEL

HOTEL DU GOLF
et son club house

Souper
« Chez BRUMMELL »

Le Casino et ses jardins fleuris

PAQUES

Promenade
sur les Planches

Iode à profusion

Compétitions
de Golf et Tennis

PENTECOTE . ROYAL HOTEL . NORMANDY HOTEL . HOTEL DU GOLF . AMBASSADEURS

NEW GOLF (2 parcours)
31 Mai : Rencontre officielle France-Hollande

Du 17 Juillet au 3 Août
Grande Quinzaine Internationale

Du 16 au 31 Juillet
TIR AUX PIGEONS (8 millions de prix)

Tournoi International de Bridge
Régates Internationales - Tournois de Tennis

En Juillet : COURSES à Clairefontaine
En Août : COURSES chaque jour
sur les 2 hippodromes
Dimanche 30 Août : GRAND PRIX DE DEAUVILLE

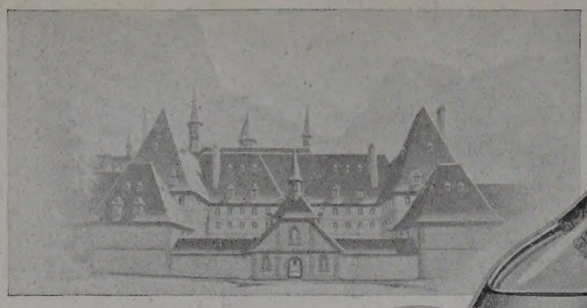
En Août : 25 réunions de POLO
Dimanche 23 : CHAMPIONNAT DU MONDE

Concours Hippique International
Ventes de Yearlings

A 2 heures de Paris par le Rail ou la Route

LIAISONS AÉRIENNES LONDRES-DEAUVILLE (AIR FRANCE)

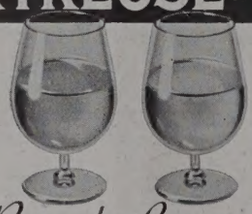
Correspondance avec la Belgique, la Hollande et les pays nordiques



VERTE
ou
JAUNE

GRANDE CHARTREUSE

Ch. Lemmel

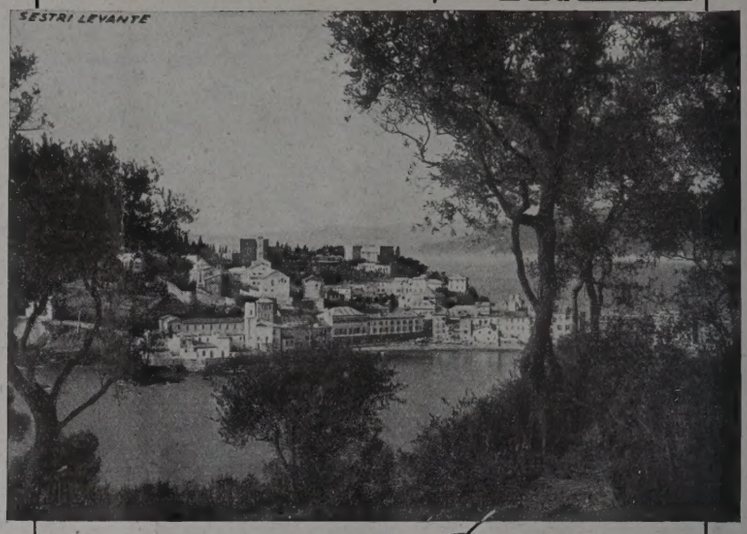


EN VENTE PARTOUT

Reine des Liqueurs

---

en ITALIE



Gênes et sa Riviera
vous offrent leurs attraits en toute saison

Villégiature idéale dans les stations climatiques de:

Nervi - Portofino - Rapallo - S. Margherita - Sestri Levante
Arenzano - Camogli - Chiavari - Lavagna - Pegli - Zoagli

Hotels et Pensions de toutes catégories

Villas et appartements meublés à louer Liaison routières et ferroviaires rapides et confortables.

Renseignements:

OFFICE NATIONAL ITALIEN DE TOURISME (ENIT)
Paris - 23, Rue de la Paix — Nice - 14, Avenue de Verdun
Marseille - 2, Rue Fernand Pauriol

GENOVA - ENTE PROVINCIALE PER IL TURISMO
et toutes les agences de voyage

LE PLUS GRAND CHOIX DE MEUBLES RUSTIQUES

chambres, salles-à-manger, studios
en CHÊNE, NOYER, MERISIER

Demandez le catalogue gratuit n° 87

LARGES FACILITÉS DE PAIEMENT

LEVITAN 63, Bd Magenta - PARIS (10e)

2.1127

CHAQUE DOIT ESSAYER SOURD GRATUITEMENT

LE NOUVEAU BONOCHORD

Discret et pratique cet "aide-ouïe" électronique vous fera entendre avec une incroyable clarté. Des statistiques anglaises prouvent que Bonochord peut vaincre la surdité dans 9 cas sur 10. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour vous? Faites-en l'essai — sans engagement et sans frais — vous saurez enfin si vous pouvez connaître à nouveau le bonheur d'entendre normalement. Seule une très grande organisation, au service des "malentendants" depuis plus d'1/4 de siècle, peut vous offrir une telle occasion. SAISISSEZ-LA MAINTENANT !

CET APPAREIL EST MERVEILLEUX ! déclarent deux docteurs à
Madame TARRAUDE,
50, rue Cazemajor, Bordeaux (Gironde)
qui nous écrit :... Après avoir essayé votre précieux "aide-ouïe" Bonochord près de mon Docteur traitant, avant-hier samedi, j'ai été ce matin même trouver un spécialiste O.R.L. et, tous les deux m'ont exprimé la même opinion : "Votre appareil est merveilleux Madame, gardez-le !"

Retour à une vie familiale et sociale normale

Bonochord vous aidera à retrouver la joie que procure une vie familiale et sociale normale, pleine de promesses de succès et de bonheur. Ayez-en la preuve dès maintenant, en demandant l'essai gratuit.

ESSAI GRATUIT
8 jours chez vous

Découvrez tout ce que peut pour vous cet extraordinaire "aide-ouïe" en en faisant l'essai gratuitement, chez vous, pendant 8 jours. Tous détails sur Bonochord et l'essai vous seront envoyés dès réception du coupon ci contre. Postez-le aujourd'hui même. Si vous êtes à Paris, profitez-en pour venir consulter nos spécialistes. Tous les jours (samedi et lundi compris).

★ Cet appareil, plus petit que la paume de la main, est le Micropak, dernier né Bonochord. Lampes naines — système de réglage automatique — piles "standard" — tout est contenu dans un seul boîtier "bijou" Vous pourrez avec le Micropak, entendre sans efforts : téléphone, radio, cinéma, sermons, conférences, etc... grâce au nouveau microphone Bonochord.

BONOCHORD "Aide-Ouie"
12, Rue LINCOLN - PARIS-8e

BONOCHORD (Essai N° 64)
12, Rue Lincoln - Paris (8e)

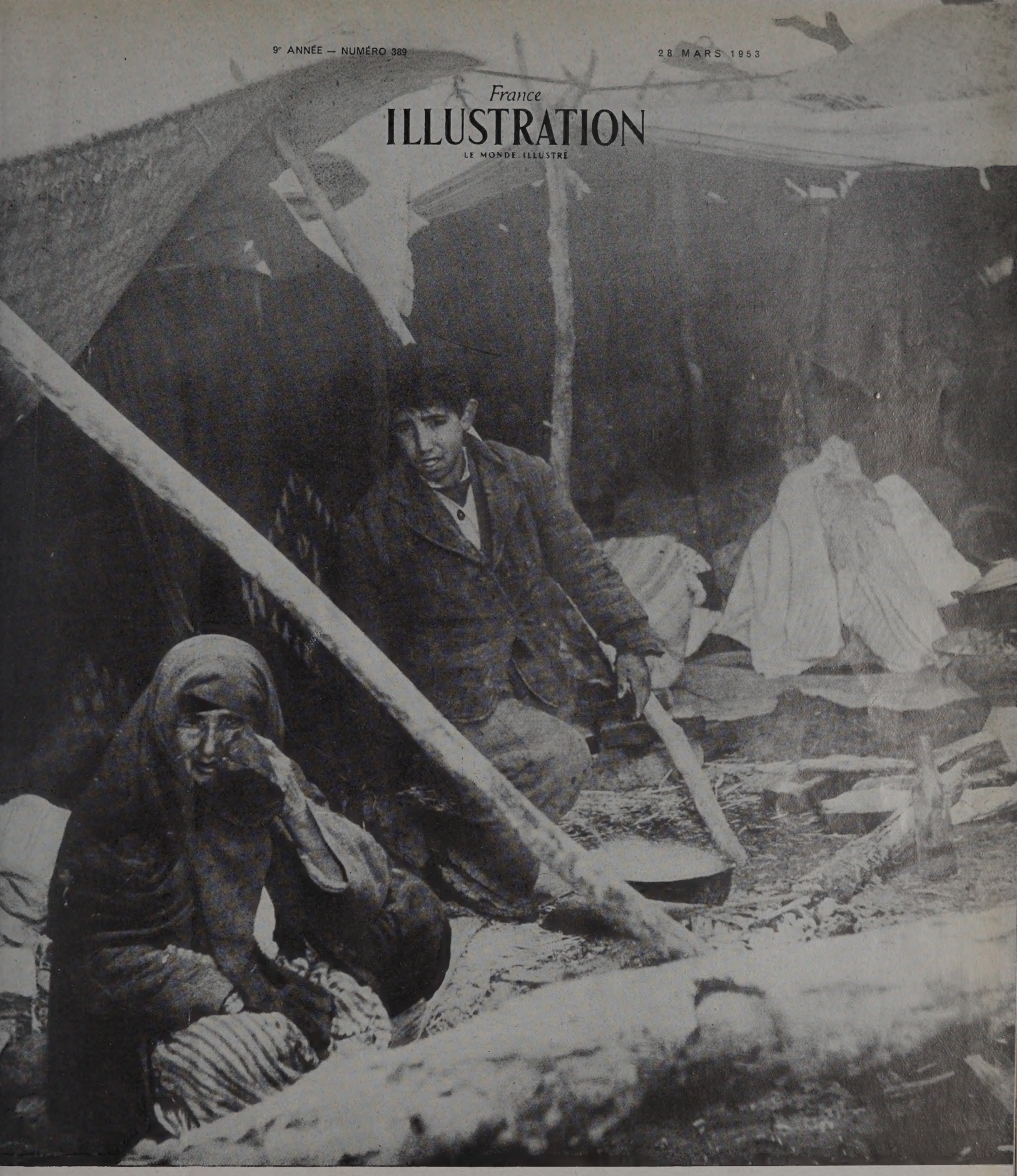
Veuillez m'envoyer sans engagement tous détails sur vos appareils et sur l'essai gratuit que vous offrez.

NOM .....

ADRESSE .....

9e ANNÉE — NUMÉRO 389 28 MARS 1953

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ



L'ANATOLIE PLEURE SES MORTS ET SES RUINES

DANS les ruines de Gonen, située à 400 km. au sud d'Istamboul, et l'une des localités les plus éprouvées par le terrible tremblement de terre qui vient d'endeuiller la Turquie, les sinistrés sont en proie au désespoir. Le froid, la pénurie de ravitaillement et de produits pharmaceutiques et les dégâts survenus aux communications s'ajoutent à la panique qui retient les survivants de se réfugier dans les maisons épargnées par le désastre. Ils rendent la situation particulièrement dramatique dans toutes les régions occidentales de la Turquie. Des centaines de morts et de blessés, des milliers de maisons détruites, tel est le bilan encore approximatif et, hélas ! incomplet du séisme, un des plus violents qu'ait connus le pays, puisque soixante-dix secousses furent enregistrées dans les vingt-quatre heures qui suivirent le premier tremblement du sol.

Phot. United Press.

AU PONT DE WESTMINSTER, le 16 mars, à 16 h. 30, Tito, accueilli par le duc d'Edimbourg, pose pour la première fois le pied sur le sol anglais.

A LA TOUR DE LONDRES (ci-dessus), où le reçut le vicomte Allenbrooke, et au British Museum, l'Angleterre a présenté à Tito ses trésors historiques.

M. CHURCHILL et M. Eden avaient participé à la réception de Westminster Bridge. Ils se sont entretenus avec le maréchal au 10 Downing Street.

LE DICTATEUR

PAR ALBERT MOUSSET

Le voyage de Tito à Londres s'est inscrit dans deux plans différents d'ac
lité : l'installation au Kremlin du successeur de Staline, la conclusion
pacte balkanique. Il était d'ailleurs décidé avant ces deux événeme
puisque c'est lors de sa visite à Belgrade, en septembre dernier, que M. E
a invité le chef de l'Etat yougoslave à se rendre en Angleterre.

C'est la première fois que Tito quittait son pays depuis qu'il a rompu
le Kominform. L'Angleterre lui a paru le terrain le mieux approprié à une p
de contact direct avec l'Occident. Pourquoi ?

D'abord, parce qu'elle observe à l'égard de l'Union soviétique une atti

CHEZ LA REINE

S. M. Elizabeth II a reçu à déjeuner le chef de l'État yougoslave. A l'issue du repas, la reine mère, le maréchal Tito, la reine, le duc d'Edimbourg et la princesse Margaret sont réunis dans la galerie de Buckingham-Palace.

ostilité plus prudente que celle des Etats-Unis et qui correspond davantage
'étendue limitée des risques que Belgrade accepte d'assumer.
Ensuite, parce que c'est vers le travaillisme anglais — nuance Bevan — que
o se sent le plus d'attirance depuis qu'il a rejeté le marxisme stalinien.
Ce sont, il est vrai, les conservateurs qui sont au pouvoir. Mais ici interviennent
souvenirs de guerre, la mission de Randolph Churchill auprès de Tito, l'appui
né aux partisans par l'Angleterre.
Les conditions les plus favorables du voyage — dont la date fut tenue d'abord
rète — étant réunies, le maréchal y a vu à la fois une affirmation de sa posi-
n internationale et un accroissement de son prestige.
Qui eût dit que ce métallo devenu militant révolutionnaire, formé à l'école communiste de Sverdlovsk, qui a liquidé la dynastie des Karageorgevitch et soviétisé son pays serait un jour l'hôte de Sa Gracieuse Majesté Britannique ?

Mais les intentions de Tito n'étaient pas seulement d'ordre spectaculaire. Elles visaient aussi des buts diplomatiques bien définis, le règlement éventuel de problèmes intéressant l'Adriatique et les Balkans, l'obtention d'une aide politique et économique.

On sait que, faute d'un règlement définitif, la zone nord du territoire libre de Trieste est occupée par les forces anglaises et américaines, la zone sud, placée sous l'administration de la Yougoslavie, qui l'a pratiquement incorporée. Le 20 mars 1948 la France, les Etats-Unis et l'Angleterre ont signé une déclaration tripartite préconisant le retour de ce territoire à l'Italie.

Jamais le gouvernement de Belgrade n'a admis cette solution, et sa revendication de Trieste n'a cessé de peser sur ses relations avec Rome, bien que les chancelleries occidentales aient tout fait pour amener les deux parties à s'entendre directement. Lors de son voyage en Yougoslavie, M. Eden a essayé d'obtenir du maréchal qu'il tempérât ses attaques contre l'Italie en lui remontrant l'imprudence qu'il y aurait, sur le plan de la politique européenne, à affaiblir la position de M. de Gasperi au moment où vont avoir lieu des élections législatives dans son pays.

Tito n'en est pas moins revenu à Londres sur cette question. Il s'est entendu opposer les mêmes arguments, aggravés du fait : 1° que le règlement du sort de Trieste ne dépend pas de la seule Angleterre ; 2° qu'il est difficile à celle-ci de défendre au détriment d'une puissance de l'alliance atlantique la thèse d'un pays qui n'en est pas membre.

N'importe : l'essentiel était pour le maréchal yougoslave de pouvoir dire à ses compatriotes qu'il avait tenté l'impossible pour faire sortir les Britanniques de leur attitude négative.

PACTE D'ALLIANCE OU DÉCLARATION DE SOLIDARITÉ ?

La presse de Belgrade avait laissé courir le bruit que le voyage de Tito pourrait donner lieu à la signature d'un pacte d'alliance ou d'amitié anglo-yougoslave.

En principe, les Anglais, gens réalistes, ne tiennent guère à se lier par des engagements de portée générale ou mal définis. Or l'on ne voit guère quelle garantie nouvelle une alliance de ce genre apporterait à la Yougoslavie. La meilleure assurance serait celle que lui procurerait son adhésion au pacte atlantique, qui la ferait bénéficier automatiquement de l'appui de l'Angleterre. Tito s'y refuse encore, par crainte d'étendre démesurément ses risques. Peut-il d'ailleurs exister le moindre doute sur le fait qu'avec ou sans alliance la Yougoslavie, en cas d'agression, trouverait pour la défendre tout le bloc occidental, auquel elle s'adosse déjà par le pacte balkanique, dont deux signataires, la Grèce et la Turquie, sont membres de la communauté atlantique ?

Donc, pour le moment, point de nouveau pacte. Mais une déclaration de solidarité incluse dans le communiqué final des entretiens de Londres : elle donne satisfaction à l'amour-propre du maréchal sans exprimer autre chose qu'une identité de vues sur les exigences de la sécurité européenne.

Ajoutons que l'Angleterre ne pouvait aller plus loin sans éveiller des réactions ombrageuses en Italie et surtout sans déchaîner une furieuse campagne de presse et de radio dans le monde soviétique. Or elle tient à éviter tout geste qui pourrait renforcer l'intransigeance de Malenkov au moment où celui-ci cherche peut-être à reviser sa position à l'égard de l'Occident.

ACCORDS ÉCONOMIQUES ET FINANCIERS

Le terrain se prêtait beaucoup mieux à une négociation économique. Les Anglais ont, depuis décembre 1949, ouvert à la Yougoslavie des crédits qui n'étaient assortis d'aucune condition politique. Il s'agit d'élever maintenant le montant de ces crédits pour les besoins civils et militaires du pays. Et aussi de remédier aux insuffisances de l'équipement des troupes par des fournitures de chars, d'avions et d'armes légères.

La Yougoslavie a également besoin de bâtiments de guerre. Les chantiers britanniques vont lui en fournir. Mais il y a lieu de ménager les inquiétudes italiennes : aussi l'assistance navale sera-t-elle conditionnée par une coordination de la stratégie méditerranéenne sous le commandement de l'amiral Mountbatten.

Les avantages consentis aux Yougoslaves seront d'ailleurs compensés par des concessions aux entreprises britanniques, auxquelles le pays de Tito est (avec l'Autriche) le seul marché danubien encore accessible.

TITO INFORME...

Les ministres britanniques ne pouvaient avoir sous la main un meilleur expert des questions russes que le maréchal. Il connaît le Kremlin et ses hommes, dans l'intimité desquels il a longtemps vécu. Ses avis et ses conseils ont été enregistrés avec le plus vif intérêt, et il est superflu de dire que rien n'en a été communiqué à la presse.

Le maréchal a donné également d'utiles précisions sur le pacte balkanique, qui élève une nouvelle barrière défensive sur le point le plus vulnérable de l'Europe. Il a trouvé auprès de Churchill le plus averti et le plus attentif des interlocuteurs : on sait l'importance que, dans les deux guerres, celui-ci n'a cessé d'attribuer au secteur balkanique dans la stratégie générale.

Des éclaircissements ont été demandés par les Anglais sur la position de la Yougoslavie à l'égard de l'Albanie, qui constitue en ce moment le point faible du bloc soviétique et qui préoccupe à la fois Belgrade, Rome et Athènes.

ET LONDRES CONSEILLE...

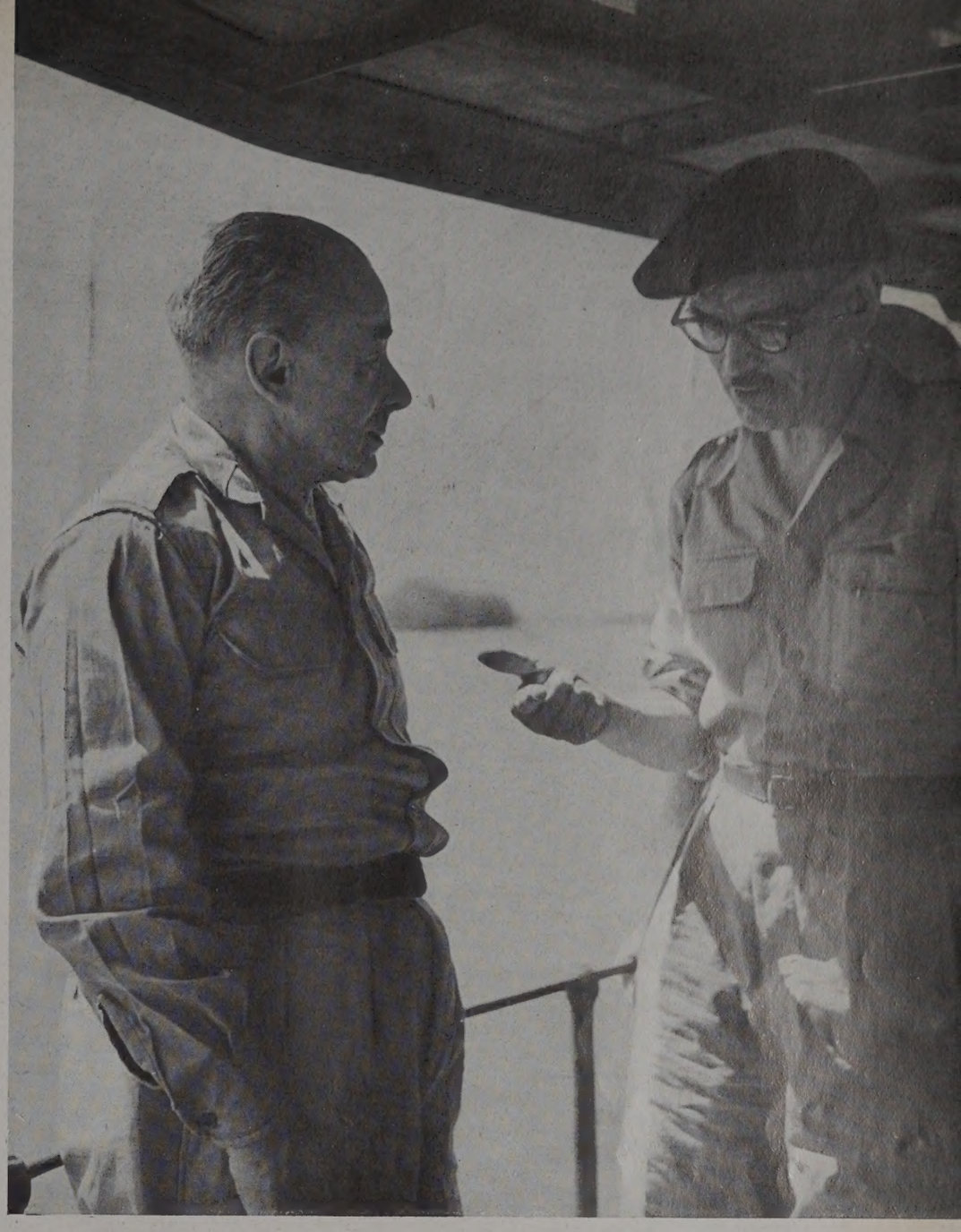
Monsieur Churchill et ses ministres ont naturellement insisté pour que Tito accentuât la « libéralisation » de son régime, tant dans le domaine politique que dans l'ordre économique. Beaucoup de mesures ont déjà été prises dans ce sens. Mais un point qui appelle particulièrement l'attention des Anglais est le retour aux libertés confessionnelles, que protestants et catholiques réclament avec la même insistance. La radio du Vatican s'est élevée le 10 mars contre les discriminations et les persécutions dont l'Eglise est encore l'objet. Une loi est en préparation à Belgrade pour donner aux libertés religieuses des garanties dont elles manquaient totalement.

En bref, le bilan des entretiens de Londres se solde ainsi : un nouveau pas de Tito vers l'Occident ; une présence plus active de l'Angleterre dans l'Europe balkano-danubienne, au point de tangence de deux mondes antagonistes.

AU TRAGIQUE MEETING AÉRIEN de Duxford, le maréchal Tito avait, d'un coup de pistolet, donné lui-même le signal des exhibitions.

AVANT LA RÉUNION, Tito, qu'on voit ici examinant un chasseur à réaction « Venom », avait demandé à plusieurs reprises que la manifestation fût ajournée en raison des mauvaises conditions atmosphériques.

L'ACCIDENT : le photographe a fixé, à l'instant précis de la collision des « Meteors », les attitudes des assistants. La vive émotion manifestée par Tito contraste avec l'apparente impassibilité des officiers anglais.



Au cours du séjour de la mission parlementaire en Indochine, M. Paul Devinat (**à droite**) s'est entretenu avec M. Paul Reynaud, qui, au titre de président de la commission des Finances de l'Assemblée nationale, accomplissait un voyage d'études dans les mêmes territoires.

RETOUR D'INDOCHINE

LA GRANDEUR DE DE LATTRE

par PAUL DEVINAT,
député, ancien ministre.

S. M. Bao-Daï accueillant à Dalat le général de Lattre, haut commissaire de France, et le ministre des États associés, M. Letourneau.

C'est un civil qui parle, et qui ne lui fut en rien attaché.

Le problème de l'Indochine est à la fois si complexe et si dense qu'il est bien difficile, pour un homme qui refuse de se laisser prendre aux pièges de la propagande, de se laisser lier par les préjugés, de se laisser leurrer par des vues fragmentaires, de s'en faire une idée exacte sans un très grand effort de réflexion.

Ils n'ont point manqué, ceux qui, au retour de la mission que j'ai eu l'honneur de présider, nous ont posé, à mes collègues comme à moi, la question :

« Que faut-il faire, quelle solution nous proposez-vous ? »

Avant de proposer une solution, il faut d'abord voir clair, considérer froidement les faits et en tirer les conclusions sur lesquelles peut seule s'appuyer une opinion réfléchie.

Bien des sujets de méditation se sont offerts à notre esprit au cours de notre voyage. Il n'en est peut-être pas un qui s'impose davantage, pour peu qu'on ait suivi le développement des événements dans cette partie du monde, que celui de la restauration de la notion d'autorité.

N'oublions pas que l'Indochine est à 12.000 kilomètres de distance de la métropole, que l'opinion et même les milieux dits informés connaissent mal les affaires indochinoises, que les passions politiques s'en sont souvent mêlées et que, pour remplir une des tâches les plus lourdes qui se soient imposées à la France, il faut que s'exerce sur place une autorité indiscutable, indiscutée, au service d'une politique avertie qui tienne compte à la fois des sentiments et des intérêts des populations et des gouvernements des Etats associés, des intérêts majeurs de l'Union française et des devoirs que nous dicte notre position dans le monde, aux côtés de nos alliés.

Le problème de l'autorité est de tous celui qui se pose en Indochine avec le plus d'urgence.

Au cours de la longue période qui s'étend depuis le début de 1947, quand le Vietminh est entré définitivement dans la guerre, jusqu'au seuil de cette année, la France a confié ses destinées en Indochine successivement à des hauts commissaires : MM. Bollaert et Pignon, au général de Lattre et au ministre actuel des Etats associés, M. Letourneau, qui y exerce à la fois les fonctions de haut commissaire et de chef des forces armées.

Dans le même temps, les opérations ont exigé la présence de très fortes personnalités militaires.

Après l'amiral Thierry d'Argenlieu, après le général Leclerc, après les généraux qui ont pris sa suite, le dernier en date est le général Salan, successeur immédiat du général de Lattre.

Pouvoirs civils et pouvoirs militaires, subordonnés les uns et les autres aux décisions parfois

incertaines de Paris, ne se sont réellement confondus que pendant une seule période, celle du général de Lattre. Moins en raison des attributions qu'il a reçues que de sa personnalité.

On ne dira jamais assez que de Lattre a sauvé l'Indochine. Ses qualités comme ses défauts y ont contribué. Son énergie, son ascendant sur tous ceux qui l'ont approché, la foi dont il était animé et qu'il communiquait à tous, dans un moment où le découragement atteignait les meilleurs éléments de l'armée et où la panique gagnait les milieux civils, son esprit de décision, son goût de juger les choses sur place, tout, jusqu'à ses colères qui terrorisaient son entourage, lui a donné cet ascendant incontesté du chef qui fait naître une atmosphère de confiance, atmosphère qui avait disparu depuis des années.

Il n'est pas jusqu'à son goût du panache qui n'ait contribué à son succès.

En un an, cette chose impalpable et mystérieuse qui s'appelle l'autorité a réussi à grouper autour de lui toutes les bonnes volontés dans l'armée, chez les civils et, fait encore plus important, parmi les éléments dirigeants des trois Etats associés.

Une véritable union sacrée s'est cristallisée autour de l'homme et autour de l'équipe qu'il avait lui-même forgée.

A plus d'un an de distance, l'ombre de de Lattre plane encore sur l'Indochine. Il vivra dans ce pays comme un héros de légende. Il vit encore dans le cœur des hommes qui l'ont entouré et qui prolongent son action.

Mais ce qui n'est plus, ce qui s'est malheureusement évanoui avec lui, c'est cette autorité si personnelle qu'il avait mise au service de la cause commune de la France et des Etats associés et qui fut, à la lettre, la cause vivante et frémissante de l'Union française. Il en fut le glorieux artisan. Il en a justifié à la fois la nécessité et l'efficacité.

J'ai pu vérifier sur place la puissance de sa force de conviction.

Arrivé au plus fort de la crise, à la veille de la débâcle, il n'a pensé d'abord qu'aux problèmes militaires les plus urgents. Dans son quartier général de Vin-Yen j'ai recueilli de ses camarades de combat les souvenirs les plus poignants de ces jours décisifs où fut arrêtée la poussée du Vietminh dans le delta tonkinois.

A peine sorti de cette première difficulté, il n'a pensé qu'au péril d'une invasion chinoise, péril qu'il avait des raisons de croire imminent. C'est pour la décourager qu'avec une énergie incroyable il a fait surgir de la boue des rizières ces fortins de béton qui, d'abord autour de Hanoï puis de la lisière du delta, pouvaient nous permettre de tenir avec nos forces réduites devant des divisions fortement armées. Dans cette tâche il a révélé une activité presque surhumaine, refusant toute excuse, n'admettant aucune impossibilité, arrachant le fer et le ciment à leurs plus secrètes cachettes, jouant en un mot sa partie sans souci des obstacles, et la gagnant contre toute prévision humaine.

Sa force de persuasion, il l'a utilisée de la même façon à Washington pour convaincre l'Amérique de la nécessité de nous apporter un appui matériel considérable. Malgré toutes les préventions dont il était l'objet, son effort lui a permis de réduire les hésitations de nos alliés et de les rallier définitivement à notre cause.

La foule se presse le 8 mars dernier à Saïgon pour acclamer l'armée vietnamienne qui défile à l'occasion de l'anniversaire de l'indépendance.

A cette époque, il ne s'était pas encore penché sur le problème capital de la constitution des armées nationales. Il avait utilisé ce qu'il avait sous la main. Il a sans doute été tenté de regarder comme futile une aide qu'il ne considérait pas comme efficace, parce qu'elle lui semblait trop lointaine.

Mais quand, ayant repris en main la situation, débarrassé de la hantise de l'invasion chinoise, il a commencé à réfléchir avec plus de sérénité aux problèmes qu'il avait à résoudre, alors, avec cette étrange faculté qu'il avait de tenir compte à la fois des réalités et des plus audacieuses possibilités, ayant étudié ce problème, nouveau pour lui, avec une pénétrante attention, ayant analysé la force de l'adversaire, ayant compris que son fanatisme était le produit d'une propagande remarquablement menée, s'étant rendu compte que l'aspect principal de la guerre était en Indochine plus psychologique que militaire, il a délibérément rejeté les conceptions vétustes qui ne voulaient utiliser le concours des Vietnamiens que sous la forme traditionnelle de troupes engagées et encadrées par nous. Ayant compris que la guerre serait dure et longue, que la métropole ne pourrait pas faire l'effort qu'exigeait sa poursuite victorieuse, que, soucieuse de garantir sa sécurité en Europe, elle ne pouvait penser à l'envoi de renforts massifs, il a décidé de lier intimement les trois Etats associés à l'effort commun et de jouer à fond, sans double jeu et sans arrière-pensée, la carte des armées nationales.

Au cours d'un long entretien avec l'empereur Bao-Daï, qui s'était jusque-là tenu à l'écart et que des malentendus avaient éloigné de lui, il a réussi à le persuader d'abord de son amitié, puis de la nécessité d'un effort concerté, pratiqué dans un climat de confiance mutuelle.

J'ai le sentiment que de Lattre a remporté ce jour-là l'une de ses plus belles victoires.

L'affaire des armées nationales sommeillait depuis la conclusion des accords du 8 mars 1949. Chargés d'en assurer la réalisation, nous nous étions pratiquement bornés à former des cadres avec le soin et la minutie que des militaires consciencieux apportent à ce genre de choses.

De Lattre, d'un seul élan, a tout bousculé. Il a multiplié sur place les écoles et entrepris de créer, d'accord avec les trois souverains, des unités vraiment nationales.

Je me souviens qu'au cours d'une conversation qui précéda de peu sa mort j'eus avec lui un entretien décisif sur ce sujet.

« Il me faut 50.000 hommes, me dit-il, pour en terminer en deux ans avec la guerre d'Indochine. A la condition que ne survienne pas d'ici là quelque événement international. Ces 50.000 hommes, la métropole me les refusera. Je ne me fais pas d'illusions. Mais je peux les trouver et je les trouverai sur place, à condition de jouer franc jeu avec les Etats associés, de les mettre « dans le bain » et de réaliser en pleine confiance une association véritable sur le plan militaire comme sur le plan politique, conformément au programme adopté par la France et aux engagements souscrits par le Parlement. »

Telle fut sa doctrine dans la seconde partie de son proconsulat. Doctrine qui, depuis sa mort, n'a été appliquée, il faut bien le dire, ni avec la même loyauté ni avec la même énergie.

Si quelques-uns des chefs qui ont vécu à ses côtés et qui se sont imprégnés de ses leçons sont restés fidèles à son enseignement, ceux surtout qui, dans la bataille quotidienne qui se livre sans merci dans le delta du nord, constatent la vanité de tout effort qui ne reçoit pas l'adhésion de la population locale, il faut malheureusement convenir que, dans l'anonymat des bureaux, le ressort tendu par de Lattre est aujourd'hui brisé et ne réagit plus sur les esprits et sur les cœurs.

Les anciennes divergences de vues ont reparu. Les malentendus se sont multipliés. Ce n'est qu'au bout de longs mois de débats, compliqués par des manifestations intempestives de susceptibilité froissée qu'a pu enfin triompher sa thèse. La décision prise ces jours derniers de former enfin une armée vietnamienne nationale véritable, dotée de bataillons légers consacrés à la lutte contre le Vietminh en lui empruntant sa tactique et ses méthodes, est le fruit beaucoup trop tardif de son enseignement.

Il faut connaître le particularisme qui règne dans l'armée, les armes et les services, il faut connaître les différences d'opinion qui foisonnent en Indochine sur le plan civil comme sur le plan militaire, il faut connaître les réactions, souvent légitimes, des populations vietnamiennes contre nos méthodes pour comprendre la nécessité d'une autorité incontestée comme celle d'un de Lattre.

De 1946 à 1950 nous avons connu en Indochine une véritable anarchie. Rien n'a pu être coordonné, rien n'a pu être décidé qu'à travers un monde d'hésitations et de contradictions. Les meilleures idées de de Lattre seraient restées lettre morte si lui-même et si son équipe n'avaient pas pris le parti de briser toutes les résistances, quelles qu'elles fussent, pour appliquer les décisions prises.

Les souvenirs amers de Lang-Son et de Cao-Bang nous reviennent à l'esprit quand on considère la situation actuelle et le vide laissé par la disparition de l'homme qui fut le seul chef véritable que la France ait envoyé là-bas.

De Lattre a laissé un exemple et une leçon. Il a su reprendre en main une troupe démoralisée, pratiquer une politique hardie, gagner la confiance du Vietnam et mettre toutes les forces morales et matérielles d'un pays ravagé au service d'une cause qu'il a su rendre commune à tous. Son plus haut titre à notre gratitude, c'est d'avoir réussi en quelques mois, après des années d'intrigue et de discussions, à persuader les Vietnamiens qu'il était, lui, représentant de la France, le meilleur défenseur de leurs propres intérêts.

A l'heure où les périls qu'il a écartés renaissent, il importe que le problème du commandement soit examiné avec toute l'attention qu'il mérite.

Le pire ennemi de la France en Indochine, ce n'est pas le Vietminh, c'est l'absence d'une ferme volonté qui s'impose à toutes les forces centrifuges, à tous les particularismes professionnels, à toutes les coalitions d'intérêts.

Il faut que cette volonté soit au service d'une politique franche et d'une action militaire réfléchie. Il faut que les responsabilités soient clairement définies, que tous les exécutants soient sûrs d'être soutenus à partir du moment où ils exécutent loyalement les instructions données. Comme de Lattre, il faut délaisser les bureaux des états-majors, vivre la vie du combattant, s'inquiéter de la misère des populations ruinées et leur venir en aide.

Depuis un an le corps expéditionnaire a vécu sur la lancée du maréchal. Dans quelques semaines son équipe arrivera en fin de séjour.

Le gouvernement ne peut pas déchirer le testament de l'homme qui, après tant d'autres titres de gloire, a donné à la France l'exemple de la grandeur.

PREMIERS ESSAIS DE L'ARME ATOMIQUE TACTIQUE

NOUVELLE étape dans les recherches américaines en matière d'armements atomiques, la bombe tactique a explosé dans le désert du Nevada, au centre d'un champ d'expériences où avaient été installés des maisons, des chars et des automobiles. Celles-ci, que l'on distingue sur notre cliché auprès de la maison en flammes, semblent avoir relativement bien résité. Des soldats réfugiés dans une tranchée, à 3 km. 200 du centre de l'explosion, sont demeurés indemnes.

AUX QUATRE COINS DU MONDE...

REMANIEMENTS EN U.R.S.S.

LES importantes modifications qui se sont produites dans la direction des affaires soviétiques ont suscité de nombreux commentaires. Est-il exact que ce soit à sa demande que Malenkov ait abandonné le secrétariat du parti communiste pour ne conserver que ses fonctions de président du Conseil des ministres ? Les uns le nient, d'autres l'affirment, faisant observer à l'appui de leur thèse que le nouveau secrétaire, Khrouchtchev, est de longue date un collaborateur de Malenkov. Cette division d'une autorité que Staline détenait sans partage est-elle, au contraire, le signe que quelques jours seulement après avoir pris le pouvoir Malenkov ait été contraint d'en céder une partie ? Serait-ce le début des luttes avec Beria et Molotov ?

Georges Malenkov demeure néanmoins à la tête du præsidium qui joue maintenant le rôle du Politburo, ce qui le maintient à la première place.

★

Mgr RONCALLI, PATRIARCHE DE VENISE, A FAIT SON ENTRÉE DANS SA VILLE

S. Em. le cardinal Roncalli, qui pendant huit années fut à Paris nonce apostolique, vient de prendre possession de son siège archiépiscopal de Venise. Le nouveau patriarche vénitien a bien voulu recevoir un de nos collaborateurs. Nous reproduisons ci-après ses déclarations.

COMME saint Joseph, mon patron, j'ai, tout au long de ma vie sacerdotale, obéi à la volonté de la providence et placé mon avenir entre les mains de Dieu et de son vicaire sur terre. » Mgr Roncalli évoque les huit années qu'il a passées en France.

» Si j'ai pu faire œuvre de paix et de coopération loyale, par un continuel exercice de patience, de réserve et de compréhension, c'est que j'ai partout et toujours trouvé égale loyauté et parfaite collaboration. Vous savez quelles étaient les circonstances et l'atmosphère lorsque j'atterris à Villacoublay, fin décembre 1944 : une ébullition générale. Tous les partis étaient pour la première fois appelés à reconstruire ensemble l'ordre politique et social, chacun apportant ses qualités, mais, en même temps, une certaine exubérance. Si d'aucuns m'ont fait l'honneur de me dire que j'avais réussi à mener mon action dans le sens de la pacification, je dois à la vérité de reconnaître que le mérite de ce succès ne me revient pas exclusivement : il est dû aussi à la bonne volonté et à la coopération de tous.

SE FAIRE TOUT A TOUS

L'HISTOIRE dira l'importance de cette action persévérante et, dans l'ensemble, ignorée. Mais ce qu'elle ne saurait assez souligner, Eminence, c'est votre âme si pleinement sacerdotale, qui inspire le moindre de vos gestes.

— Mon intention profonde a sans cesse été de servir tout le monde, sans jamais sortir de mon rôle ni favoriser les uns aux dépens des autres. Le nonce représente une paternité spirituelle ; tous les Français, soit **de jure,** soit **de facto,** relèvent de la sollicitude paternelle du pape.

» Mon attitude a d'ailleurs été toujours guidée par cette sentence de saint Augustin : « La » même charité engendre les uns, est blessée » par les autres ; se soucie d'édifier les uns, » tremble d'offenser les autres ; se penche sur » les uns, se dresse devant les autres ; tendre » pour les uns, sévère pour les autres ; ennemie » de personne et mère pour tous. »

— C'est cette attitude, Eminence, qui vous a gagné la confiance de tous, y compris celle des pouvoirs publics.

— J'ai toujours pris garde de ne pas manquer au principe fondamental qui commande la mission des nonces : ne pas s'immiscer dans les affaires d'ordre intérieur. Voilà pourquoi, je pense, les dix-huit gouvernements qui se sont succédé en huit ans se sont trouvés en accord sur l'orientation que j'entendais donner à ma mission.

J'AI VOULU M'INTÉGRER A LA VIE FRANÇAISE

VOTRE préoccupation, Eminence, a été de faire connaître partout le pape et de le faire aimer. N'est-ce pas là le motif qui vous a conduit à participer à toutes nos grandes manifestations ?

— Entouré par l'épiscopat unanime (soulignerai-je qu'en huit années de nonciature j'ai dû proposer au choix du Saint-Père cinquante-six nouveaux évêques !), j'ai tenu en effet à m'associer à toutes les démonstrations des catholiques de France. Et j'ai aussi apporté tout mon amour et ma compréhension à l'Action catholique française.

— Vous n'avez pas limité votre présence aux seuls congrès de l'apostolat. Imprégné depuis votre jeunesse de la culture française — ne m'avez-vous pas dit que vous aviez appris à connaître la France en lisant Bossuet... et Pierre l'Ermite ? — vous avez voulu montrer que rien n'est étranger à l'Eglise. On s'est même parfois montré surpris de votre assiduité aux séances publiques de l'Académie...

— Si je suis parti de ce principe que rien n'était si modeste qui ne fût pour moi sans intérêt, que rien n'était si haut qui ne méritât mon attention, j'ai en effet eu la préoccupation de suivre, sans encourager spécialement l'une ou l'autre tendance, le mouvement social et intellectuel. J'ai maintes fois porté mes encouragements aux cinq instituts catholiques, participé aux Semaines des intellectuels comme aux assemblées officielles de la Sorbonne...

— En somme, Eminence, vous avez voulu vous intégrer le plus possible à la vie française.

— Et pas seulement dans la métropole. Ainsi, pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de mon épiscopat et fêter la Saint-Joseph, je suis allé le 19 mars 1950 à Alger, d'où j'ai visité l'Afrique du Nord au milieu d'un concours ardent de peuple que je n'oublierai jamais, pas plus que je n'oublierai l'accueil que me réserva la Corse.

» Et maintenant j'ai quitté la France, après huit années difficiles, certes, mais heureuses.

» Je suis parti, emportant dans mon cœur des sentiments d'enthousiasme et d'affection sincère et faisant des vœux pour la fille aînée de l'Eglise, celle que Léon XIII appelait la **Nobilissima Gallorum Gens.** »

JEAN PELISSIER.

Venise confère aux cérémonies qui s'y déroulent un cachet particulier. Le cortège de Mgr Roncalli était composé de gondoles et de « vaporettos ». On le voit ici passant sous le pont du Rialto.

LES PARTIS DEVANT LEURS RESPONSABILITÉS

Aux approches des élections municipales générales, fixées au 26 avril et 3 mai prochains, les partis, comme il est d'usage, ont réuni leurs organismes directeurs pour déterminer leur tactique en vue des coalitions possibles.

C'est ainsi que le Comité exécutif du parti radical, devant lequel M. René Mayer avait dressé le bilan des activités gouvernementales, s'est prononcé pour des coalitions « aussi larges que possible » et dans lesquelles place devra être faite aux femmes et aux jeunes. Les « indépendants et paysans », de leur côté, ont acclamé la rentrée de M. Antoine Pinay et rendu hommage à son œuvre ministérielle, qui a libéré la France du spectre de la dévaluation, de la psychose de hausse et de l'agitation sociale.

En fait, les préoccupations des partis se portaient sur des sujets plus amples, celui de l'Europe et des traités instaurant l'armée européenne, celui des entretiens que MM. René Mayer, Georges Bidault, Bourgès-Maunoury et Letourneau allaient avoir à Washington avec les hommes d'Etat américains et qui ont été précédés à Paris par les conversations amicales de nos ministres avec MM. Eden et Butler, qui avaient traversé le « channel » à cet effet.

« Nous n'allons pas aux Etats-Unis en quémandeurs, mais en alliés », devait dire M. René Mayer à ses amis radicaux. Et de la salle Wagram le président Herriot a adressé des paroles émues à nos amis d'Amérique pour qu'ils accordent à nos ministres le préjugé favorable durant leur délicate mission, qu'ils accompliront « dans la dignité et dans la fierté ».

Le lendemain, face au futur barrage de Montélimar qui complétera la gigantesque mise en œuvre énergétique du bassin rhodanien, le président du Conseil avait souligné avec optimisme l'ampleur de l'équipement économique réalisé en six ans par une France ruinée, saignée à blanc, cela en dépit des écrasantes charges qu'exigent sa mise en défense et la lourde guerre qu'elle subit en Indochine.

Quant à la question européenne, les organisations politiques l'ont effleurée avec un souci évident de réalisme.

« Noble et douloureux débat, qu'il faut régler avec courage, a dit M. Pinay à ses amis indépendants, car c'est la situation internationale qui nous conduit à admettre la participation de l'Allemagne à la défense commune et à obtenir sa contribution dans la répartition des charges. »

« Nous n'avons pas de politique de rechange, a déclaré M. René Mayer, nous défendrons l'armée européenne au Parlement et devant le pays. » Ajoutons que, chez les radicaux, M. Laffargue avait souligné que la France ne devait pas laisser à d'autres le bénéfice d'une conception européenne dont elle a été l'initiatrice et dans laquelle le fait militaire, si important soit-il, n'est pas le centre du débat.

Au reste des conditions préalables ont été fixées à la ratification des traités avec les « protocoles additionnels », dont l'acceptation est de nature à réduire les inquiétudes fort légitimes que soulevaient les traités et à faciliter un accord entre le gouvernement et les assemblées.

Au sein du M. R. P., où MM. Georges Bidault et Robert Schuman étaient intervenus énergiquement en faveur de la ratification, la question d'un appel au pays, soit par voie de referendum, soit par la dissolution, a été évoquée, ce qui n'a pas été sans susciter quelques remous dans les milieux politiques !

Soumettre à la procédure « plébiscitaire » du referendum un problème aussi complexe, aussi délicat ; le livrer au jeu des surenchères faciles et des émulations démagogiques ; demander aux électeurs, qui n'ont pas à leur disposition les éléments complets d'un tel débat, de se prononcer *ex abrupto* sur l'ensemble de la question européenne apparaît aux yeux de certains comme une opération hasardeuse et pleine de risques. N'est-ce pas, au reste, l'essentiel, l'élémentaire devoir des représentants élus de la nation, dûment éclairés, de prendre leurs responsabilités à l'égard d'un problème qui commande à la fois la sécurité de l'Union française et l'avenir de la communauté européenne ?

AUX QUATRE

LES ACCORDS GERMANO-ALLIÉS RATIFIÉS A BONN

Ainsi qu'il était prévu, le Bundestag a ratifié en troisième lecture les accords de Bonn et de Paris sur la Communauté européenne. Le résultat a été obtenu par 226 voix contre 167 et 224 contre 165. Séance morne d'ailleurs et où les scrutins ne soulevèrent ni protestations ni applaudissements. Des déclarations des principaux chefs politiques on peut retenir cette phrase du chancelier Adenauer : « Le souci principal des gouvernements européens doit être de faire à nouveau de l'Europe, par l'unification, un facteur de la politique mondiale. » Hostile aux accords, le leader social-démocrate, Ollenhauer, a dit : « L'adoption des traités par cet assemblée n'est pas la ratification. La lut continue. » En effet, les traités doive être approuvés par le Conseil des Et et peuvent même être soumis, au poi de vue de leur validité constitutionnel à la cour de Carlsruhe.

En prévision d'incidents, la police ava comme on le voit par notre photograph pris des mesures exceptionnelles penda les débats du Bundestag. Les rues cond sant au parlement avaient été barrées av des fils de fer barbelés et on dut faire app aux lances des pompiers pour disperser manifestants.

UN BATEAU CHOISIT LA LIBERTÉ

Les réfugiés quittant les pays satellites emploient les moyens de transport les plus divers. Des Berlinois gagnent en piétons ou par le métro les secteurs occidentaux. Un jour un train força la frontière tchécoslovaque et, récemment, un aviateur polonais a atterri au Danemark. Mais c'est la première fois qu'un bateau affecté à un trafic vient chercher asile à Berlin-Ouest. Le capitaine de ce bâtiment, M. Winkler, semble tout heureux d'avoir « choisi la liberté ».

LE PEINTRE DUFY VIENT DE MOURIR

Raoul Dufy est mort en Provence, à Forc quier, où il s'était retiré. Né au Havre était âgé de soixante-quinze ans.

Atteint de rhumastismes déformants, s'était rendu en Amérique, où il avait su un traitement à la cortisone qui lui avait perm à son retour en France, de reprendre u certaine activité.

Nous retracerons dans notre prochain num la carrière du peintre, qui tenait une si gran place dans l'art contemporain.

COINS DU MONDE... (SUITE)

LE GÉNÉRAL DE GAULLE EN AFRIQUE

E général de Gaulle accomplit un voyage en Afrique. Il s'est rendu, notamment, à Konakry, à Abecher, à Fort-Lamy, à Fort-Archambault. Il a inauguré à Bamako un nument à la mémoire du gouverneur Félix oué. A cette occasion il a déclaré : « Nous laisserons briser l'Union française ni par des opagandes ni par des pressions étrangères. »

A TOUR FAIT SA TOILETTE

OUR son soixante-quatrième anniversaire, la tour Eiffel a voulu « se faire belle ». Et les hardis compagnons inaccessibles au vertige qu'on voit, sur notre photographie, vauchant les arceaux à près de 300 mètres dessus du sol ont entrepris de la rendre toute ve. Ils piquent la rouille, grattent la vieille ature et ensuite badigeonneront la tour du met à la base. Son aspect pourra peut-être s surprendre quelque peu, car il a été décidé a peindre en trois tons. La partie supérieure jaune orange, la partie médiane sera peinte jaune brun clair, et le bas, en jaune brun er. Les Parisiens trouveront dans cette toi- printanière un motif supplémentaire d'être de leur tour.

PRINTEMPS DES PAYS-BAS

AVEC les premières tiédeurs du soleil, le printemps a déversé sur l'Europe ses corbeilles de feuilles et de fleurs. Au pied des moulins hollandais, les tulipes se sont épanouies, et si les eaux ont rendu stériles de nombreuses contrées de ce malheureux pays, du moins l'apparition de ce renouveau multicolore rendra-t-elle peut-être aux populations éprouvées le goût de sourire.

LA COURSE CYCLISTE MILAN-SAN REMO

LA classique épreuve routière italienne, qui s'est disputée le 19 mars, a vu la victoire du jeune coureur transalpin Loretto Petrucci, qui, à 40 km. 349 de moyenne horaire, a battu le record précédemment établi par Fausto Coppi.

PROPOS DU SCEPTIQUE

PANURGE ne connaissait pas moins de soixante-trois manières de se procurer de l'argent. La liste de ses recettes n'est pas parvenue jusqu'à nous. On sait cependant que, célibataire et roturier, il n'avait pas la ressource de vendre aux enchères, comme cela se pratique aujourd'hui dans certains milieux aristocratiques, ses lettres d'amour conjugal. On sait aussi qu'il ne pouvait recourir à aucun des procédés d'enrichissement mis au point par la technique moderne : bourse des valeurs, loterie nationale et pari mutuel, entre autres. Quant à la race argentifère et juteuse des oncles d'Amérique, elle était encore dans les limbes.

Bien que les oncles d'Amérique se soient multipliés avec une prudence excessive, beaucoup moins vite en tout cas que les « économiquement faibles » sous nos latitudes, l'opinion publique aurait tort de les accuser de mauvaise volonté.

Il leur arrive, en vérité, de secourir les Panurge de l'époque postcolombienne sans que ceux-ci d'ailleurs apprécient toujours comme il conviendrait la valeur de leur intervention.

Quoi de plus surprenant, à cet égard, que le comportement de M. Simonin, démarcheur en publicité à Casablanca ?

M. Simonin avait, quelque part au Canada, un de ces « collatéraux » miraculeux, cousus d'or et capitonnés de dollars, comme on en rencontre seulement dans les romans-feuilletons. Le fastueux personnage vint à mourir. S'il n'avait fait que cela, son neveu l'eût pleuré et tout eût été dit. Le malheur, hélas ! atteignait aux proportions d'un désastre. Car M. Simonin se trouvait brusquement à la tête de 900 millions de francs, peut-être même, avoua le notaire, d'une fortune de 3 milliards.

On a beau avoir l'âme bien trempée... il y a de ces coups du sort...

Bref, M. Simouin passa des larmes aux sanglots et des sanglots à l'évanouissement. Tant lui paraissait inhumain l'effort qu'il aurait à soutenir pour endiguer personnellement un pareil Pactole.

Revenu de ses premières émotions, cet homme sensible a décidé de consacrer une partie de son héritage à la construction d'un jeu de boules. Ses projets, pour l'instant, ne vont pas plus loin, ni plus haut ses ambitions.

Sans doute se moquera-t-on. Et pourtant, tout compte fait, voilà un sage.

Si les grands de ce monde, échappant aux sortilèges de la puissance et de l'argent, s'abandonnaient à ceux de la pétanque, quelle paix soudain sur la planète !

QUAND L'EUROPE ÉCOUTAIT UN SAINT

PAR DANIEL-ROPS

L'année 1953 sera, pour l'Eglise de France et pour la chrétienté, celle d'un anniversaire prestigieux, que de grandioses fêtes commémoreront. La Bourgogne, en particulier, tiendra à lui donner un éclat hors de pair, car il n'est sans doute pas, dans toute son histoire — et Dieu sait si elle fut riche en personnalités de premier plan — d'homme aussi accompli, de figure plus admirable que celle du grand moine bourguignon que Cîteaux célébrera dans quelques semaines : saint Bernard.

Il y aura donc tantôt huit cents ans — le 20 août — que, dans un couvent perdu sur les hauts plateaux qui rejoignent la Bourgogne à la Champagne, mourait, dans une humilité extrême, un cistercien que rien, en apparence, ne semblait distinguer.

Et, cependant, à peine était-il mort que des foules ferventes se pressaient sur sa tombe, où éclataient maints miracles, et que la voix unanime de la conscience chrétienne proclamait sa sainteté. Vingt ans après, en 1174, faisant droit à cette multiple supplique, la papauté élevait sur les autels ce fils de la nouvelle observance, cet humble moine blanc.

A quoi tenait cette gloire ? A la qualité d'âme de cet homme, d'abord, il va de soi. Le XII^e^, le XIII^e^ siècle abondent en figures sublimes qui, vivant en Dieu seul, ont porté l'élan spirituel à de surprenantes hauteurs. Parmi elles, un saint Bernard occupe une place de premier plan, non pas seulement par ses vertus, par sa piété exemplaire, par sa rayonnante charité, mais davantage encore par ce qu'il a apporté de neuf à la pensée et à la sensibilité chrétiennes, par ce renouvellement de la mystique et de la théologie auquel il travailla si efficacement.

C'est à lui, dans une large mesure, que le christianisme a dû de mieux comprendre le mystère même de l'Incarnation, du Dieu fait homme, en qui saint Bernard a appris à reconnaître le frère, l'ami consolateur ; et quel catholique ne garderait de la gratitude à celui qui fut sans doute le premier à donner à la Vierge Marie le nom de « Notre Dame » — ce terme de chevalerie — l'auteur de l'exquise prière du « Souvenez-Vous » ?

Et, cependant, il faut bien le reconnaître, ce n'était pas à ses seules qualités spirituelles que saint Bernard devait le prodigieux prestige qui l'entourait.

Ce moine, contemplatif par nature autant que par destination, s'était en effet trouvé, toute sa vie ou presque, lancé dans les plus rudes aventures de la terre, appelé par une exigence si instamment renouvelée qu'il devait y voir l'intention de la Providence à jouer un rôle diplomatique, politique, le rôle d'un véritable arbitre de l'Europe.

Il faut donc se représenter saint Bernard non pas reclus dans sa cellule de Clairvaux, méditant les arcanes du *Cantique des Cantiques* et priant Notre Dame, mais, sans cesse par monts et par vaux, au long des routes malaisées, peu sûres, de son temps, courant l'Europe de Naples à Paris, de Bordeaux au Rhin, tour à tour intervenant dans cent questions compliquées, embrouillées, et partout apportant, tout ensemble, la lucidité du génie et la souveraine impartialité d'un vrai chrétien.

Ah ! quand les « affaires de Dieu », comme il disait, étaient en cause, comme cet homme mesuré, timide changeait d'aspect ! Les flammes des grands prophètes d'Israël brûlaient en lui, et de ses lèvres accoutumées à l'oraison sortaient des jugements aussi équitables que stricts et de terribles avertissements. Et l'admirable — cela doit être porté au crédit de ce moyen âge si injustement traité d'ordinaire — c'est que pas un de ceux à qui il osa tenir certain langage n'osa toucher à un poil de sa chevelure, à un pan de sa coule : nos dictateurs modernes n'auraient point pareille patience ! On demeure confondu de la liberté de parole dont ce simple moine usait pour faire la morale au roi de France, à l'empereur, à maints et maints princes, voire au pape !

Faut-il énumérer les cas où son intervention fut réclamée et efficace ? Ils sont trop. Voici qu'un conflit éclate entre Thibaut, comte de Champagne, et Louis VI, roi de France, et les terres de Champagne sont en proie à de graves dévastations : c'est Bernard qui accourt et rétablit la paix. Voici que Gênes et Pise, rivales commerciales de toujours, sont prêtes à en découdre : c'est Bernard qui se précipite et empêche la guerre d'éclater. Voici qu'aux bords du Rhin les seigneurs allemands, toujours plus prompts à emprunter de l'argent aux banquiers juifs qu'à le leur rendre, se livrent à des pogroms dont l'intention est claire : c'est encore Bernard qui se jette dans le flot de sang et l'arrête. On continuerait longtemps ainsi.

Il est même des cas où il semble que ce soit la conscience chrétienne tout entière qui délègue ses droits à ce moine et le charge de parler en son nom. Ainsi quand, en 1130, à la mort d'Honorius II, deux candidats rivaux sont simultanément élus au siège de saint Pierre, Innocent II et Anaclet, et quand, du coup, l'affreuse rupture se produit dans l'Eglise, le Schisme, c'est Bernard, et lui seul, qui assume l'écrasante responsabilité de dire lequel des deux papes est valable : ce moine est ici le héraut du Saint Esprit. Et quand la Terre Sainte, si durement achetée par le sang des baptisés à la fin du XI^e^ siècle, est derechef menacée par la contre-attaque musulmane, quelle voix sera assez puissante pour arracher les chrétiens à leurs indifférences, à leurs prudences, à leurs petits calculs : Bernard encore, Bernard, debout sur l'esplanade de Vézelay et lançant la chrétienté dans la seconde croisade !

A vrai dire, il n'est aucun domaine de la vie sociale, morale, politique, intellectuelle de son temps où il n'ait pénétré et exercé son action. Nul n'ignore le conflit qui l'opposa à Abélard, le maître le plus savant des écoles parisiennes, le dialecticien le plus habile, et que cependant Bernard, le tenant pour dangereux quant à la pureté des dogmes, par son seul prestige, réduisit au silence. Et l'art même, dont on a trop dit qu'il n'avait rien voulu connaître, lui a dû certainement un accent unique : quand on admire les grandes nefs cisterciennes, au gothique si net et si pur, Fontenay, Fontfroide, Clairvaux, Pontigny, Boquen, Alcobaça, c'est à l'influence du grand abbé, du chef d'ordre qu'il faut en rendre hommage. Sans ses conceptions austères, sans son esthétique si dépouillée, ces chefs-d'œuvre seraient-ils tels que nous les connaissons ?

Conscience de son temps, arbitre de l'Europe, tel a été Bernard, et c'était à ce rôle unique que rendait hommage cette voix unanime qui, au lendemain de sa mort, criait sa sainteté. Mais il est une question qui, en nous, se formule à l'instant où nous considérons la destinée de cet homme et son action. Car, enfin, nous ne connaissons plus, humains du XX^e^ siècle, de tels exemples, et la seule possibilité de voir un moine désarmé trancher avec autorité des plus difficiles problèmes et être écouté de tous a quelque chose qui, aujourd'hui, confond l'esprit. C'est qu'alors, en ces siècles du moyen âge, le XI^e^, le XII^e^, le XIII^e^, qui, en bien des sens, ne valaient pas moralement mieux que le nôtre, l'humanité avait encore une foi, un idéal, des principes ; elle savait qu'il existait, au-dessus des sordides démêlés de la terre, une autorité qui savait le pourquoi et le comment de tout, sondait les reins et les cœurs et à qui appartenait le suprême jugement. Pour tout dire, si saint Bernard a pu être ce qu'il fut, c'est que l'Europe, l'Occident, avait une foi, avait une âme. Et si absurdes que soient en ce domaine les regrets et la nostalgie, on ne peut se retenir de penser que le monde n'a peut-être pas gagné au change quand il a prétendu remplacer la voix d'un saint par les discours de l'assemblée des nations.

« UN BOUQUET DE FLEURS ET DE VERDURE QUE PARIS MIT A SON CORSAGE QUAND IL EUT PARÉ SA TAILLE D'UNE CEINTURE NOUVELLE »

LE BOIS DE BOULOGNE A 100 ANS

Comment, sous le Second Empire, l'ancienne forêt de Rouvray devint le Hyde Park parisien.

PAR ALBERT MOUSSET

Un bouquet de fleurs et de verdure que Paris mit à son corsage quand il eut paré sa taille d'une ceinture nouvelle », telle est l'image poétique qu'inspira à un contemporain de Napoléon III l'aménagement du Bois de Boulogne comme nous le voyons aujourd'hui et dont on fête cette année le centenaire.

Reste d'une immense forêt de chênes — le bois de Rouvray — ce site était en 1853 à l'état d'abandon. Coupé d'allées monotones, il n'avait d'autre centre de ralliement qu'une mare envahie par les herbes. Une faune, à peu près disparue, en peuplait les taillis. Un mur continu l'entourait qui brisait les perspectives et limitait les accès. Alors que le séjour de la cour à Vincennes avait donné au bois qui environne le château une ébauche de mise en valeur, le domaine forestier situé à l'ouest de la capitale avait gardé son aspect du temps des chasses médiévales.

Mais si la chasse était le privilège de la cour et de la noblesse, les gens de qualité et les bourgeois prenaient chaque année le chemin du Bois aux approches de la belle saison. Et c'est grâce à un pèlerinage que le site est entré dans le circuit de la vie urbaine avant de devenir un rendez-vous des élégances. La curieuse évolution qui, au cours des siècles, a fait de ce foyer de dévotion une échappée mondaine mérite d'être rappelée.

Le Bois était déjà, à la Belle Époque, la promenade populaire où l'on cherchait la fraîcheur en gilet et en faux col. Aujourd'hui la mode a changé, mais le « canotage » a toujours ses fidèles.

Henri II voulait y édifier cette nécropole réservée aux rois et aux chevaliers du Saint-Esprit. « Dans cent ans, disait-il, ce sera une promenade amusante. Il y aura au moins 400 tombeaux. »

François Ier, au retour de sa captivité, a édifié ce château, surnommé « palais de Madrid ». Une reconstitution remplace le bâtiment incendié.

Au XVIIIe siècle, l'abbaye de Longchamp et ses prédicateurs donnaient un prétexte aux promenades champêtres de la bonne société.

Sous le Second Empire, le duc de Morny fit aménager le célèbre hippodrome au pied du vieux moulin de Longchamp.

D'HENRI II A NAPOLÉON III, 300 ANS DE TÂTONNEMENTS AVANT LA CRÉATION DU « BOIS »

Sous le Second Empire et les débuts de la Troisième République, le Bois de Boulogne était le rendez-vo

DU SACRÉ AU PROFANE : UN MONASTÈRE QUI SE MONDANISE

Le village de Boulogne, qui a donné son nom au Bois, s'appelait jadis les Menus ; un quartier de la ville moderne perpétue ce souvenir. Des pèlerins venus de Boulogne-sur-Mer le rebaptisèrent et y bâtirent une église sur le modèle de celle où leur cité d'origine vénérait une image de la Vierge.

Dans la forêt, la sœur de saint Louis, Isabelle de France, fonda au XIIIe siècle une abbaye dite de l'Humilité-Notre-Dame. Un roi de France, Philippe le Long, y mourut, sa fille y fit profession, et des princesses y prirent le voile.

Ce monastère de Longchamp se rendit célèbre par les carêmes que venaient y prêcher les cordeliers. La tradition veut que l'un d'eux, le Frère Richard, ait fait sur l'humilité un sermon si pathétique que les dames, en rentrant chez elles, jetèrent au feu tous leurs atours.

Mais l'affluence croissante des fidèles et l'agrément du site donnèrent, avec le temps, à ces pratiques de dévotion un tour de moins en moins austère. On vint en carrosse entendre les religieuses chanter les offices de la semaine sainte ; la bonne société se retrouvait là et allait, à la sortie de l'église, deviser dans les sous-bois.

Le carême de Longchamp devenait une saison mondaine. La psalmodie des pieuses filles était au nombre des concerts qu'il fallait avoir entendus. Sous Louis XV un défilé de cabriolets envahit les allées. Des cantatrices mêlent leurs voix à celles des religieuses. On rencontre à Longchamp les beautés à la mode : la « femme la plus élégante de Paris », la danseuse Guimard — qui devait se retirer au couvent et s'y faire enterrer — la tragédienne Raucourt, la chanteuse Duthé.

Le « melon » était encore de rigueur il y a cinquante ans, même pour les patineurs. Depuis, la mode s'e

les élégances. On croisait dans ses allées de gracieuses amazones et des cavaliers en chapeau melon.

L'autorité religieuse s'émeut de cette intrusion du monde du théâtre dans la paix monastique ; en 1776 l'archevêque de Paris demande à l'autorité de fermer les portes du Bois pendant la semaine sainte. Le lieutenant de police fait la sourde oreille ; il tient trop à sa popularité pour priver les Parisiens d'une sortie traditionnelle qui ne trouble point l'ordre public.

Bien plus : c'est à Longchamp — tout comme aujourd'hui — qu'on lance les modes. On y verra en 1780 la duchesse de Valentinois parader dans un carrosse de porcelaine avec une toilette insolente. Nous voilà loin, bien loin du monastère de l'Humilité et des saintes filles !

La Révolution dévaste le couvent, disperse ou traque la société qui le fréquentait.

Elle jette bas également le château de Madrid, qui rappelait la captivité de François Ier et dont la tradition voulait qu'il fût percé d'autant de croisées qu'il y a de jours dans l'année.

En revanche, elle épargne les deux demeures princières où flottait l'atmosphère galante du XVIIIe siècle : la Muette (ainsi nommée à cause des mues de cerfs qui y étaient conservées) et Bagatelle, ou Babiole, que l'architecte Bellanger acheva en soixante-quatre jours pour le comte d'Artois.

Bagatelle est depuis 1905 la propriété de la Ville ; la Muette abrite une organisation internationale née de l'après-guerre.

Dans les allées voisines de ces châteaux, de nombreux duellistes croisèrent le fer, mais c'est surtout le Pré-Catelan (qui perpétue le nom d'un garde-chasse de Louis XV) que la légende désigne comme le lieu de préférence de ces rendez-vous d'honneur.

démocratisée ; certains hivers, de nombreux Parisiens glissent sur le lac que peuplent cygnes et canards.

LE BOIS EN PÉRIL ?

LE Bois de Boulogne est-il menacé ? Des bruits ont couru d'après lesquels son état de décrépitude serait tel qu'il lui resterait au plus cinquante ans à subsister. Nous avons demandé à M. Robert Joffet, conservateur en chef des parcs et jardins de Paris, si ces inquiétudes sont justifiées.

« Si nous ne faisions rien pour le préserver, il est bien vrai, nous a-t-il dit, que dans une cinquantaine d'années le Bois aurait disparu. Mais nous travaillons pour empêcher cette déplorable éventualité. En 1814 et en 1815 les Alliés campèrent dans le Bois. Ils y abattirent une grande quantité d'arbres et le laissèrent telle une lande stérile. Après leur départ, on remit en état. Les massifs forestiers sont constitués par les rejets qui ont poussé après que les vieilles souches eurent été recépées (c'est-à-dire coupées près du sol). Ils ont donc environ cent trente ans. Il y faut ajouter des résineux plantés sous Louis-Philippe et des arbres mis en place sous le Second Empire. Tous ces arbres sont dans un état de décrépitude avancée. Il n'y a d'exception que pour les rejets qui ont poussé dans les zones d'abatage du champ de tir des fortifications en 1870.

» Or jusqu'en 1927 on ne pouvait abattre un arbre que s'il risquait de provoquer un accident. D'autre part, dans les parcs publics, où le sol est piétiné par de nombreux promeneurs, on ne peut plus compter, pour reconstituer les massifs forestiers, sur un repeuplement naturel.

» Nous avons donc, depuis 1927, divisé les 350 hectares du Bois en dix parcelles. Chaque année, dans l'une d'elles, on supprime les arbres tarés, trop serrés ou qui dépérissent, on enlève ceux qui sont inaptes à vivre au milieu de plantations nouvelles. Enfin, nous créons des enclos de reboisement plantés de chênes, de hêtres, de cèdres, de pins, de sapins de Douglas. Ces enclos sont interdits au public, mais, pour ne pas le gêner, ils ne doivent pas avoir une surface globale supérieure à 20 % de celle des massifs forestiers. La faune même se reconstitue grâce à ces enclos et des animaux qui avaient fui depuis longtemps reviennent.

» Nous veillons attentivement, conclut M. Joffet, à conserver, comme c'est notre rôle, leur promenade favorite aux Parisiens. Et nous espérons bien qu'ils pourront continuer à s'y promener dans beaucoup d'années. »

LA RÉSURRECTION DE LONGCHAMP

LE Directoire et le Consulat remirent Longchamp à la mode. Dès 1797, c'est la promenade de prédilection de la jeunesse dorée. On y voit, en galante compagnie, flâner, deviser ou conspirer les merveilleux en habit gris bleu à collet trois fois juponné, un gilet à la débâcle, une cravate nouée sur le côté gauche. Et les dames en robes bleu clair recouvertes de linon et coiffées d'un fichu en marmotte sur un chapeau de paille. On chuchote au passage des reines du jour : Mme Bonaparte, Mme Tallien, Mme Récamier, Mme Hamelin, en costume grec. Comme au XVIIe siècle, le profane et le sacré s'entremêlent : les pèlerins continuent à traverser le Bois pour se rendre au Mont-Valérien ; il est de bon ton d'assister au bal masqué le jeudi saint et au *Stabat* le vendredi. L'écuyer Franconi recrute une troupe de musiciens, qui accompagnent les promeneurs.

Après la Restauration, le Bois s'embourgeoise. Moins d'équipages, plus de pique-niques. Moins de célébrités féminines, plus de lorettes. Mais le site a gagné en popularité ce qu'il a perdu en élégance. A la veille de sa transformation par Napoléon III, le plus parisien des chroni-

queurs, Albéric Second, en fait encore un tableau enchanteur : « Là on peut aller et venir en toute liberté ; lancer son cheval à fond de train ou lui mettre la bride sur le cou ; se mêler à la foule ou errer solitairement sous d'obscures allées. Les promenades de Paris ont les mœurs tranquilles et réglées des bourgeois de province. Tout au contraire, le Bois de Boulogne reçoit ses visiteurs le jour et la nuit. C'est le seul endroit de la capitale où il soit possible de contempler la lune et les étoiles passé minuit. Le Bois est un théâtre sur lequel se déroulent, pendant douze mois de l'année, tous les drames et toutes les comédies de la vie parisienne. »

LE COUP DE BAGUETTE IMPÉRIAL

Mais voici venir des temps nouveaux. En 1852 l'Etat cède le Bois à la Ville. Le duc de Morny installe un hippodrome sur la plaine de Longchamp, alors coupée par un bras envasé de la Seine. Encore une tradition qui renaît : Mme de Sévigné raconte que le grand écuyer de France, Louis de Lorraine, et le maréchal de Bellefond s'y disputèrent une course « sur des chevaux vites comme des éclairs ». Trois mille pistoles étaient engagées sur la compétition !

Pendant son séjour en Angleterre, Napoléon III avait été séduit par Hyde Park, dont les petites rivières sillonnées de yoles couraient entre des pelouses en velours et des massifs de fleurs. Il interrompait ses promenades à cheval dans les allées sablées de Rottan Row — la « route du Roi » — pour s'asseoir sur un banc au bord de la Serpentine et méditer pendant des heures entières dans la paix de ce décor rustique.

Le lendemain même du coup d'Etat qui le porte au pouvoir, il annonce son intention de doter Paris d'un parc où il retrouverait la fraîcheur et le pittoresque aménagement de la promenade londonienne. Il confie la réalisation de ce plan à un paysagiste, Varé. Celui-ci reçut carte blanche, mais l'empereur suivit de près ses travaux ; dans un billet où il lui fait part de ses suggestions, il signe familièrement : « Votre dévoué collaborateur. » Tel Louis XIV accompagnant Le Nôtre à Versailles, il s'enquiert, un plan à la main, des nouveaux tracés, prodigue conseils, suggestions... et critiques.

Son premier soin a été de faire abattre le mur qui ceinturait le Bois. Un député de l'opposition lance cette boutade : « L'empereur veut aérer le Bois ! » C'était l'exacte vérité, et cette vérité survit de nos jours dans la servitude qui frappe les immeubles en bordure du grand parc parisien.

Napoléon a toujours dans l'esprit l'image de la Serpentine et des jardins de Kensington. Il invite Varé à aller lui-même à Londres pour mieux s'imprégner de l'atmosphère qu'il s'agit de recréer sur les bords de la Seine. Mais le paysagiste se fait vieux, le voyage l'effraie. Il envoie à sa place un jeune ingénieur, Alphand. Et ce sera Alphand qui, à partir de 1854, dirigera les transformations qui ont fixé l'aspect actuel du Bois. On lui doit le percement des allées, l'ouverture des pelouses, la « composition » d'un ensemble pittoresque particulièrement difficile à aménager sur un sol sans relief, la décoration florale, le grand lac et ses trois rivières, les cascades des lacs et de Longchamp.

C'est là une création qui fait le plus grand honneur aux urbanistes du Second Empire. Le Bois de Boulogne sera le décor de la vie parisienne en une de ses plus brillantes époques. On y rencontrera, comme sous Louis XV, les dames de ce qu'on appelle alors le *high life* et les demoiselles de petite vertu. Aux heures de la *fashion*, les équipages, phaétons, victorias, calèches, huit-ressorts, se croisent autour des lacs. On se montre la Païva aux côtés du duc de Gramont, Cora Pearl et ses « troubadours », Blanche d'Antigny dans le drojky qu'elle a ramené de Russie, traîné par des trotteurs ukrainiens, avec un cocher en blouse vermillon et un pantalon blanc enfoui dans ses bottes. Les héroïnes du roman impérial, les « biches », le Tout-Paris mondain et galant s'acheminent, par l'avenue de l'Impératrice, vers les lacs ou la cascade : pour « paraître », n'est-ce pas l'endroit rêvé, le cadre idéal ?

Et c'est aussi le rendez-vous de la société la plus cosmopolite qu'on puisse imaginer ; on y entend toutes les langues. « On se croirait à Londres l'après-midi et, le soir, à Madrid », dit un contemporain. Un peu aussi à Vienne et à Pétersbourg.

L'empire dote le Bois d'attractions. Le Jardin d'acclimatation devait réunir des espèces animales utiles à l'homme ou propres à son divertissement ; on y organisa aussi des fêtes folkloriques. Cette double destination s'est maintenue jusqu'à nos jours.

Sur l'emplacement de l'abbaye de Longchamp l'empereur fit aménager une petite maison de plaisance. C'était une surprise qu'il réservait à Haussmann ; en passant en voiture avec lui, il s'arrêta, lui montra les aîtres et lui tendit les clés. Aujourd'hui le « petit château » est affecté au Centre international de l'enfance.

LE BOIS SOUS LA RÉPUBLIQUE

Depuis 1871, les paysagistes parisiens se sont attachés à transformer un site rustique en parc urbain. Le plan général a été respecté, mais il a fallu rajeunir le massif forestier, créer des enclos de reboisement, renouveler la décoration florale. Une partie du Parc aux Princes, à l'extrémité méridionale du Bois, a servi à l'installation d'une pépinière et du fleuriste municipal.

Les jardins de Bagatelle ont été affectés à des expositions de fleurs et à l'entretien de collections horticoles. Chaque année, avec le concours de l'initiative privée, un « circuit fleuri » doit évoquer une saison : au printemps, tulipes et narcisses ; puis les arbustes à fleurs et, enfin, les roses.

La roseraie, aujourd'hui célèbre, ne compte pas moins de dix mille plantes ; chaque variété est représentée par cinq pieds plantés dans un petit cercle au milieu duquel se dresse un rosier sur tige.

Le conservateur en chef des jardins de Paris, l'éminent urbaniste qui veille avec autant de sollicitude que de compétence sur les nouveaux aménagements, M. Robert Joffet, est en train de réaliser un projet d'autant plus intéressant qu'il rappelle ce que le Bois doit à l'art anglais des jardins, tant au XVIIIe siècle, lorsque le paysagiste Blaikie dessina le parc de Bagatelle, qu'au XIXe, quand Napoléon III donna Hyde Park pour modèle à Varé et à Alphand. Il s'agit du jardin Shakespeare. L'origine de ce projet vaut d'être contée.

LE THÉATRE EN PLEIN AIR

L'Empire avait aménagé sur le Pré-Catelan un théâtre en plein air qui pouvait contenir dix-huit cents spectateurs dans une enceinte de corbeilles de fleurs. Ce théâtre disparut dans la tourmente de 1870. Au début de ce siècle il connut une résurrection éphémère, pour disparaître de nouveau après la guerre de 1914-1918. En 1951 l'ambassade de France à Londres fit connaître à M. Joffet le souhait, exprimé par les « Amis de la France » dans cette capitale, de voir créer à Paris un jardin Shakespeare qui rappellerait celui de Stratford-sur-Avon, récemment aménagé autour des bâtiments où vécut l'illustre dramaturge et du théâtre qui porte son nom ; composé de plates-bandes adossées à des haies d'ifs taillés et séparées par des pelouses, il est planté de végétaux choisis parmi ceux dont mention est faite dans les œuvres du poète.

L'ancien théâtre de verdure du Pré-Catelan, abandonné depuis des années, va servir à la réalisation de ce projet. Les travaux, commencés en octobre 1952, seront achevés cet été. Le parterre pourra recevoir cinq cents spectateurs ; les parties du théâtre encadrant la scène seront transformées en jardins dont le décor rappellera tantôt la flore des pays méditerranéens, tantôt la végétation mélancolique des pays du Nord, selon le thème des pièces représentées.

C'est une tentative très originale d'utilisation scénographique des cadres de verdure.

Et c'est en outre un geste de solidarité intellectuelle, qui s'inscrit admirablement dans le mouvement de coopération internationale dont la France garde le mérite d'avoir été l'animatrice.

Ainsi le Bois de Boulogne a tenu au cours des siècles sa place dans l'histoire religieuse, mondaine, artistique et sportive de la capitale. Il a vécu ses heures douloureuses : en 1815 les Alliés l'ont dévasté, et le 16 août 1944 trente-cinq patriotes français sont tombés sous les balles allemandes au pied de la Grande Cascade.

Sa fraîcheur, son perpétuel renouveau en font une des permanences de la vie parisienne ; félicitons-nous de le voir aux mains d'urbanistes vigilants qui s'ingénient à accroître la mise en valeur de ce joyau de verdure.

Depuis la Belle Époque, le petit train du Jardin d'acclimatation a changé de machine... sans perdre sa vogue. Après avoir quelque temps

interrompu ses voyages, il vient de reprendre son activité, à la grande joie des enfants, et de retrouver son fidèle public.

A l'exposition « Bordeaux en marche », maquette-type d'un immeuble prévu pour le centre de la ville et comprenant une piste d'atterrissage pour hélicoptères. Ces « buildings » se dresseront dans la verdure.

BORDEAUX COMMENCE A PRENDRE SON VISAGE DE L'AN 2000

BORDEAUX de l'an 2000 est en voie de réalisation, nous a dit le général Chaban-Delmas, député-maire de la capitale maritime du Sud-Ouest. Dans moins de dix ans le trafic actuel du port, qui, en 1952, a dépassé 4 millions de tonnes — son record — sera doublé. La ville sera complètement transformée. Bien entendu, les magnifiques façades du XVIII[e] siècle, qui s'alignent sur 1.250 mètres de quais de la rive gauche, seront nettoyées « des pieds à la tête » et soigneusement préservées. En revanche, les taudis qui s'abritent derrière elles et s'étendent jusqu'au cœur de la cité, qu'ils paralysent, seront livrés au bulldozer. Là, je construirai en hauteur, 10, 20, 40 étages, si le sol s'y prête. A partir de 5 étages, comme l'ascenseur s'impose, on a intérêt à aller aussi haut que possible.

Cet ancien général de la Résistance devait avoir sur ses troupes le même ascendant que

A côté d'immeubles de dix étages sont prévus des bâtiments de deux à quatre étages.

MM. Pierre Courant et Chaban-Delmas (2e

les généraux de 1793. La guerre terminée, il fut à trente-deux ans le plus jeune maire de France. Et il ne s'était attaqué à rien moins qu'à une capitale de province au passé fastueux, aux traditions politiques bien établies, riche de culture, dotée d'une personnalité propre, conditionnée par des problèmes difficiles à aborder pour l'étranger qu'il était.

Etranger à la ville, non à la région. Le handicap n'en existait pas moins. Il est aujourd'hui surmonté. Le général Chaban-Delmas a conquis Bordeaux à la pointe de sa jeunesse, de sa flamme. Il communique à ceux qui l'entourent sa certitude de vaincre. Cet inspecteur des finances, loin d'avoir laissé son esprit se dessécher dans l'aride préparation d'un des concours les plus difficiles du monde, y a trouvé un moyen d'étayer son enthousiasme. Il le justifie par des chiffres. Ses arguments percutent et sa séduction naturelle corrige l'effet de choc, le complète... Un seul défaut, si cela en est un : la conscience absolue, imperturbable d'une supériorité, au reste évidente, sur la moyenne de l'humanité. On souhaite bonne chance à Chaban-Delmas dans sa marche au succès. Son départ foudroyant, son étoile extraordinaire — il le reconnaît — sa débordante activité, la passion qu'il a pour son « métier », pour un métier d'homme, ainsi qu'il dit, ce qui signifie pour lui, je pense, un métier de réalisateur, de constructeur, tout cela est sympathique et intensément vivant.

La « Cité de la Lune » doit devenir la ville du Soleil.

Il a réveillé la belle cité, qui s'endormait, la « Cité de la Lune », à laquelle le croissant que dessine la Garonne pendant sa traversée de Bordeaux a valu ce titre élégiaque. Mais, justement, Chaban-Delmas veut faire de Bordeaux la ville du Soleil, du mouvement, de l'activité. Or, comme trop de villes de France, Bordeaux avait fini par se replier petit à petit sur son passé, acceptant ses taudis, vénérant ses ruelles douteuses, résigné à l'inconfort et au déclin.

L'exposition « Bordeaux en marche » a rappelé sans ménagement à ses visiteurs bordelais que 66 % de leurs habitations ne possèdent pas le tout-à-l'égout, que 33 % des logements sont insalubres et qu'il est urgent de troquer cet appareil désuet contre un autre, flambant neuf.

D'où un premier plan de travaux, en voie d'achèvement, d'un coût total de plus de 8 milliards.

« Parfait, mais qui paie ? s'inquiète-t-on.

— En quatre ans et demi d'administration, répond Chaban-Delmas, j'ai supprimé 1.850 emplois inutiles dans les services concédés. J'y ai gagné 1.250 millions. Il n'est pas impossible d'arriver à 2 milliards d'économies. Voilà, je pense, de quoi gager sérieusement nos emprunts, bien que depuis 1948 nos impôts n'aient pas varié. »

Que disent les employés ?

« Dernièrement, m'a déclaré Leroy, le jeune chef de cabinet du « patron », le maire a convoqué les employés des transports pour leur annoncer une nouvelle réduction d'effectifs. Ambiance froide, naturellement. Chaban-Delmas s'est expliqué, a montré la nécessité de cette mesure, a rappelé que, seuls en France, les travailleurs des services concédés de Bordeaux avaient pu, grâce à une telle politique, obtenir une augmentation de salaires de 10 % en 1952. On l'a applaudi...

— Le niveau de l'emploi ?

— Les compressions ont porté en premier lieu sur les postes dont les titulaires arrivaient à l'âge de la retraite. N'oubliez pas, d'autre part, que 2.000 ouvriers travaillent sur les chantiers ouverts par la ville au titre reconstruction, constructions nouvelles, aménagements, etc. »

Les « grands tigres » de Bordeaux.

Conviés à juger les résultats « sur pièces », nous avons vu les remarquables maquettes de l'exposition « Bordeaux en marche », qui réunit l'ensemble des réalisations municipales. Nous avons ensuite franchi le fleuve pour trouver sur la rive droite une « caserne de pompiers » de style futuriste, presque terminée déjà, première manifestation de la ville de l'an 2000, qui s'ébauche dans des projets audacieux. Chaban-Delmas en rend grâces à ses collaborateurs architectes, de « grands tigres », comme il les qualifie. A leur tête vient Carlu. Il s'est passionné pour cette ville qui renaît. Il aide à l'accouchement, sans souci de l'argent qu'il manque à gagner en s'y consacrant. Incroyable ? Vrai pourtant. Et derrière Carlu, qui a parcouru l'Europe et l'Amérique pour confronter ses idées et ses réalisations à celles des confrères étrangers, marche une équipe ardente de jeunes architectes bordelais. Une équipe qui pourrait bien former un jour une école.

Nous avons visité la cité de La Benauge. 610 logements pour une population de 3.500 personnes, qui y emménageront à partir de juillet prochain. C'est un raccourci des solutions classiques apportées aux problèmes du logement et de l'assainissement entre 1948 et 1952. On y trouve des maisons à 2 étages, à 4 étages et, au centre, deux buildings de 10 étages. L'aspect général est harmonieux. Les appartements sont clairs, pratiques. Grâce à un plan général de travail bien étudié, évitant ce que l'on appelle, en terme d'entrepreneur, les « coups d'accordéon » pour la main-d'œuvre, le chantier aura été mené à bonne fin en dix-huit mois.

Un premier lot de 190 logements est du type H. L. M. 1948-1951 amélioré, avec des balcons et des circulations spacieuses. Leur prix de revient moyen est de 2.800.000 francs, soit 21.080 francs de 1950 par mètre carré plancher. La deuxième tranche 1951-1953 comprend 420 logements dont le prix de revient moyen est de 3.200.000 francs d'aujourd'hui. Compte tenu des hausses de prix de 40 à 50 % intervenues entre 1950 et 1953 et du nombre important d'appartements de 4, 5 et 6 pièces principales, le prix de revient au mètre carré plancher, de 24.900 francs 1953, correspond à 30 % d'abattement par rapport aux 21.080 francs de 1950. Le loyer mensuel ne devrait pas excéder 4.500 francs, l'allocation logement déduite.

Les dépenses afférentes à la voirie, aux égouts, aux réseaux de gaz, d'électricité, d'eau, de téléphone et de chauffage (l'ensemble de la cité de La Benauge sera chauffée par une même centrale thermique) s'établissent à 9 % du coût total de construction. Cette proportion,

artir de la gauche) visitent un des chantiers.

considérée comme très faible, n'a été telle que par l'emploi de nouvelles techniques et par une organisation parfaite du travail.

La municipalité de Bordeaux estime que La Benauge, quartier pilote, va accélérer par sa seule apparition la modernisation et l'assainissement de l'ensemble de la rive droite.

Le « Logis bordelais », un record : trois pièces pour un million.

C'est cependant à une autre réalisation que s'attache avec le plus de convaincante foi le député-maire de Bordeaux. Il s'agit du « Logis bordelais », qui commence à faire parler de lui, fort sérieusement et non sans raison. *Ce logement individuel, comprenant trois pièces principales, une salle d'eau, une cuisine et un cellier de 8 mètres carrés,* est d'un prix unitaire moyen (pour les 120 logements du domaine municipal de Carreire) de 1.170.000 francs. C'est incontestablement le prix le plus bas obtenu en France.

Comment ce résultat sensationnel a-t-il été acquis ? M. Carlu, qui en est l'auteur principal, a étudié les expériences étrangères et françaises les plus valables. En ayant exprimé la substance, il a poussé systématiquement la rationalisation du travail du point de vue choix et mise en œuvre des moyens de construction. Les aménagements d'hydrothérapie, d'hygiène et les commodités ménagères sont les mêmes que dans les immeubles du type classique, à l'exception du chauffage collectif et du vide-ordures, qui ne se justifient pas dans les logements individuels en rez-de-chaussée. Ces pavillons sont construits pour une durée moyenne de soixante-dix ans. Les murs sont constitués de gravier maintenu par un lait de ciment. L'abaissement des prix provient de la suppression des couloirs et des plafonds. Pour ceux-ci, la toiture d'une seule pente en tient lieu, et la pente unique rend inutile la charpente.

Le loyer, compte tenu de l'allocation logement, serait de 1.600 à 1.800 francs par mois.

L'expérience de Carreiré a paru si convaincante qu'un autre chantier de 200 logements est déjà ouvert et qu'un second chantier de 200 logements va être entrepris. La municipalité de Bordeaux a adopté un *planning* comportant la construction de 800 logements par an pendant cinq ans.

Les promesses industrielles.

Le député-maire de Bordeaux ne se contente pas, en effet, de combattre la crise actuelle de l'habitation. Il croit à l'avenir industriel de Bordeaux. Les pourparlers qu'il a engagés avec les entreprises locales ainsi qu'avec les groupes disposés à pratiquer la politique de décentralisation recommandée par le gouvernement lui donnent foi en une magnifique expansion, que pourrait couronner un heureux aboutissement des recherches pétrolières entreprises en Gironde.

Les réalisations présentes et celles qui sont prévues sont inscrites dans un plan général d'aménagement de la région. L' « Union des maires de l'agglomération bordelaise », qui groupe les maires des douze communes limitrophes constituant avec Bordeaux-ville un ensemble de 450.000 habitants, a résolu le problème de l'adduction et de la distribution de l'eau.

Un « Syndicat intercommunal d'aménagement, d'assainissement et d'urbanisme », en formation, groupe vingt-cinq communes.

Ainsi ont pu être établis des projets très étudiés distinguant nettement des zones d'habitations individuelles, des zones de bâtiments collectifs, des zones industrielles, des quartiers d'affaires, des secteurs universitaires, scolaires, hospitaliers, sportifs, artistiques répartis dans un espace d'une trentaine de kilomètres de rayon à partir du centre de Bordeaux.

Le plan d'équipement scolaire, qui sera appliqué dans les six prochaines années, porte sur 2 milliards de francs. Il prévoit la construction de 150 classes nouvelles et de 3 lycées. Il s'y ajoute l'édification, à Talence, d'une faculté des sciences doublée de nombreux instituts de recherches. Leur coût est fixé à près de 5 milliards. Une cité universitaire, dont la première tranche comporte 2.000 lits, s'élèvera à côté de cette faculté, qui sera rejointe ultérieurement par la faculté de droit et par deux collèges techniques.

Une rude bataille et un exemple.

On le voit, c'est une rude bataille qu'a engagée le député-maire de Bordeaux, une bataille dont le champ est singulièrement vaste. Les Bordelais l'avaient vu débuter avec scepticisme. Les voilà pris au jeu. Et, du coup, leur ville bouge, s'anime, reprend la marche longtemps interrompue.

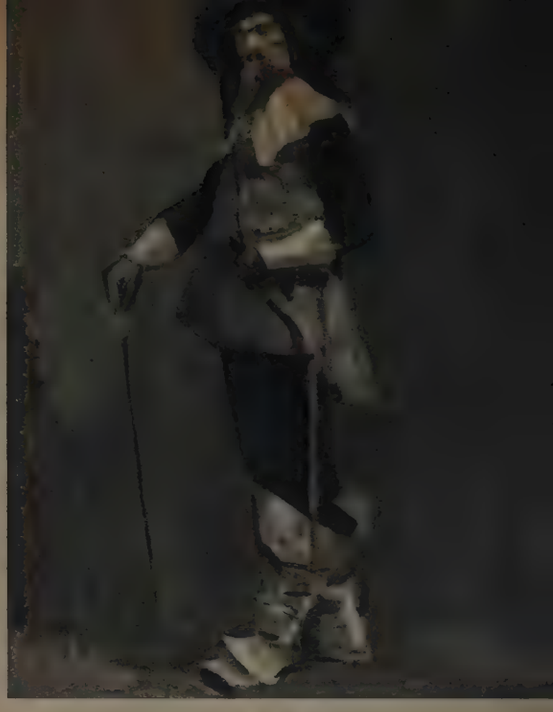
M. Courant, ministre de la Reconstruction, en a complimenté M. Chaban-Delmas. L'Etat ne peut satisfaire à l'ensemble des besoins nationaux. D'où le besoin impérieux d'initiatives complémentaires, qu'elles soient dues aux municipalités ou aux groupes privés. Le ministre a précisé qu'il n'était pas l'homme des solutions exclusives. Le pavillon individuel, qui répond sans nul doute aux vœux de beaucoup de Français, ne supprime évidemment pas la nécessité de grands buildings là où le terrain est cher et permet des fondations solides. L'essentiel est de construire non pas au rythme de 70.000 à 80.000 logements par an, mais à celui de 220.000, qui correspond aux besoins nationaux. Le ministre a annoncé que le gouvernement vient de prévoir un aménagement fiscal favorable à la construction. Voilà qui est bien. Selon la formule, moins de paroles, des actes. Serait-on, enfin, arrivé à ce stade en France ? On osait à peine y croire. La visite de Bordeaux est à cet égard réconfortante. M. Chaban-Delmas a prouvé que la prétendue impossibilité de supprimer les emplois inutiles ne s'apparente à la quadrature du cercle que pour les esprits mous, sans imagination ni volonté. En investissant les économies considérables ainsi réalisées, il a su promouvoir une politique de progrès, il a gagné la confiance de ses administrés, il a redonné vie à une région et proposé un exemple au pays. Et si l'on applaudit, qui en prendrait ombrage ?

René Tanguy.

AU HAVRE : LES 3 PREMIÈRES « MAISONS COURANT » ONT REÇU LEURS LOCATAIRES

ependant que des villes comme Bordeaux montrent ar leur exemple ce que peut l'initiative des autorités cales, la reconstruction enregistre des succès ur le plan national. Au **Havre** les trois premières maisons Courant » viennent d'être remises par le inistre de la Reconstruction à trois ménages : s Hérichet **(ci-dessus)** vivaient en meublé avec ois enfants (dont on voit sur notre cliché l'un eux tenant la clé) et leurs parents. Ils auront ésormais leurs trois pièces. **Ci-contre :** un type e pavillon édifié dans la banlieue havraise.

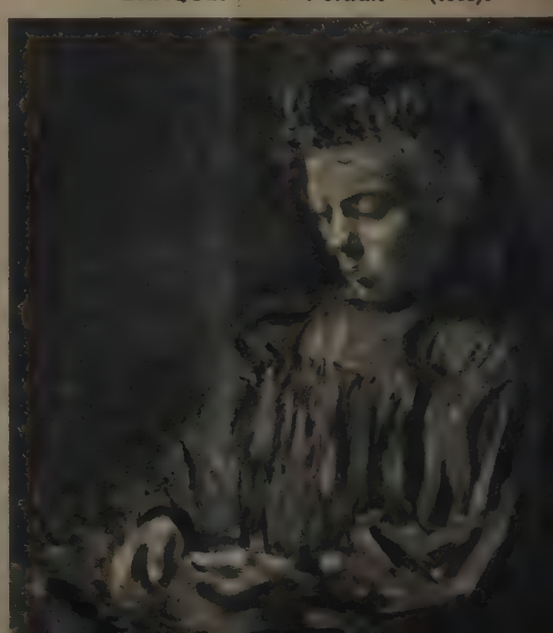
DERAIN. — « La Famille » (1910).



MATISSE. — « Le Mousquetaire » (1895).

PICASSO. — Original d'une affiche pour la pièce « Sainte » (1903).

BRAQUE. — « Portrait » (1906).



QUAND LES COLLECTIONNEURS JOUENT AUX DEVINETTES...

DE QUI SONT CES TOILES ?

DE DERAIN, MATISSE, PICASSO ET BRAQUE...

... mais ce sont leurs premiers tableaux

L'Union des collectionneurs — qui groupe de véritables amateurs de peinture, je parle de ceux qui ont d'autres désirs que la spéculation — présente au musée Galliera une exposition de formule exceptionnelle. Elle a le rare mérite de nous faire connaître beaucoup de choses inconnues. Ces collectionneurs nous indiquent avec netteté ce qui les anime : « Ce sont les amateurs qui n'ont écouté que leur propre goût, dit la préface, qui ont eu raison contre le courant de leur époque et c'est pourquoi nous invitons ceux d'aujourd'hui à reprendre confiance en eux-mêmes et à constituer leurs collections sans autre souci que leur plaisir... A l'éclat d'une signature il faut préférer la qualité intrinsèque d'une œuvre ; il est plus agréable, plus avantageux aussi, d'acquérir une toile importante et belle d'un artiste encore inconnu plutôt que les déchets d'un grand peintre. »

On ne s'étonnera donc pas si les révélations proposées ne sont pas de celles qui confondent l'audace et le génie. La crainte, salutaire en principe, de tomber dans les pièges du snobisme engendre ici la méfiance envers les formes à l'ordre ou au désordre du jour, celles de l'art abstrait en tout premier lieu.

Mais comme notre époque se nourrit de vedettes, il en faut à une exposition aussi bien qu'à un film ou à un spectacle de music-hall. C'est une heureuse idée de nous avoir montré une œuvre de jeunesse des peintres qui occupent aujourd'hui le devant de la scène. Il y a ainsi quelques « révélations » — et du plus grand intérêt — pour quiconque étudie l'art contemporain.

Sans doute retrouvons-nous déjà Derain dans sa *Famille*, de 1910. Mais Braque ? Mais Picasso ? Et ce chatoyant *Mousquetaire* de Matisse, daté de 1895 ? Il y a aussi bien d'autres curiosités : cet aspect imprévu d'un Modigliani paysagiste, d'un Dufy déjà fauve avant le fauvisme, ce Gernez encore impressionniste, ce Waroquier qui témoigne que le peintre a suivi implacablement sa ligne. Et que d'attrayantes confrontations ! Les premiers tableaux de Camoin, de Céria, de Friesz, d'Aujame, de Chapelain-Midy, qui, adolescent, faisait le portrait de sa grand-mère, de Heuzé, qui réalisait celui de son père. Brianchon, à vingt ans, était en possession d'un beau métier. Gruber, l'enfant prodige, est représenté par une *Tireuse de cartes* qui est une petite merveille. C'est, bien entendu, dans des collections particulières que la plupart des tableaux, récents ou anciens, ont été puisés et choisis avec un discernement remarquable.

Ajoutons enfin que de nombreux artistes — et non des moindres — ont offert des œuvres (au total trois cents lots) pour une loterie organisée par l'Union des collectionneurs au profit de l'Aide aux artistes et de la Maison de retraite de Nogent-sur-Marne.

Bernard Champigneulle.

A LA RECHERCHE DE NOUVELLES SOURCES D'ÉNERGIE

VAGUES ET MARÉES, CHALEUR TERRESTRE ET SOLAIRE, TEL EST LE CHAMP D'ACTION ACTUEL DES « PROSPECTEURS »

Car de longues années s'écouleront avant que soit exploitée industriellement la puissance atomique.

PAR PIERRE DEVAUX

MALGRÉ les espoirs qu'a fait naître une éventuelle utilisation de l' « énergie atomique », les ingénieurs de tous les pays sont aujourd'hui à la recherche de ressources plus immédiates. Il ne semble pas en effet qu'il soit possible de disposer pratiquement de l'énergie atomique avant un long délai. L'énergie de l'atome, en l'état actuel, ne peut être dégagée que dans des installations très encombrantes les « piles » : ou « réacteurs », qui réclament, au surplus, une « protection » formidable pour défendre le personnel contre les bombardements corpusculaires. Le poids de ce cuirassement est évalué à 800 tonnes pour les seules chaudières atomiques (sans parler des machines et des « échangeurs ») d'un cuirassé. Derrière ces murailles antineutrons, aucune présence humaine ne pourra être tolérée, en sorte que la moindre panne prendra les allures d'une catastrophe, « des mois entiers » étant nécessaires avant que les ouvriers puissent y pénétrer.

Or le problème mondial de l'énergie se pose avec une urgence telle qu'il faut envisager des sources nouvelles et gigantesques, jusqu'ici pratiquement inexploitées. En inscrivant dans le programme de recherches des services hydrauliques, dans le cadre de la Production industrielle, l'exploitation des « énergies de la mer » et des « énergies solaires » le gouvernement français se place dans l'axe des prospections planétaires.

La puissance des vagues recèle d'énormes ressources énergétiques.

TROIS « classes » différentes d'énergie peuvent être demandées à la mer : celle des *vagues*, celle des *marées*, enfin l'*énergie thermique* dans les mers tropicales. La seconde, celle des marées, est la seule, de toutes les énergies terrestres, qui ne soit pas un reflet indirect de la chaleur solaire : houille et pétrole se présentent comme des « stocks » accumulés par l'intermédiaire des êtres vivants des époques géologiques ; la houille blanche est l'aboutissement de l'évaporation des mers, alimentant les précipitations atmosphériques. Seule, la marée est empruntée au *mouvement* des astres : Lune, Soleil et, moindrement, de la planète Jupiter.

La captation des vagues est séduisante à cause de leur répétition, qui se traduit par une puissance globale énorme. Nos côtes reçoivent en moyenne dix mille chocs quotidiens de la part des vagues, contre deux oscillations seulement pour la marée. Le Service maritime du Maroc évalue à 135 ch *par mètre courant* du rivage la puissance gaspillée par les vagues. Pour une usine longue de 1 kilomètre (ce qui n'est nullement une utopie ; le hall des machines de l'usine hydro-électrique de Beauharnois, au Canada, mesure 1 kilomètre) ce sont donc 135.000 ch qui seraient disponibles aux embouchures de captation.

Malheureusement, la puissance des vagues est une puissance furieuse, destructrice, donnant lieu à des percussions locales formidables. Des murailles sont percées comme par des boulets de canon, des fers nus sont tordus comme guimauve, des encorbellements de maçonnerie arrachés à 40 mètres de hauteur. M. de Rouville, directeur du Service des phares, évalue à *200 tonnes par mètre carré* l'effort instantané des vagues par gros temps.

A ces impacts directs rien ne résiste, et la situation n'est guère meilleure pour des engins abrités dans des puits. Pratiquement tous les dispositifs mécaniques : roues à aubes, flotteurs, crémaillères, essayés jusqu'ici ont été détruits par la mer. A notre connaissance, on peut citer une seule installation qui ait réellement fonctionné ; c'est celle des *rotors* marins actionnant les pompes élévatoires du célèbre aquarium de Monaco.

Le problème a été repris sous une forme ingénieuse par un inventeur français, M. Paul Grasset, qui avait effectivement construit un blockhaus d'essais dans les rochers du phare de Biarritz. Dans ce système de « bélier-siphon », les vagues s'engouffrent dans une tranchée bétonnée et viennent heurter un large clapet, qu'elles enfoncent et qui se referme derrière elles. Ainsi assagie, l'eau s'élève dans une « chambre barométrique » supérieure où l'on a fait le vide et qui se trouve hors de l'atteinte des vagues. Elle s'écoule ensuite paisiblement en faisant tourner une turbine, à l'abri des rochers. Le système paraît viable ; il résout à peu près entièrement le problème annexe de l'influence perturbatrice de la marée sur l'usine « vaguo-motrice ».

Un membre de la commission atomique américaine évaluait récemment à « vingt ans » le délai qui s'écoulera avant que nous puissions disposer pratiquement de l'énergie atomique. Le président de cette commission, M. Lilienthal, a tenu à mettre les industriels en garde contre des espérances trop promptes. « Si vous avez, leur dit-il, la possibilité d'installer dans vos usines des moteurs de technique éprouvée, n'hésitez pas à le faire : vous aurez largement le temps de les amortir avant que l'énergie de l'atome soit venue les déclasser. »

Il n'y a qu'un système pour aboutir à la captation de l'énergie des marées.

Il est indispensable, pour utiliser l'énergie des marées, de choisir des emplacements de forte marée locale. La puissance de la marée est proportionnelle au « carré » de la dénivellation verticale existant entre haute et basse mer.

La *marée* est due à l'attraction différentielle des astres sur les masses d'eau mobiles et sur le corps même de la planète. L' « onde-marée » astronomique ainsi produite se transmet de proche en proche, divisée par les continents, réfléchie par les côtes, se compliquant de façon extraordinaire.

A Doson, plage mondaine du Tonkin, il existe une seule marée par vingt-quatre heures. A Tahiti, la marée ne « retarde » pas d'un jour à l'autre, comme sur nos côtes, mais reste fixée aux mêmes heures, l'action de la Lune paraissant complètement masquée par celle du Soleil. A Finschaffen, dans l'archipel Bismarck, l'heure de la pleine mer demeure constante pendant six mois, puis saute brusquement de douze heures à l'équinoxe. Dans la mer du Nord, la rencontre des marées arrivant par la Manche et par le nord de l'Écosse se traduit par la formation d'un « point amphidromique », c'est-à-dire d'un point où convergent en éventail tous les « états » horaires de la marée.

Sur nos côtes de la Manche l'avancement de la marée est progressif, ce qui est fort intéressant au point de vue énergétique. Il suffit, théoriquement, d'installer deux usines en des points présentant un décalage de trois heures pour que leurs régimes soient *complémentaires*. Ainsi, une couple d'usines, construites l'une à Brest, l'autre dans le Cotentin, pourraient fournir du courant électrique de façon très régulière.

Les plus fortes marées du monde s'observent dans la baie de Fundy (Canada), où la dénivellation entre haute et basse mer atteint 19,6 m. ; en Argentine, à Porto-Gallegos, en Patagonie, 18 mètres ; de nouveau au Canada, dans la baie Brobisher, le détroit de Davie, 17,4 m. ; en Angleterre, dans l'embouchure de la Severn, 16,8 m. ; en France, à Granville et Cancale, 16,1 m. Notre pays est donc assez bien partagé.

Un premier système pour la captation de l'énergie des marées s'adresse aux *courants de marée*, parfois très violents : 8 à 10 nœuds (15 à 18,5 km. à l'heure) dans le Morbihan, 8 nœuds dans le ras Blanchar, 6 à 7 nœuds dans le ras de Sein, le Fromveur, le Four, le goulet de Fromentine. Malheureusement, il est impossible de tenir au point fixe, dans ces parages dangereux, par tous les temps, des dispositifs mécaniques. Dans les estuaires et les baies où les courants sont plus maniables on a expérimenté des navires équipés de roues à palettes, le navire évitant sur son ancre au changement de marée. A Londres, le système a été appliqué sur la Tamise ; la puissance captée est très faible, irrégulière, et le système a été abandonné.

Passons aux dénivellations verticales. Ici, on peut se proposer d'employer des *flotteurs* gigantesques, entraînant des roues dentées par encliquetages. Le handicap irrémédiable du système est son extrême lenteur : deux coups par jour. Fichot a calculé qu'un flotteur de 20.000 tonnes, constitué, par exemple, par un cuirassé, fonctionnant par grande marée d'équinoxe à Granville fournirait tout au plus 100 ch.

La marée s'engouffrant dans des réservoirs rigides ou sous des voûtes étanches peut comprimer de l'air, destiné à alimenter des machines. Ce système « marépneumatique » a été étudié par Tommasi et par Bigourdan ; son efficacité est nulle.

Le seul système de captation de l'énergie marémotrice, celui qui a été appliqué de façon primitive depuis l'antiquité, est basé sur les bassins à marées. Le mot explique la chose : à marée montante l'eau vient emplir un vaste bassin, puis s'écoule à marée descendante en faisant tourner roues à aubes ou turbines.

Plusieurs combinaisons sont possibles en vue de régulariser l'énergie essentiellement intermittente fournie par la marée. On peut utiliser des turbines tournant dans les deux sens, aussi bien au remplissage du bassin qu'à la vidange, ou encore employer un système de quatre vannes permettant de faire passer l'eau, dans la turbine, toujours dans le même sens. Belidor a indiqué un système de *double bassin* accroissant encore la régularité à mer montante : l'eau emplit le bassin n° 1 et y demeure retenue par la fermeture d'une vanne, tandis que le bassin n° 2 n'est ouvert qu'à la basse mer ; on peut ainsi entretenir, entre les deux bassins, une différence de niveau permanente, assurant un fonctionnement satisfaisant.

Le système de Belidor a été perfectionné par l'emploi de pompes actionnées par la vidange du bassin inférieur et travaillant au remplissage du bassin supérieur. Parisot et Dufour ont imaginé des rythmes différents de remplissage, tandis que le système des « lacs artificiels d'accumulation-pompage », actuellement classique dans la technique hydro-électrique de montagne, est venu apporter un élément nouveau de régulation.

Si la construction des « turbines de très basse chute » est aujourd'hui bien au point, de nombreux problèmes pratiques attendent encore leur solution : érosion des pales des turbines, envasement des bassins, mouvements tourbillonnaires, résonances d'ondes sous-marines, capables d'exercer sur les installations des effets destructeurs.

Faudrait-il sacrifier le Mont-Saint-Michel ?

Le grand savant français d'Arsonval a, le premier, envisagé la captation de l'énergie thermique des mers tropicales. C'est un autre Français, Georges Claude, qui par deux fois réussit la démonstration pratique du nouveau principe.

En 1922 fut envisagée la construction d'une usine marémotrice à l'Aber-Vrac'h, petit cours d'eau situé au nord-est de Brest ; l'usine marine devait être doublée par une usine d'eau douce ; la production globale, soit 12 millions de kWh annuels, serait absorbée par la région. Le projet est actuellement en sommeil.

Deux très grands projets d'usines marémotrices françaises retiennent actuellement l'attention des ingénieurs : celui de la Rance et celui du Mont-Saint-Michel.

Au débouché de la Rance, la hauteur de la marée est de 11,4 m., le débit à mi-marée atteignant 15.000 mètres cubes ; une usine construite en ce point totaliserait 700 millions annuels de kWh. Le projet prévoit un barrage de 700 mètres comprenant 500.000 mètres cubes de béton et des turbines de 300.000 à 400.000 kW., fonctionnant seulement à marée descendante. Les études ont été faites, *sur maquette* de l'estuaire, par une maison grenobloise ; l'échelle était de 1/500 dans le sens horizontal et de 1/80 dans le sens vertical. Faute de cette « distorsion » (qui est compensée dans les calculs subséquents), l'amplitude de la « marée fictive » eût été de 22 mètres seulement, c'est-à-dire qu'elle eût été complètement perturbée par des phénomènes de capillarité. La marée artificielle était lancée par des appareils spéciaux, guidés automatiquement par des diagrammes de la marée naturelle, enregistrés à l'embouchure de la Rance. Grâce à des études très poussées

La captation de l'énergie thermique des mers représente la première tentative des hommes pour utiliser à grande échelle les « chaleurs tièdes » de la planète. Carnot, l'illustre physicien, a montré, au siècle dernier, que la chaleur peut être partiellement transformée en énergie mécanique à la stricte condition de disposer d'une « source chaude » et d'une « source froide ».

le « projet de la Rance » peut être considéré aujourd'hui comme parfaitement au point.

En ce qui concerne le projet de la baie du Mont-Saint-Michel, il faut avouer que nous sommes aux frontières extrêmes de la technique des « grands travaux ». Une première disposition comporte une digue de 18 kilomètres de long, reliant la pointe de Cancale aux îles Chausey ; une seconde digue partirait de la pointe de Granville, venant rejoindre la première à angle droit. Cette seconde digue contiendrait les vannes maîtresses et les turbines. Celles-ci totaliseraient une puissance de 5 millions de ch, correspondant à 15 milliards de kWh annuels... un peu plus de la production totale actuelle de toutes les usines hydro-électriques de France ! La superficie du bassin isolé de la mer serait de 50.000 hectares.

M. Albert Caquot a préconisé une disposition un peu différente. Le barrage principal aurait la forme d'un arc de cercle à convexité tournée vers le large, reliant la pointe de Cancale à celle de Granville ; le bassin obtenu serait divisé en deux parties par une digue rectiligne, contenant l'usine, qui fonctionnerait sur le principe du « double bassin ».

Quelle que soit la solution adoptée pour l'usine de la baie du Mont-Saint-Michel, il est à craindre que ce paysage célèbre ne soit profondément altéré. On souligne, il est vrai — côté « ingénieurs » — que les digues seront très basses sur l'eau, à peine visibles pour un spectateur juché au sommet de l'abbaye. Mais le bouleversement n'est pas là ; il est dans la submersion des grèves et des « prés salés », dans la disparition de ces espaces immenses où alternaient, avec le flux et le reflux, le sable et la mer... Le Mont-Saint-Michel sans ses « sables mouvants » sera-t-il encore le Mont-Saint-Michel ?

L'utilisation des « chaleurs tièdes » de la planète est parvenue à la période constructive.

Le grand physicien Arsène d'Arsonval semble avoir été le premier à envisager la captation de l'énergie naturelle représentée par la différence de température qui existe normalement entre la surface et la profondeur de la mer dans les zones tropicales. On se souvient des persévérants efforts de M. Georges Claude — entre 1928 et 1934 — qui réussit effectivement la démonstration pratique du nouveau principe industriel, une première fois à Ougrée-Marihaye, une seconde fois dans la baie de Matanzas, à Cuba.

L'État français a repris à son compte, en 1942, par le canal du Centre national de la Recherche scientifique, les travaux de M. Georges Claude. Des études théoriques minutieuses ont été faites par M. Léon Nicole, professeur à l'École centrale, tandis que les réalisations pratiques étaient confiées à M. Nizery, directeur du Service des recherches aux forces hydrauliques, qui dépend du ministère de la Production industrielle. Ces réalisations ont été poussées fort loin, puisqu'une installation d'*évaporation sous vide*, reproduisant exactement les conditions de la future usine d'Abidjan, a pu fonctionner à Bercy avec des résultats extrêmement satisfaisants.

Les études sur l'utilisation de l'énergie maréthermique ont été poussées très loin. Une installation d'évaporation sous vide reproduisant exactement les conditions de la future usine d'Abidjan a fonctionné à Bercy avec des résultats très satisfaisants.

Dans les mers tropicales la température de surface s'élève jusqu'à 28 ou 30 degrés sous l'action du soleil, tandis que l'eau profonde demeure aux environs de 6 degrés. L'écart ne dépasse pas 24 degrés. On peut donc prévoir que le rendement sera faible, autrement dit, que l'usine maréthermique devra manipuler des volumes énormes.

L'emplacement d'Abidjan, sur le littoral de la Côte d'Ivoire, où doit s'élever une centrale électromarine, répond à des conditions marégraphiques précises. En ce point le « plateau continental » présente une échancrure sous-marine, le fameux « Trou sans fond », en sorte qu'il est possible de trouver des fonds de 500 mètres à 4 kilomètres environ du rivage. La conduite, articulée, sera immergée suivant une technique qui a été effectivement expérimentée ; l'idée d'un *tunnel sous-marin* allant rejoindre le Trou sans fond a été rejetée, après mûre étude, par une société spécialisée, les très fortes pressions à envisager ne permettant pas d'extrapoler avec sécurité les indications fournies par des travaux similaires.

C'est sous la forme d'une tour creuse, en béton étanche, que se présentera la première usine d'Abidjan. Les dimensions intérieures de cette tour, où régnera le vide pneumatique, sont de 37 mètres de diamètre et de 18 mètres de hauteur sous clef. L'eau chaude arrive dans le haut, ruisselle sur des étagères formant évaporateur et se vaporise en grande partie, tandis que l'excès est extrait par des pompes. La vapeur produite plonge à la partie centrale, traversant une énorme roue-turbine de 14 mètres de diamètre, dont l'axe, vertical, sort à travers la voûte pour faire tourner un alternateur triphasé de 14.500 kW et son excitatrice, situés à l'extérieur. La vapeur se condense à la partie inférieure de la tour, où ruisselle l'eau froide arrivant des profondeurs de la mer, donnant naissance à des eaux tièdes, désormais inutilisables, qui sont rejetées à l'extérieur par des pompes. Le diamètre considérable de la roue-turbine ne permet pas d'envisager de vitesses supérieures à 330 tours par minute, si l'on ne veut pas dépasser les vitesses périphériques classiques de 250 mètres par seconde (900 kilomètres à l'heure).

Le problème des usines maréthermiques, on le voit, a été très étudié ; il va entrer prochainement dans la période constructive. Parmi les régions susceptibles de recevoir des installations de ce type, on peut citer la Nigeria, Dakar, l'A.-E. F., au sud de Libreville, le Mozambique, la Somalie italienne, la côte sud de l'Arabie, Ceylan (côte est), Formose (côte est), Sumatra, les Philippines, les deux côtes du Mexique, le Honduras, le Guatemala, le Brésil, au nord de Pernambouc et de Rio-de-Janeiro.

La « chaleur des banquises » peut aussi faire tourner des turbines.

En France métropolitaine, des « bassins noirs » pourraient être installés dans les régions désertes et ensoleillées, telles que la Crau. Circulant en couche mince (10 centimètres) sur un fond noir absorbant, protégée par un film d'huile contre l'évaporation, cette eau s'élèverait rapidement à une température de 70 degrés, qui permettrait de l'utiliser avec un meilleur rendement que les eaux tropicales. Le système serait applicable au Sahara, où les nuits sont glaciales ; à Ouargla et In-Salah on a des températures nocturnes de —10 degrés, contre 50 degrés pendant le jour. Un double jeu de bassins serait prévu, l'un

Une distribution électrique planétaire est réalisable dans un assez proche avenir par l'emploi de courant continu à très haute tension, dépassant le million de volts.

fonctionnant durant le jour pour fournir l'eau chaude, le second durant la nuit pour fournir l'eau froide. Le cycle est ainsi complet.

Un projet singulièrement hardi, dû au docteur Barjot, utilise la chaleur — toute relative ! — de l'eau marine demeurée à l'état liquide sous les banquises polaires. Cette eau se trouve à une température voisine du maximum de densité, soit 4 degrés, tandis que la « source froide » serait représentée par les vents polaires qui balaient la banquise et dont la température moyenne se place aux environs de 22 degrés sous zéro. Un « fluide » intermédiaire, vraisemblablement du *butane*, serait utilisé pour le fonctionnement des machines. Liquéfié par son passage dans de gigantesques « radiateurs » exposés au vent polaire, le butane serait ensuite vaporisé par la chaleur de l'eau sous-glaciaire faisant tourner les turbines, et ainsi de suite.

En prévision de périodes sans vent, l'usine polaire pourrait *stocker du froid* sous la forme de lacs artificiels d'eau sursalée (saumure) refroidie bien au-dessous de zéro. Un mètre cube d'eau super-refroidie, dans cette technique paradoxale, représenterait l'équivalent énergétique de 10 kilos de charbon.

Des cordons d'usines « cryo-électriques » pourraient ainsi prendre naissance le long des rivages de la Sibérie et du Canada, ainsi qu'autour des lacs glacés du Haut-Canada, actuellement déshérités.

Une véritable source planétaire d'énergie : la chaleur du globe terrestre.

C'est à une source inattendue et réellement *planétaire* que M. Georges Claude nous convie à nous adresser, dans une récente communication présentée à l'Académie des sciences par M. Albert Caquot. Il s'agit de la chaleur naturelle du globe terrestre, telle qu'elle existe, à portée de nos sondes, dans les couches relativement superficielles de l'écorce terrestre.

Les usines à « vapeur terrestre », à vrai dire, ne sont point inconnues des ingénieurs. A Larderello et dans la vallée de la Cecina, en Toscane, a existé de tout temps une industrie rudimentaire de l'acide borique, basée sur la captation des *soffioni*, ou jets de vapeur boracifère sortant du sol ; notre compatriote François Larderel a doté cette industrie d'un équipement moderne, et l'ingénieur prince Ginori Conti a réussi à utiliser la vapeur pour faire tourner une usine électrique.

A Sonoma, au nord de San-Francisco, une usine de 11.000 kW fonctionne avec la vapeur naturelle à 200 atmosphères. Des prospections sont en cours au Chili et en Bolivie.

Plus hardi encore, un projet italien prévoit le *percement du Vésuve* ! La montagne serait attaquée par une galerie horizontale partant d'un cratère aujourd'hui éteint et aboutissant à la cheminée principale bien au-dessous du cratère. Les gaz chauds et sous pression seraient captés par des conduites en acier de gros diamètre et serviraient à faire tourner des turbines du type « turbines à gaz ».

Détachée du soleil voilà quelque trois milliards d'années, conformément à la classique « hypothèse de Laplace » (ou à celle de sir James Jeans sur les « deux soleils », qui est ici équivalente), la Terre contient une masse centrale encore extrêmement chaude, la « pyrosphère ». Sans qu'il soit nécessaire d'atteindre de grandes profondeurs, on constate que la température s'accroît, dans les travaux de mines et les forages pétroliers, de 1 degré pour 32 mètres de descente. C'est ce qu'on appelle le « degré géothermique » moyen de la planète, et c'est lui, notamment, qui limite la profondeur des exploitations minières.

Le stock de chaleur géologique est pratiquement inépuisable.

La quantité de chaleur ainsi « stockée » dans les couches géologiques est gigantesque. Pour la France, en se bornant à des sondages de 2.000 mètres, le stock de calories disponible équivaut à douze fois la valeur des réserves géologiques de charbon. Si l'on pousse jusqu'à 7.000 mètres — ce qui n'a rien d'utopique, puisque les sondeuses Rotary actuelles, à couronne de diamants et évacuation centrale, atteignent 5.000 mètres — le stock thermique équivaut à huit cents fois le stock charbonnier, c'est-à-dire qu'il est pratiquement inépuisable.

Comment exploiter cette chaleur « géologique »? En engouffrant, dans un puits profond, l'eau d'un torrent ou d'une rivière. Si la roche profonde est suffisamment fissurée, l'eau s'infiltrera dans ces fissures et pourra revenir, très chaude, à la surface, grâce à d'autres sondages, par un effet de « thermosiphon » analogue à celui d'un chauffage central d'immeuble. Cet état de la roche peut être prévu, dans une certaine mesure, par la méthode aujourd'hui classique des « séismes artificiels », autrement dit par la mesure précise des vitesses des ondes d'ébranlement revenant par réflexion à la surface.

La plus profonde mine du monde se trouve dans l'Amérique du Sud ; elle descend à 1.900 m. ; la température ambiante y est de plus de 60 degrés et la vie y serait impossible sans une très forte ventilation.

Deux cas peuvent se présenter. Si notre forage s'arrête, par exemple, à 2.000 mètres, nous obtiendrons de l'eau à 70 degrés environ, que nous emploierons dans une usine-tour analogue à celle d'Abidjan. Si, au contraire, nous poussons jusque vers 7.000 mètres, les sondes débiteront de la vapeur à 230 degrés sous forte pression, convenant parfaitement à des turbines classiques, de type « centrale ».

Les essais pourraient être faits dans une région thermale, telle que l'Auvergne, où le degré géothermique est élevé et où la nature nous donne, si l'on peut dire, l'exemple. Il est à noter que les usines géothermiques, en tout état de cause, mettront en jeu des différences de températures très supérieures à celles des usines maréthermiques, ce qui nous assure d'un rendement meilleur.

Les objections, certes, ne manquent pas. On peut se demander, notamment, si la conductibilité des roches sera suffisante et si l'on ne risque pas, au bout d'un certain temps de fonctionnement, d'avoir autour du pied des puits une gigantesque « boule froide », incapable de fournir les calories réclamées. Dans ce cas, il n'y aurait d'autre ressource que de démonter l'usine et de la reconstruire à un autre emplacement. D'autre part, on peut craindre que des travaux de cette importance ne mettent en péril l'existence de sources thermales réputées, qui constituent un élément de la fortune du pays. Il ne faut pas oublier que l'idée des usines géothermiques est toute récente et ne bénéficie pas des mêmes garanties théoriques et techniques que les « usines à vapeur d'océan ».

HELLVILLE, CAPITALE DE NOSSI-BÉ, possède un des ports les mieux abrités de Madagascar. La « Grande Terre », la presqu'île d'Ankify et l'île de Nosy-Komba protègent sa rade, qui constitue le prolongement de la baie d'Ampasindava. Le site offre de magnifiques tableaux, comme ce lever de soleil sur la mer **(ci-dessus)** ou ce plan d'eau calme entre les palmes **(ci-dessous)** où relâche le « Malgache ».

ILE DES PARFUMS ET DES MILLIONNAIRES

NOSSI-BÉ

PARADIS AMARRÉ AU FLANC DE MADAGASCAR

par notre correspondant à Madagascar, GEORGES KLING

Au-dessus de la montagne d'Ambre, dont la forêt sombre défile sous nos yeux, l'avion régulier d'Air France balance ses longues ailes ondulées. A notre gauche, l'océan grésille dans le contre-jour ; à notre droite, la mer, vaporeuse, semble insaisissable ; derrière nous, l'extrême pointe de Madagascar s'amenuise, enchâssant dans ses collines fauves l'inoubliable baie de Diego-Suarez avant de s'estomper, en direction du cap d'Ambre, dans l'éclatante désolation de l'infini.

Cette stupéfiante leçon de géographie est bientôt interrompue par l'escale d'Ambilobé et les installations nouvelles de la compagnie sucrière de la Mahavavy. Nous repartons maintenant au-dessus du canal de Mozambique et, entre les moteurs de l'appareil, les îles apparaissent soudain, bulles monstrueuses cerclées d'ivoire sur le bleu laqué de la mer impalpable.

Le « JU » descend progressivement, presque au ras des flots, pour atteindre la terre et se poser, immédiatement, sur la piste de Fascène, car sur cette île volcanique le terrain plat est rare en dehors de la côte. Il est midi, la chaleur est accablante dans l'air humide qu'aucun souffle n'anime. Mais, sitôt quittée la plate-forme, dès que la voiture s'engage, par la route d'Hellville, sous la voûte fraîche des arbres centenaires, l'enchantement, un instant rompu, recommence parmi les senteurs de café, de vanille et d'ylang-ylang. Nossi-Bé, l'île des parfums, mérite sa réputation.

L'abord devait être tout différent pour l'équipage du brick *Colibri*, de la marine royale française, lorsque, en 1839, il mouilla devant Ambanoro, la vieille cité indienne dont les ruines subsistent encore de nos jours.

Relais placé au carrefour des grandes routes maritimes d'autrefois, Nossi-Bé, l'ancienne Assada (1), a participé depuis les temps les plus reculés à la navigation et aux échanges commerciaux des Indiens et des Arabes dans leur trafic de Zanzibar à Bombay, du golfe d'Oman au

LA CANNE A SUCRE, monoculture de la côte ouest, nécessite l'emploi d'ouvriers recrutés dans le sud de Madagascar, les Antandroy, qui, le travail terminé, se livrent à leurs chants et à leurs danses.

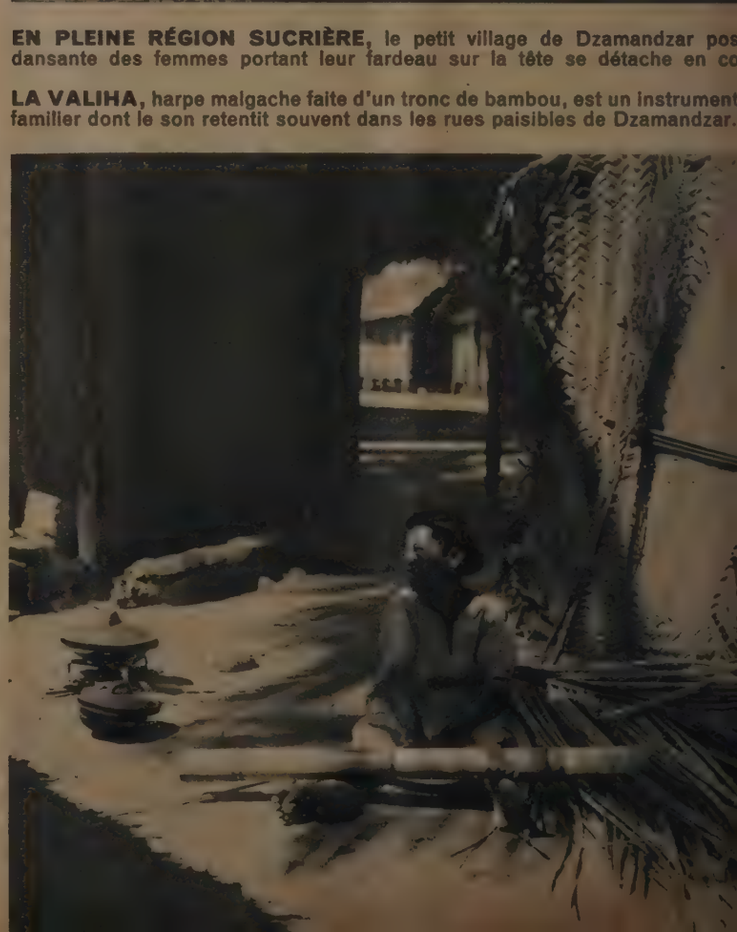
LA MARÉE DU SOIR ramène les pirogues à balancier des pêcheurs. Ceux-ci échouent leurs embarcations sur la grève et replient la voile rectangulaire.

LA MAISON DE FORCE : UNE DEMEURE BLANCHE entre les bougainvillées roses ; à la porte, ces vieux canons ne sont plus là que pour le pittoresque.

« **BEAUCOUP DE BOUTIQUES** » est le nom que donnèrent les Malgaches à Ambanoro, vieille cité indienne dont il ne reste que ces curieux tombeaux.

EN PLEINE RÉGION SUCRIÈRE, le petit village de Dzamandzar pos
dansante des femmes portant leur fardeau sur la tête se détache en co

LA VALIHA, harpe malgache faite d'un tronc de bambou, est un instrumen
familier dont le son retentit souvent dans les rues paisibles de Dzamandzar.



plage magnifique. Au soir tombant, la fresque entre les troncs gracieux des cocotiers.

CET INDIEN est un des derniers habitants d'Ambanoro. Il mourra dans les ruines où il vécut.

Mozambique et du Yémen à Madagascar. La plus ancienne relation qui nous soit parvenue est datée de 1650, époque où les Anglais de la compagnie « Assada Merchants » envisageaient de faire de l'île un entrepôt britannique, comme l'était « Batavia pour les Hollandais et Goa pour les Portugais ». En 1776, Nicolas Mayeur y fait un séjour, puis c'est le silence jusqu'à l'arrivée du vaisseau français. Privée de l'île Maurice depuis 1814, la France cherche, vers 1830, à installer des bases nouvelles dans la mer des Indes. Diego-Suarez est d'abord reconnu en 1832, mais, par crainte de déplaire à la Grande-Bretagne, Louis-Philippe renonce à cet établissement, et nos navires entreprennent l'exploration de la côte ouest de Madagascar. En 1839, le *Colibri* touche Nossi-Bé, où vient de se réfugier la jeune reine du Bouéni, Tsiomeko, âgée d'une douzaine d'années et chassée de la Grande Terre (2) par les Hovas. Craignant une nouvelle attaque, elle demande au capitaine du navire la protection de la France et nous abandonne, en échange, son royaume. Par le traité du 14 juillet 1840, signé entre le capitaine Passot et la reine, nos droits sur Nossi-Bé sont reconnus. Le 5 mai 1841, nous prenons possession de l'île, sur laquelle nos marins élèvent la nouvelle capitale, Hellville, en l'honneur de l'amiral Hell, gouverneur de l'île Bourbon et promoteur du traité. L'agglomération ne se développe réellement qu'à partir de 1852 ; en 1889 elle compte 1.100 habitants, répartis dans « quatre-vingts maisons de pierre ou de bois et un grand nombre de cases malgaches ». Peu à peu, la vieille ville indo-arabe d'Ambanoro (3), qui comptait encore plus de 1.500 habitants à la fin du siècle dernier, est abandonnée. De cette cité d'âge incertain il ne subsiste plus que le pittoresque cimetière, l'appontement de pierre et quelques vieilles maisons traçant de leurs grands murs aveugles des ruelles sombres envahies par les herbes et d'où la vie s'est enfuie.

Sous la protection de ses vieux canons de marine rouillés par l'air salin, Hellville, au contraire, est devenue, dans la verdure et les fleurs, sur son plateau d'où l'on découvre de féeriques échappées sur la mer, une coquette cité peuplée de Sakalaves, de Comoriens, d'Indiens et de Français, au centre de laquelle la lourde maison d'arrêt aux murs centenaires, resplendissante de lumière entre les bougainvillées roses, fait naître, au cœur du plus paisible voyageur, une soudaine vocation de bagnard.

NOSSI-BÉ FOURNIT AU MONDE SON ESSENCE A PARFUM

NOSSI-BÉ est, avec Majunga, Diego-Suarez et Tamatave, l'une des quatre escales madécasses des lignes maritimes régulières reliant Marseille à l'île Maurice. Cette faveur s'explique aisément par l'excellence du mouillage et la richesse des produits à exporter. Prolongement de la baie d'Ampasindava, bien abritée par la Grande Ile et par la ligne ininterrompue que forment Nosy-Komba et la presqu'île d'Ankify, rattachée à la Grande Terre, la rade d'Hellville, turquoise entre les palmes sous la garde de ses vieux bastions, constitue l'un des sites les plus beaux de Madagascar.

Quatrième port de Madagascar, Nossi-Bé, comme bien d'autres sur la Grande Terre, ne possède que des installations rudimentaires. Naturellement, là encore, comme ailleurs, les projets sont nombreux et ce n'est pas sans malice qu'un vieux retraité d'Hellville me signalait que la première étude d'un port en eau profonde avec poste d'amarrage pour les long-courriers avait été soumise à l'approbation de Napoléon III... Depuis, une jetée de 250 mètres a été construite... On raconte bien d'autres histoires à Nossi-Bé, telles ces anciennes instructions du ministère de la Marine enjoignant au commandant d'armes d'Hellville de faire prendre chaque jour, par une corvée d'hommes accompagnés d'une mule, le pain frais à Mayotte... séparée de Nossi-Bé par quelque 350 kilomètres d'eau salée !

Mais si les colons raillent les pouvoirs publics, eux-mêmes composent une société ésotérique et mercantile à laquelle la devise de l' « Assada Merchants » pourrait encore être appliquée sans risque grossier d'erreur : *Quærenda pecunia primum*, l'argent d'abord. Cet argent, les colons de Nossi-Bé le ramassent sans trop de peine dans cette île fertile et favorisée où ils ont obtenu, au début du siècle, des concessions à des prix dérisoires. Terre volcanique dotée d'un climat humide et chaud, Nossi-Bé a vu prospérer sur son sol toutes les cultures tropicales importées. A l'exception d'une seule, réservée à la côte ouest, la canne à sucre, le parcours de Fascène à Hellville offre toutes les variétés de plantations, concentrées dans l'île sur la côte est. Aux troncs des arbres portant l'ombrage aux caféiers s'accrochent les lianes de vanille et de poivre, tandis que, dans les concessions à l'aspect saccagé, les ylang-ylangs tordus, fleurissant ici toute l'année, fournissent près des trois quarts de la production mondiale d'essence à parfum. Originaire des Philippines, l'ylang-ylang a été introduit vers 1914 par les Pères du Saint-Esprit, auxquels Nossi-Bé doit sa richesse.

La côte ouest, au contraire, est consacrée à une monoculture, celle de la canne à sucre. Près du petit village de Dzamandzar, l'usine de la société sucrière de Nossi-Bé domine de ses toits de tôle noire l'étendue des cannes, où crépitent les feux à l'époque de la coupe tandis que, dans le soir tombant, lorsque la chaleur s'efface et que monte la poussière des chemins, ouvriers et ouvrières, les bras chargés de palmes, dansent et chantent leur joie d'en avoir terminé avec une nouvelle parcelle de ces immenses champs. Le problème de la main-d'œuvre, si aigu dans toute la Grande Terre, se fait particulièrement sentir ici où les bras sont indispensables ; aussi les compagnies ont-elles recours à l'immigration des Antandroy du sud de Madagascar, terre hostile nourrissant mal sa population.

Dans le centre, plus boisé, car moins propice à la culture en raison du relief plus tourmenté, quelques jolis lacs de cratère ajoutent encore aux charmes de cette île paradisiaque.

En dehors de la pénurie de travailleurs, que l'établissement pénitencier s'efforce de pallier, aucun problème économique ne se pose à Nossi-Bé, l'île heureuse. Certes, la vanille se vend mal, mais cette mévente n'affecte ici qu'une culture accessoire, et l'équilibre commercial de l'île s'en ressent beaucoup moins que celui de la région d'Antalaha, capitale de la vanille, sur la côte indienne de la Grande Terre. En revanche, toutes les essences à parfums font l'objet d'importantes demandes. C'est la richesse essentielle de Nossi-Bé.

Pointe du triangle formé avec Ambilobé et Ambanja, capitales respectives de Mahavavy et du Sambirano, Hellville draine toutes les denrées de ces trois régions, classées parmi les plus riches de Madagascar ; aussi son port accuse-t-il, pour 1950, un trafic de 52.400 tonnes, dont 16.500 à l'exportation. Et tandis que les paquebots stationnés dans la rade d'Hellville chargent pour l'Europe ces richesses que leur apportent des trains de chalands sillonnant la vaste baie, les petites pirogues à balancier, creusées dans un tronc de ramy, la voile rectangulaire gonflée sur deux vergues obliques, rentrent de la pêche, au soleil couchant, dans l'ombre du pic de Nosy-Komba ou fendent la mer en fusion des plages lumineuses de l'ouest.

Ile favorisée qu'une reine enfant nous céda voilà plus de cent ans, vieille terre française, œuvre de nos marins — où repose le dernier descendant du plus illustre d'entre eux, Pierre Jean-Bart — escale enchanteresse, telle apparaît Nossi-Bé, la grande île, terre océanique échouée sur la côte malgache.

(1) Dans le langage des Antalaotra, population arabisée du nord-ouest de Madagascar, Assada, l'ancien nom de Nossi-Bé, signifierait « forteresse ». Nossi-Bé, orthographe francisée de Nosy-Bé (prononcer Nouche-Bé), qui signifie « île grande » en malgache.

(2) Nossi-Bé signifie la grande île, car c'est la plus vaste de l'archipel. Cette expression étant ordinairement réservée à Madagascar, on désigne celle-ci, à Nossi-Bé, sous le nom de « Grande Terre ».

(3) *Ambanoro* signifie « au bas du cap ». La ville est aussi appelée, parfois, *Marodoka* par les Malgaches, ce qui signifie « beaucoup de boutiques » et marque bien l'ancien rôle de la localité.

Mahon honore son illustre enfant et son musée possède de lui un portrait où apparaît toute la noblesse de ce visage austère.

A LA MÉMOIRE DE MATHIEU ORFILA

(MAHON 1787 - PARIS 1853)

par le professeur LÉON BINET,
membre de l'Institut.

Une séance au grand amphithéâtre de la Faculté de médecine de Paris, dont Mathieu Orfila fut le doyen du 1er mai 1831 au 1er mars 1848.

ON a célébré le 12 mars, à Mahon, dans l'île Minorque, le centenaire de la mort du professeur Orfila. A la mémoire de ce savant illustre, la France se doit d'apporter l'hommage de son admiration et sa reconnaissance, admiration pour la portée de l'œuvre scientifique, reconnaissance pour l'étendue des services qu'il rendit à la médecine.

Déjà ont été publiés de très nombreux éloges sur la vie et l'œuvre d'Orfila : retenons, en France, celui de Pierre Bérard, prononcé à une séance de rentrée de notre Faculté (15 novembre 1858), celui de Fr. Dubois (d'Amiens), publié dans les Mémoires de l'Académie impériale de médecine (1854, T. 18, pp. I-XXXIV), et le livre documenté d'Amédée Fayol, préfacé par Louis Madelin (Paris, 1930, Albin Michel, édit.) ; citons, en Espagne, ce très bel « Essai d'une bibliographie d'Orfila » que Enrique Fajarnes y Tur a fait imprimer à Mahon en 1902 : autant de précieux et solides monuments élevés à la gloire de l'homme que nous célébrons aujourd'hui.

COMMENT UN PETIT MARIN DES BALÉARES DEVINT MÉDECIN DU ROI LOUIS XVIII

LORSQUE les étudiants en médecine de la Faculté de Paris traversent la salle dite des pas perdus, leur regard se porte sur un buste en marbre blanc représentant les traits d'Orfila (buste exécuté par Destréez) ; ils en admirent la finesse d'expression, ils savent les raisons qui ont poussé ce « maître » à faire sa médecine et n'ignorent pas la rapide ascension de ce travailleur tenace et brillant.

Né à Mahon en 1787, d'un père négociant en grain, armateur et banquier, d'une mère d'origine anglaise, initié dans l'île de Minorque au latin, au grec, au français, à l'histoire et à la géographie, aux mathématiques et à la musique, le jeune Mathieu Orfila quittait à quinze ans et en qualité de mousse sa ville natale sur un brick marchand qui partait pour Alexandrie. Entre l'Egypte et la Sicile devait éclater une tempête ; la mer furieuse, les vents impétueux, les éclairs nombreux et la pluie violente mirent le jeune marin dans un état de malaise considérable, et c'est alors que, immobilisé par le mal de mer, ce dernier se dit en lui-même : « Je serai médecin. » Par son travail et son talent, le petit marin des Baléares devait devenir plus tard

médecin du roi de France. Louis XVIII, professeur et doyen de la Faculté de médecine de Paris en même temps que savant incontesté dont on doit retenir et la science et la bonté.

Quand, en 1807, après des études effectuées à Valence et à Barcelone — au cours desquelles il s'était entraîné à ne dormir que deux heures chaque nuit afin de travailler davantage — Orfila débarque à Paris, il ne s'arrête pas à « l'impression enchanteresse que produisirent en lui, par un des plus beaux jours de l'année, ce concours immense d'hommes et de femmes qui circulaient dans la rue, le bruit de ces innombrables et jolies voitures, ces boutiques si coquettement garnies », il se met en relation avec deux chimistes éminents, Fourcroy et Vauquelin. Et bientôt cet étudiant n'a qu'un but : professer. L'enseignement n'est-il pas le meilleur des maîtres ? Orfila donne des leçons de chimie, et, un jour, dans l'auditoire se glissent deux savants de qualité, Fourcroy et Vauquelin, qui félicitent bientôt le conférencier. On sait la suite : Orfila devint à la Faculté de médecine de Paris professeur de médecine légale (1822), puis professeur de chimie médicale (1823).

L'ENNEMI N° 1 DES EMPOISONNEURS

Les professeurs de notre Faculté ne cessent de rendre hommage au savant qui a illustré notre maison par la publication de livres de qualité qui ont dans notre bibliothèque une place d'honneur : son *Traité des poisons tirés des règnes minéral, végétal et animal* ou *Toxicologie générale* (en 2 vol.), son *Traité de médecine légale* (en 3 vol.) et son *Traité des exhumations juridiques* (en 2 vol.), sans oublier ni ses *Eléments de chimie appliquée à la médecine et aux arts* (en 2 tomes) ni son petit ouvrage sur les *Secours à donner aux personnes empoisonnées ou asphyxiées.*

Eloquent, enthousiaste, convaincu, Orfila fut un savant de grande classe qui sut mettre en honneur la toxicologie ; la science des poisons le captiva et fit, grâce à ses soins, des progrès considérables. Ses travaux sur diverses substances toxiques et leurs antidotes sont bien connus. Ses publications sur l'intoxication arsénicale sont classiques : n'a-t-il pas, le premier, proposé de ne plus se contenter de la détection de ce toxique dans l'appareil digestif et ses annexes immédiates, mais d'étendre le domaine d'investigation chimique à tous les organes essentiels du corps humain ? Rappelons ce qu'il nous a appris sur la possibilité de combattre avec de l'eau albumineuse l'empoisonnement par le mercure et le cuivre ainsi que la valeur du sel marin comme contrepoison du nitrate d'argent, autant de méthodes dont il a su prouver l'efficacité. On a justement souligné le rôle qu'il joua comme expert près les tribunaux dans les « affaires » publiques d'un fort retentissement. « Chimiste-juré des causes célèbres, il était devenu l'effroi des empoisonneurs. » Il réunissait, explorait, étudiait des débris des victimes : « ...il s'en emparait, son art les interrogeait et bientôt il en faisait sortir la preuve matérielle du crime ». Dubois d'Amiens (pp. XXVI et XXVII) écrivait encore : « Qu'on se figure l'effet que devait produire, dans ces circonstances, l'apparition de cet inexorable expérimentateur... On sait qu'un savant chimiste a été mandé de Paris : c'est M. Orfila ; il est là, dans une pièce voisine ; il expérimente, sa science interroge quelques débris informes de cadavre. Tout à coup, au milieu d'un profond silence, d'une attente générale, on annonce M. Orfila. Il s'avance au milieu du prétoire ; sa belle figure a pris un caractère d'une effrayante sévérité ; il a l'impassibilité du destin. Et alors, d'une voix ferme et vibrante, il déclare qu'il y a eu ou qu'il n'y a pas eu empoisonnement. Et qu'on ne croie pas que ce soit là un tableau fait à plaisir ou que j'exagère les faits : vingt drames se sont ainsi dénoués en cour d'assises. »

Un de mes prédécesseurs, le doyen V. Balthazard, qui fut aussi un médecin légiste, a rendu un magnifique hommage à la science d'Orfila en écrivant en 1920 les lignes suivantes : « En forgeant des armes contre les empoisonneurs, Orfila a puissamment contribué à restreindre la fréquence du plus hideux des crimes, celui qui souvent est perpétré dans l'ombre, sous un masque d'hypocrisie, par un proche en qui la victime place toute sa confiance. »

IL MESURAIT SA POPULARITÉ A L'USURE DE SON CHAPEAU

Aujourd'hui, dans le cabinet actuel du doyen de la Faculté, on peut admirer un beau médaillon d'Orfila, qui dirigea notre maison du 1er mai 1831 au 1er mars 1848.

Pour les étudiants ce doyen s'efforça d'être populaire et autoritaire ; le secrétaire perpétuel de l'Académie impériale de médecine (p. XXII de son éloge), exposant la qualité des sentiments des élèves pour le maître, a rapporté le dialogue suivant :

« Eh bien, monsieur le doyen, lui disait le roi, comment êtes-vous actuellement avec messieurs les élèves ? — Voyez mon chapeau, sire, répondit Orfila. — Il n'est pas brillant, répliqua le roi ; il est même assez fatigué, mais que faut-il en conclure ? — Que je suis au mieux avec les élèves, reprit Orfila, car il n'y a pas un mois que je le porte. Quand je suis mal avec eux, mes chapeaux durent éternellement, pour la raison qu'aucun d'eux ne me ferait l'honneur de me saluer ; je n'ai pas à y mettre la main ; quand, au contraire, ma popularité est revenue, je suis accablé de coups de chapeau, et vous voyez dans quel état je mets le mien. »

Dans notre Faculté, Orfila apporta des modifications importantes : ouverture de salles de dissection, création d'un jardin botanique au Luxembourg, mise en activité de l'hôpital des cliniques, installation d'un musée d'anatomie, dit musée Orfila. Pour aboutir à ces réalisations, il reconnaissait qu'il avait obtenu « plus de décisions avantageuses dans les salons que dans les travaux des commissions », car le « savant que les juges appellent dans leur prétoire à se prononcer sur le crime fut un homme choyé des salons ». (L. Madelin.)

LE GRAND SAVANT FUT AUSSI UN GRAND BIENFAITEUR

Mes collègues de l'Académie nationale de médecine gardent pieusement dans l'une de leurs salles une toile due à Lacoma (1831) représentant Orfila en robe de professeur : sa toque porte les attributs de doyen ; son cou est orné de la cravate de commandeur de la Légion d'honneur, on est frappé par la beauté de son visage et l'intelligence de son regard. C'est devant cette Académie où il était entré en 1820, le plus jeune de soixante-dix membres composant cette compagnie, qu'il vint deux mois avant sa mort donner lecture de ses volontés qui amenaient la création de prix pour l'Académie impériale et pour diverses écoles de médecine et aussi pour l'Association des médecins du département de la Seine, association de prévoyance qu'il avait fondée et présidée avec autorité et qui devait plus tard fusionner avec l'Association générale des médecins de France, qui groupe actuellement 14.000 membres. Un médecin de chez nous, le docteur Foucauld de l'Espagnery (Paris 1853, Rignoux imprimeur), a écrit des vers qui avaient plu à Orfila : nous croyons devoir rapporter ici quelques vers extraits de cet hommage :

Dans les nombreux docteurs que sacre la Sorbonne,
L'Infortune souvent promène ses chagrins ;
On a beau cultiver, quand arrive l'automne,
La récolte parfois manque aux meilleurs terrains.

Orfila connaissait ces heures de détresse ;
Confrère affectueux, cœur juste et prévoyant,
Jaloux de soutenir la gloire et la noblesse
D'un corps fait pour briller toujours au premier [rang,
Il a dit à chacun : « Apporte ton obole.
Que l'avenir pour tous n'offre plus de terreur.
Préparons entre nous un appui qui console
La veuve et l'orphelin que laisse le docteur.
Que le confrère, hélas ! que frappe l'infortune
Sache de quel côté porter ses pas tremblants.
Faisons entre nous tous une bourse commune ;
Par là nous braverons les destins et le temps. »

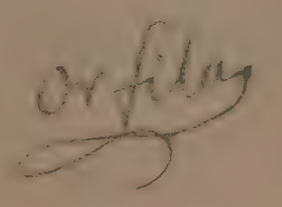
Merci, Noble Doyen, honneur à ta pensée.
Que de pleurs a séchés ton appel éloquent !
Chez plus d'un orphelin, ton image est placée ;
Il sait ton nom, Doyen, et le bénit souvent.

L'ACADÉMIE DES SCIENCES CONSERVE PIEUSEMENT SES RELIQUES

L'Institut de France revendique l'honneur de l'avoir compté parmi ses correspondants ; son élection avait eu lieu en 1815, à une époque où il n'était pas naturalisé français : il avait vingt-huit ans. Les archives de l'Académie des sciences gardent sa signature, que nous reproduisons ici, et dans son dossier on trouve divers exposés de titres ainsi que la reproduction de lettres dans lesquelles, avant d'être professeur à la Faculté, Orfila avait sollicité « une place de professeur de chimie et de physique dans un lycée ».

Enfin les Parisiens qui se rendent au cimetière Montparnasse s'arrêtent, près de la tombe de Lisfranc et près de celle du baron Boyer, devant un mausolée que surmonte une pyramide ; une plaque de marbre porte un nom : Orfila... Des mains pieuses viennent y déposer des fleurs, des fleurs de reconnaissance en mémoire de cet éminent Minorquin qui resta sentimentalement attaché à l'Espagne et à sa ville natale et qui illustra la France de son génie — de celui qui sut être un grand savant, un grand professeur, un grand doyen et un grand cœur.

Ci-dessous : le médaillon gravé par David. **En bas** : la signature d'Orfila. (Collection de l'Académie des sciences.)



L'OPINION D'YVES GANDON

SUR « JEHANNE »
ET « FRÉDÉRIC GÉNÉRAL »

On n'a pas tous les jours une *Maison de poupée* à sa disposition, et je comprends l'embarras de l'aimable Danièle Delorme. On l'a promue directrice de compagnie, sa troupe comprend de très bons éléments, il faut leur trouver un texte, et comme il serait généreux et beau, et habile par-dessus le marché, de monter une pièce de jeune ! Voilà qui lancerait définitivement cette Comédie-Caumartin à peine sortie du silence des tombeaux et qui a pris un si bon départ. Je rassurerai d'ailleurs toute de suite Mlle Danièle Delorme. Avec une actrice de sa valeur, la Comédie-Caumartin ne fermera pas ses portes de sitôt. Mais, attention ! une pièce de jeune n'est pas obligatoirement une bonne pièce, ni une pièce hardie, ni même une pièce commerciale, et il faut surtout se méfier des trop beaux rôles, qui semblent taillés sur mesure pour la vedette !

Cette *Jehanne*, par exemple, écrite « d'après une idée originale » de Guy Haurey (quelle étrange façon de se glorifier de ses idées ! Cette mode absurde est venue du cinéma), cette *Jehanne* donc, due à la collaboration de Mlle Michèle Angot et de M. Guy Haurey, n'est évidemment pas une bonne pièce. Elle contient deux ou trois scènes d'un excellent comique — un comique de sketch pour cabaret montmartrois. Cela ne suffit pas.

L'idée « originale » de M. Guy Haurey est la suivante. Cinquante ans après Jeanne d'Arc, les mêmes causes produisent les mêmes effets. Le royaume aux abois a besoin d'une sainte pour se mettre à la tête de l'armée. Cette sainte a des apparitions. Elle s'appelle Jehanne. L'histoire va-t-elle recommencer ? Non. Jehanne ne veut pas faire le métier de général, elle ne veut pas être brûlée. Elle préfère se marier et avoir des enfants. Le roi a beau déléguer auprès d'elle un cardinal, un général et même un ministre des Finances, la petite paysanne ne veut rien entendre. Finalement, on la brûlerait, si la pluie n'arrangeait tout en commençant par embourber les canons ennemis.

Vous voyez tout d'abord que l'idée n'est pas aussi « originale » qu'on nous le dit. Elle procède directement des controverses qui, depuis une quinzaine d'années, avec M. Jean Jacoby, se sont instituées autour d'une Jeanne d'Arc plus ou moins fantaisiste et qui aurait survécu au bûcher de Rouen. Mais passons. Le sujet de la pièce ne pouvait prêter qu'à une opérette, et fort délicate à traiter. Les auteurs ont adopté une solution mixte et le confessent naïvement. Mlle Michèle Angot s'est chargée des scènes « poétiques et sentimentales », M. Guy Haurey, des scènes « comiques et religieuses ». D'où, bien entendu, une rupture de ton qui va s'accentuant à mesure que la pièce progresse laborieusement vers un dénouement burlesque, mais qui ne réussit plus à nous faire rire.

Allons ! mieux vaut parler des acteurs, et d'abord de la meneuse de jeu, Danièle Delorme, tout à fait excellente dans les premières scènes et qui lutte ensuite vaillamment contre un texte par trop pâle. Jeanne Cerval a bien de l'esprit et du piquant. Plus rien de provincial ne subsiste en elle, et Paris a gagné une bonne actrice.

Mais la joie de la soirée vient surtout, il faut le dire, de l'inénarrable Jean Richard dans le rôle d'un frère de Jehanne. Qu'il ouvre la bouche, et toute la salle pouffe. Sa puissance comique est irrésistible, et il a notamment une scène avec Noël Roquevert où, l'un poussant l'autre, tous deux parviennent au sommet de la cocasserie. Décors et costumes de Félix Labisse font de charmantes enluminures, qui mériteraient un texte plus solide.

Au Studio des Champs-Elysées, *Frédéric Général*, de Jacques Constant, nous fournit la preuve qu'une pièce radiophonique ne se transporte pas sur une scène avec autant de facilité qu'on pourrait le croire. *Frédéric Général* a remporté la plus grande récompense réservée à une œuvre conçue pour les ondes. Il faut croire qu'elle a été singulièrement tripatouillée pour la représentation, car son intérêt m'a paru des plus médiocres. Je ne dis pas que l'idée était mauvaise, bien au contraire. Ce général par force — et par amour — qui, dans une Irlande assez peu reconnaissable, remporte victoire sur victoire parce que ses terribles mercenaires serbo-croates ne craignent ni Dieu ni diable, et Frédéric pacifiste et amoureux, cela pouvait donner l'occasion d'un joli conte philosophique dans le ton de Voltaire. Mais le découpage radiophonique est encore trop sensible dans ces tableaux trop rapides. Il s'ensuit une impression de papillotement qui finit par agacer. Et puis l'ensemble manque de drôlerie. On pense à ce qu'eussent fait avec ce sujet les Meilhac et Halévy, les Flers et Caillavet. Encore une opérette manquée ! Mais je conviendrai honnêtement que Suzy Prim garde tout son abatage et qu'elle se dépense sans compter au milieu d'une jeune troupe qui prend d'elle, très gentiment, sa leçon.

Danièle Delorme, Noël Roquevert, Jeanne Cerval, Arthur Devère.
Quatre des principaux interprètes de « Jehanne », créée récemment à la Comédie-Caumartin.

Le bonheur et la gloire après des aventures abraca
dabrantes sont inscrits dans la main de Ciboulett

Raymond Amade (Antonin) et Geori Boué (Cibo
lette), couple idéal 1860, modèle 1923 revisé 195

Greori Boué dans son costume espagnol du dernie
acte, Roger Bourdin et Magda Tagliaferro.

Maurice Chevalier (au centre) félicite le metteur e
scène Max de Rieux (à gauche) et le maître A. Wol

« **VOICI LES NOTES...** » Antonin de Mourmelon a rompu avec la frivole Zénobie. Il la lègue... avec ses factures, à un officier de hussards.

« **MOI, J'M'APPELLE CIBOULETTE.** » Au pied des Halles, la jeune maraîchère s'affirme avec l'aplomb d'une autre « Fille de Mme Angot ».

« **NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE** » : Ciboulette est rentrée à Aubervilliers avec Antonin ; ses prétendants s'en prennent à la famille.

« **L'AMOUR QUI VA, L'AMOUR QUI PASSE...** » La valse du dernier acte apporte dans un tourbillon l'obligatoire « happy end ».

POUR SES TRENTE ANS, CIBOULETTE S'EST OFFERT L'OPÉRA-COMIQUE

PAR ROBERT KEMP

On ne pouvait mieux inaugurer la nouvelle « carrière » de l'Opéra-Comique, sa carrière de théâtre d'opérette, que par *Ciboulette*, car *Ciboulette* est délicatement écrite, livret et, surtout, partition... Mais sans vouloir rouvrir ou prolonger une querelle sans issue — puisqu'il paraît que la crise des scènes lyriques impose de désennoblir la seconde d'entre elles — qu'on me laisse un instant rêver du temps où *le Vaisseau fantôme* y tendait ses vergues dans la nuit, où la bague de Mélisande tombait dans la fontaine des Aveugles, où Bérénice, Eurydice, Alceste, Iphigénie y levaient vers les dieux leurs bras blancs, où Ulysse et Pénélope se retrouvaient...

En ce temps-là, les vieux habitués regrettaient *les Noces de Jeannette*. Les voici satisfaits. Ils sont invités aux noces de Ciboulette et d'Antonin. L'orchestre, du reste transparent, léger à l'égal des pollens dans les souffles du printemps, ne fatiguera plus leurs oreilles fainéantes. Un orchestre entraîné aux nacres fauréennes et debussystes, à l'éclat de Wagner, aux sursauts de Gluck, à l'orfèvrerie de Bachelet et de Lazzari se délasse, fait le doucet dans les suaves accompagnements de *Ciboulette*. Et Albert Wolff, chef magnifique, Tubalcaïn et Ariel, rétrécit les mouvements de sa baguette et avance les lèvres pour susurrer « Chut ! chut !... » à des virtuoses presque inoccupés.

Non, ce n'est pas à *Ciboulette* que j'en veux. Elle ne paraît pas toujours ses trente ans. Elle n'est pas grossière. L'inspiration de Reynaldo Hahn s'y endort parfois ; et sa plume court vite... Mais, dès que se présentent à lui un vers spirituel, une image fraîche, un mot piquant, elle se réveille, elle sourit. Si le premier tableau, assez incolore, donne l'angoisse d'une attente que rien ne suit, le deuxième déjà, aux Halles, dont la musique fait une sorte de jardin du roi, sans odeurs acides, et surtout le troisième nous réconfortent. Le duo, à juste titre populaire, *Nous avons fait un beau voyage*, babille si joliment ! Il est si bien construit, et sa simplicité a tant de malice, d'humour et même de tendresse... Certes l'air, lui, beaucoup trop fameux, *C'est sa banlieue*, paraît vulgaire et fade. Mais la ronde *Ma Payse m'attend chez nous*, franche, claironnante, est une véritable trouvaille. Il y a dans l'œuvre, plus câline qu'héroïque, de Reynaldo Hahn plusieurs motifs militaires, à la façon des chansons de marche du XVIIIe siècle, qui, sans une modulation, aussi unis qu'un air de la méthode Carpentier, ont pourtant une gaîté, un allant, une grâce bien à eux.

Le livret ? On vante son innocence et la finesse du style. Je veux bien. On dira même qu'il « renouvelle » d'antiques situations. Le renouvellement m'échappe un peu. Mais je ne bougonnerai ni contre la campagnarde accorte, très « Rose et Colas », qui conquiert le riche citadin, un peu niais, un peu mol... Je ne rappellerai pas que le quartier des légumes aux Halles n'est pas tellement éloigné de celui de la marée, où naquit *la Fille de Madame Angot ;* je ne dirai pas que le jardin de Ciboulette, de la ferme de Ciboulette, semble attendre les petits ânes de Robinson et qu'on cherche, entre les arbres, l'escarpolette où s'assied Véronique... Mais le détail n'est pas vulgaire. Dès qu'il le peut, Reynaldo Hahn, fin lettré, s'empare du moindre atome de poésie. C'est lui à qui il suffisait de proposer une ode d'Horace ou quelques strophes dolentes sur le cimetière d'Ambérieu pour qu'un chant montât en lui, bien dessiné et pénétrant. De ces « moments musicaux », le livret de *Ciboulette* en offre beaucoup, dit Pangloss. Mais pas assez, dit Martin.

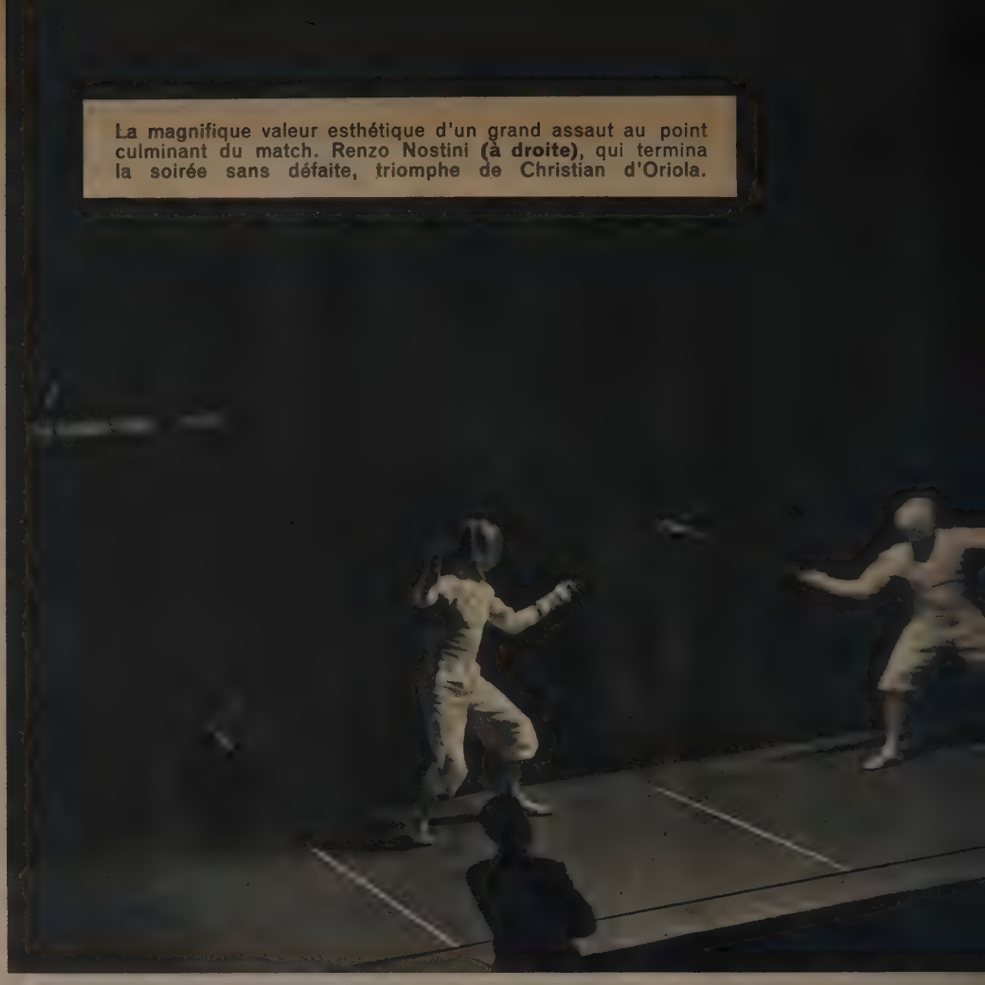
Les décors de Dignimont caressent l'œil. Ce sont les verts des jeunes pousses et des salades naissantes ; c'est le ciel clair d'Ile-de-France ; c'est le luxe rougeoyant d'une fête Second Empire. Roger Bourdin est un Duparquet solide, plein de distinction ; il n'a rien du bonhomme Jadis. Mme Geori Boué est une Ciboulette presque trop habile, trop exercée ; moins ingénue qu'on ne voudrait. Pourquoi a-t-on compliqué la mise en scène du duo du Voyage ? C'est devenu une partie de quatre coins, inutilement. Chantez donc tout bêtement à l'avant-scène, et qu'on lise tout sur les deux visages ! Voilà la tradition « opéra-comique » ; elle est bonne.

M. Raymond Amade est un fiancé gracieux, et sa voix est vraiment jeune. Les deux paysans sont merveilleux : c'est Mme Germaine Michel, toute ronde, et M. René Bourbon, savoureux...

Albert Wolff est à l'orchestre, veillant à tout, allumant ci, baissant quand il faut la mèche, ne gênant jamais les chanteurs. On dirait qu'il dirige du Mozart... C'est seulement du tout petit Mozart.

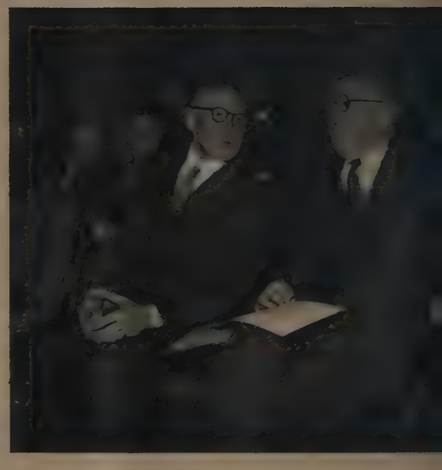
Le fleuret français **(à g.)**, le fleuret italien avec sa garde à double anneau, le **gaviliano (à dr.)**, caractérisent l'école de la souplesse et l'école de la force.

La magnifique valeur esthétique d'un grand assaut au point culminant du match. Renzo Nostini **(à droite)**, qui termina la soirée sans défaite, triomphe de Christian d'Oriola.



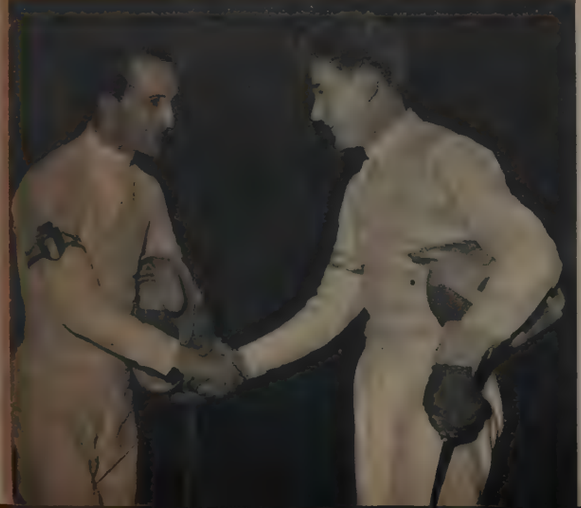
L'escrime est un sport de bonne compagnie. L'âpreté du combat n'exclut jamais la plus extrême courtoisie. La poignée de main après l'assaut est de rigueur **(ci-dessus)**.

Au centre : M. Louis Bontemps, président de la F. F. E.; **à droite :** M. Bertaloia, président de la Fédération italienne. M. Bontemps fut champion de France militaire d'épée.



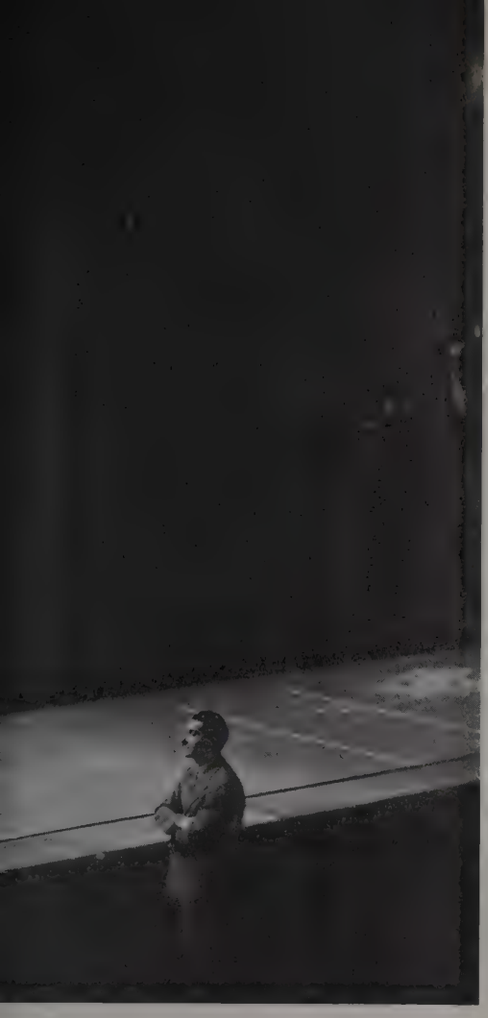
Le président René Pleven, ministre de la Défense nationale, est venu encourager les « bleus » de l'équipe : d'Oriola, Bancilhon et le remplaçant Baudoux.

Quand il s'agit de deux grands champions comme Edoardo Mangiarotti **(à gauche)** et Christian d'Oriola **(à droite)**, elle s'accompagne, en outre, d'une évidente cordialité **(ci-dessous)**.



Avant le combat, Christian d'Oriola, dans sa capote de jeune soldat, se détend. Le calme olympien du jeune champion du monde est une de ses redoutables armes secrètes.

Edoardo Mangiarotti se prépare à affronter son vaillant adversaire. Le champion transalpin ne parviendra pas à dompter ses nerfs et fera une contre-performance.



confrontation la plus attendue : le champion
mpique d'épée Edoardo Mangiarotti **(à gauche)** et
hampion olympique de fleuret Christian d'Oriola.
D'Oriola vaincra par 5 touches à 1.

alie, une fois de plus, a enlevé la Coupe Gaudini,
22 victoires à 14... mais la jeune équipe française
ère prendre une éclatante revanche aux prochains
championnats du monde.

AVEC LE MATCH FRANCE-ITALIE, L'ESCRIME, SPORT DE TRADITION, A MANIFESTÉ SON RENOUVEAU

PAR EDMOND NESSLER

Si le sport peut se définir comme un exercice physique soumis à des règles précises en vue de la compétition, l'escrime est sans doute, avec l'équitation, le plus ancien des sports.

Les maîtres napolitains de la Renaissance, les bottes secrètes, le coup de Jarnac, Thibaut d'Anvers et Liancourt, le duc de Morny et Mérignac, quelle histoire et quelle littérature !

Le duel, à la mode jusqu'au début du siècle, les romans de cape et d'épée, le mélodrame leur imprimaient un esprit mousquetaire qui s'accommodait d'ailleurs fort bien d'une tradition religieusement maintenue dans les salles d'armes. Parce qu'elle pouvait s'enorgueillir d'un long passé, alors que le football, le tennis, la boxe, la natation venaient de naître en tant que sports codifiés, l'escrime, à la fois décontenancée par le succès de ses concurrents et résolue à survivre, se confina dans des cercles restreints qui veillaient sur la flamme vacillante.

LA GRANDE RIVALITÉ

Parmi les circonstances qui ont permis un renouveau aujourd'hui éclatant aucune n'est plus évidente que la grande rivalité qui oppose l'école française à l'école italienne : l'une, raisonneuse et logicienne, toute de souplesse et d'élégance, l'autre, instinctive et impétueuse, ayant constamment recours à la vitesse et aux ressources athlétiques. Ici, le tempérament et l'enthousiasme, là, le sang-froid et la rigueur de la conception.

Chacune a eu et conserve ses partisans, mais le miracle est que, périodiquement, s'imposent, en même temps, des deux côtés des Alpes des champions exceptionnels grâce auxquels le débat reste passionnément ouvert : Kirshoffer et le chevalier Pini, Lucien Gaudin et les frères Aldo et Nedo Nadi, Christian d'Oriola et Edoardo Mangiarotti. Bien que le mach fût disputé par équipes, la tête d'affiche, l'autre soir, à Wagram portait : champion olympique de fleuret contre champion olympique d'épée, et la foule envahit la salle parce qu'elle savait que le Français, à Helsinki, avait enlevé le titre sans essuyer de défaite et que l'Italien était parvenu, seul de son pays dans la poule finale, à triompher d'une redoutable coalition.

Sans doute les honneurs de la soirée revinrent-ils, en fin de compte, à l'énergique Renzo Nostini, en très belle forme. Cette courte surprise n'enlève rien, au contraire, à l'intérêt des futures confrontations.

Ce sont cependant des raisons apparemment indirectes qui ont provoqué l'actuel regain de l'escrime et lui ont valu de surmonter des obstacles de taille.

Ces obstacles, quels sont-ils ? D'abord, l'escrime s'enseigne, et il s'agit d'un enseignement prolongé que personne, même le tireur confirmé, ne peut négliger. Pas d'escrime sans maître d'armes, pas d'assaut sans leçon préalable.

Ensuite, l'équipement coûte relativement cher.

Mais, en regard, que d'avantages, compte tenu surtout du rythme infernal de la vie urbaine ! Songe-t-on que c'est un des rares sports qui puissent se pratiquer sans grands déplacements, qu'il n'est subordonné ni à l'âge, ni au sexe, ni même aux infirmités ?

On débute dès l'enfance et l'on peut poursuivre sans inconvénients jusqu'à l'extrême vieillesse. Vers 1925 fréquentait chez Mimiague-Rouleau, rue Saint-Honoré, un notaire honoraire portant glorieusement l'impériale, le grand-père du célèbre joueur de tennis Brugnon. Il avait été champion de France en 1877 et, à quatre-vingt-treize ans, faisait tous les jours un assaut. Et au nombre de ses adversaires, certes complaisants, mais sans plus, il comptait le jeune duc de Mortemart, qui avait perdu un bras dans un terrible accident et demeurait néanmoins un excellent tireur.

Quant aux femmes, elles ont déjà produit des fleurettistes de grande classe, comme l'Allemande Héléna Mayer, qui pouvait tenir la dragée haute à bien des champions réputés.

ÉCOLE D'AISANCE ET DE MAINTIEN, L'ESCRIME SE DÉMOCRATISE

Quoi qu'il en soit, l'escrime courait le risque de s'anémier dans ses contraintes sociales. Elle avait été le sport de l'état noble, elle était devenue celui de la bourgeoisie. Allait-elle s'adapter au grand brassage des classes dont la société française est le théâtre ?

Laissons la parole au président Bontemps, qui fut un épéiste de *primo cartello* avant d'assumer, avec infiniment de distinction et d'autorité, la direction de la Fédération française d'escrime : « Notre épanouissement est un signe des temps. Aux salles d'armes classiques se sont joints les clubs corporatifs fondés sous l'égide des comités d'entreprise, qui disposent souvent de moyens d'action considérables. Les escrimeurs ne sont plus presque exclusivement des notables et leur lignée. Nous recrutons désormais nos adhérents parmi les employés, les fonctionnaires, les ouvriers. Nous n'abandonnons pas des traditions qui avaient leur grandeur, nous les étendons à des couches sociales de plus en plus larges. »

Non moins remarquable est la révélation toute récente que le théâtre et le cinéma ont eue du sport des armes. Acteurs de la scène et de l'écran s'entraînent sérieusement à Paris chez le maître Lacaze, qui ne tarit pas d'éloges sur l'assiduité et l'application de ses élèves. A l'encontre de ce qu'on serait enclin à croire, le but visé n'est pas seulement d'éviter le ridicule dans certains cas déterminés. La découverte des artistes, c'est que l'escrime est une incomparable école d'aisance et de maintien qui contribue à donner au geste sa sûreté, au mouvement, son élégance, à la démarche, sa facilité.

WAGRAM NE FUT PAS UNE VICTOIRE, MAIS...

Le grand public parisien, impartial et sportif, salua de ses applaudissements le net succès de la formation italienne, plus homogène, mieux entraînée, par 22 victoires à 14. Mais, en dépit de cet échec, il avait quelques bons motifs de satisfaction. L'équipe française est d'une extrême jeunesse : d'Oriola, Bancilhon et le remplaçant Baudoux sont sous les drapeaux, Netter est à peine leur aîné. Elle affiche un style prometteur que l'avenir ne saurait démentir. Enfin et surtout, cette brillante soirée, avec sa salle comble, son assistance saisie du plus vif intérêt, constitue la rentrée en grâce de l'escrime à Paris.

Photographies *France-Illustration* (Jacques Désavis).

Pour faire pénétrer sur la scène de l'Opéra le timide Charlot, le bondissant Serge Lifar a dû renoncer à ses ailes.

Max Bozzoni, qui a revêtu le sinistre costume de Fantomas, salue en Geneviève Guillot la charmante réincarnation de Pearl White.

UN DEMI-SIÈCLE DE « CINÉM

QUELLE ravissante partition... Et quel médiocre ballet ! La dan est « ordre, beauté, luxe, calme et volupté » ; ou sauvager exaltation féroce du rythme et du désir... Peut-elle être, mêr teintée d'ironie et d'une tendre mélancolie, un documentai du cinéma muet, de Max Linder à Charlot ? La preuve e faite ; et par le résultat même, si pauvre et si creux, qu'on a attei et qu'il n'est pas concevable qu'on eût pu surpasser ; car les moye dont l'Opéra dispose et la qualité des interprètes sont exceptionne Le librettiste, d'un talent certain, M. René Jeanne, est trop dévot cinéma ; il le connaît trop bien. Il a attribué à la « biographie » l'écran des vertus poétiques, une puissance d'évocation qu'elle pouvait avoir. S'il est une poésie du cinéma, c'est celle du décor, d arbres bruissants, des reflets de l'eau ; des jeux de la lumière sur u visage, autour d'un corps ; ou la poésie de brume où les silhouett fondent... Elle ne se traduit pas en pas de deux ; elle échappe l'adorable mécanique musculaire. Et puis, Max Linder, Fantoma Judex, Musidora, la belle Pearl White, les cow-boys, les baigneuses maillots démodés, Caligari, ex-terreur, Douglas, Valentino, Jeannett Marlène, Greta... Le temps cruel ne les épargne pas. Nos mémoir sont ingrates, et celles de nos cadets sont vides de ces images. qu'elles ont enfermé de mystère, de grâce, de drôlerie ne se pe traduire en entrechats... Il ne reste rien de Charlot dans la caricatu à peine esquissée qu'en griffonne Serge Lifar. Garbo, Marlène... Ah ce fut bien autre chose que les quelques attitudes, les fugitifs effor de souplesse que deux ballerines, si merveilleuses qu'elles soien Darsonval et Vyroubova, nous suggèrent... Et les aquarelles légèr de Touchagues où le ballet évolue sont bien sèches et bien légèr pour rappeler les illusions d'autrefois...

Il y a de la « critique » dans *Cinéma*. On nous explique que Charl est enfant de Max Linder, dont la canne fée tire de terre quelqu

LES QUATRE AUTEURS M'O

Propos recueill

QUELQUES semaines avant la création de « Cinéma », notre colla boratrice Martine Cadieu avait interviewé les auteurs du balle le compositeur Louis Aubert, l'auteur de l'argument René Jeann le chorégraphe Serge Lifar et le décorateur Touchagues. San doute la confrontation paraîtra-t-elle intéressante à nos lecteu entre les intentions qui ont guidé les créateurs de « Cinéma » et résultat tel que vient de le juger notre critique Robert Kemp.

Louis Aubert.

OUI, « Cinéma » m'a donné beaucoup de travail. C'est l'une d partitions les plus importantes que j'aie écrites. Durée : un heure et quart ! Vous entendrez les orgues, les saxophones

— Le caractère de la musique ?

— La gravité tendre ou l'esprit... La parodie aussi. J'ai surtou cherché à me renouveler. Je connais bien la musique des débuts d cinéma, et cela m'a permis de « m'amuser », de faire des « trou vailles »... René Jeanne vous dira que je l'ai parfois fait attendre, ca j'étais « piqué au jeu » et voulais trouver toujours plus. L'argumen me plaisait tant... Pour une telle œuvre symphonique il faudrait a moins douze répétitions d'orchestre. Nous ne les aurons pas... »

René Jeanne.

VOUS voulez que je vous raconte l'histoire de « Cinéma » ? Elle es toute simple, comme le sont les histoires merveilleuses racontée aux enfants. J'ai conçu cet argument durant l'occupation. J'éta alors à Marseille. Un jour, au concert, j'entendis les « Impression de music-hall », de Gabriel Pierné. J'eus alors l'idée d'un ballet su les « Impressions de cinéma ». De retour à Paris, je songeai qu seul le théâtre de l'Opéra pourrait monter une œuvre assez ampl pour ce thème. Il fallait lier ces impressions, trouver une intrigue confronter la danse et le cinéma.

» La jeune Silvia ne connaît la vie que par les ballets : « Giselle » « le Lac des cygnes », etc. Elle a un amoureux et vit contente Jusqu'au jour où un impresario de cinéma, la voyant travailler, lu propose un contrat. Son amoureux n'est pas content ! Va-t-ell

R LE PLATEAU DE L'OPÉRA

urmis noires à grosse tête — chapeaux melons — et pattes étiques... sont les larves de Charlot. Vision pénible ; on clôt les yeux.
Ce spectacle est le rêve d'une jeune danseuse qu'un magnat de ollywood veut arracher à notre corps de ballet. Il tend des chèques ; agite les pans de son habit bleu. L'amoureux de la belle se tour-nte... Mais, sur un canapé rouge, elle s'endort ; elle voit passer les bleaux de *Cinéma*... Elle restera fidèle à Paris, à la danse, à la usique. Elle a raison. Elle a jugé sainement *Cinéma*. Mais...
Mais il y a la partition ! Elle est une joie de l'esprit et de l'ouïe. Louis Aubert n'est pas un primaire ! Il sait tout de son art. Le ssin, qui est d'inventer et de marier les lignes ; le coloris, qui est choisir et de varier à l'infini les timbres. Autant ce que l'on voit pauvre, autant ce qu'on écoute est riche. Misère et opulence ! Et ec quelle adresse le compositeur peuple, lui, d'images du passé usical cette œuvre neuve ! Ce n'est pas Charlot ni Greta... Mais sous motif neuf on sent bouger les os d'une danse du *Prince Igor* ; sous nobles mouvements d'une pavane on devine la main d'un élève de ch nouant les mélodies. Une valse monte en bouffées de l'orchestre. e a les raucités, le timbre étouffé, le râle voluptueux de *la Valse* Ravel... Louis Aubert utilise tous les trésors de la musique ; et il te Louis Aubert, celui de *la Forêt bleue*, celui du *Tombeau de ateaubriand*, sensible et raffiné... Qui refera un ballet sur la musique *Cinéma* ? En l'appelant simplement *Musique* ?
Cinéma suivait de charmantes *Variations*, où six étoiles, les Darsonval, Vaussard, Vyroubova, Bardin, Lafon et Daydé, dans urs corolles de tulle blanc, dansèrent exquisement sur des citations Schubert, orchestrées avec respect, modestie et même un excès de crétion par l'habile Tony Aubin. Ce fut un divertissement licieux.

R. K.

POSÉ LEURS INTENTIONS

NE CADIEU

andonner la danse ? Le soir elle s'endort. La fée Lumière lui appa-t et l'emmène dans l'olympe du cinéma. Là, Silvia rencontre les Trois Grands » : Marlène Dietrich, Greta Garbo et Charlot. Elle nse avec celui-ci... Mais elle est incapable de modifier le destin Charlot, destin fait de solitude... Silvia se réveille. Et elle déchire n contrat... La danse la gardera heureuse et prisonnière de son r amour... »

rge Lifar.

E l'imagination ! Toujours de l'imagination ! J'aime passionné-ment trouver des vocabulaires nouveaux, surtout lorsque le sujet est riche. Il s'agit ici de tout un monde, vivant, pétri dans rêve des hommes. Au cours du deuxième acte, tandis que la ne danseuse est reçue dans l'olympe du cinéma, il y a treize angements de petits décors. L'œil d'une camera s'ouvre et couvre des merveilles dues à l'imagination de Touchagues. Mais me fallait, moi aussi, trouver une variété infinie de langages et xpressions pour tous ces tableaux... Valentino « le séducteur » ne ut s'exprimer comme Douglas « le redresseur de torts ». Et la ne fille prise entre le charme et la force a un rôle tout en ances... Il y a là une palette fantastique pour le chorégraphe... tile de dire que celui-ci y trouve sa joie.

uchagues.

ES mois et des mois de travail ! Mais beaucoup de plaisir. Dans mon atelier, au septième ciel, j'ai reconstitué tout le palais Garnier, dans ses splendeurs et ses fabuleux univers cachés...
» Il y avait un danger, avec un sujet aussi riche et aussi moderne : ui de tomber dans le music-hall ; j'ai dépouillé au maximum, cher-ant surtout la ligne pure, les surfaces nues, qui parlent. On a ujours trop tendance à surcharger les décors, surtout dans un dre aussi grand que celui de l'Opéra. Les moyens qu'offre ce âtre sont fantastiques, et j'en ai profité pour jouer avec space, la richesse des lumières, dans un langage le plus direct ssible... »

Photographies Serge Lido.

Comme en un jeu d'enfants, le corps de ballet s'est divisé en Indiens et cow-boys pour évoquer les « Westerns », avec chevauchées et attaques de diligences.

Ce tableau est celui de la naissance du cinéma. A la sortie des usines Méliès, les personnages des premiers films se retrouvent autour de « l'Arroseur arrosé ».

Lycette Darsonval a prêté ses jambes à Marlène Dietrich. L'essaim des admirateurs de « l'Ange bleu » voltige autour d'elle.

Ce jeune homme qui danse le jitterburg avec Dany Robin, c'est Sydney Chaplin, fils de Charles Chaplin. **Ci-dessous :** Anatole Litvak explique une scène de « bistro » à Kirk Douglas et à Dany Robin.

EN CHERCHANT « QUELQUE PART DANS LE MONDE »

HOLLYWOOD A TROUVÉ PARIS

PAR MARCEL IDZKOWSKI

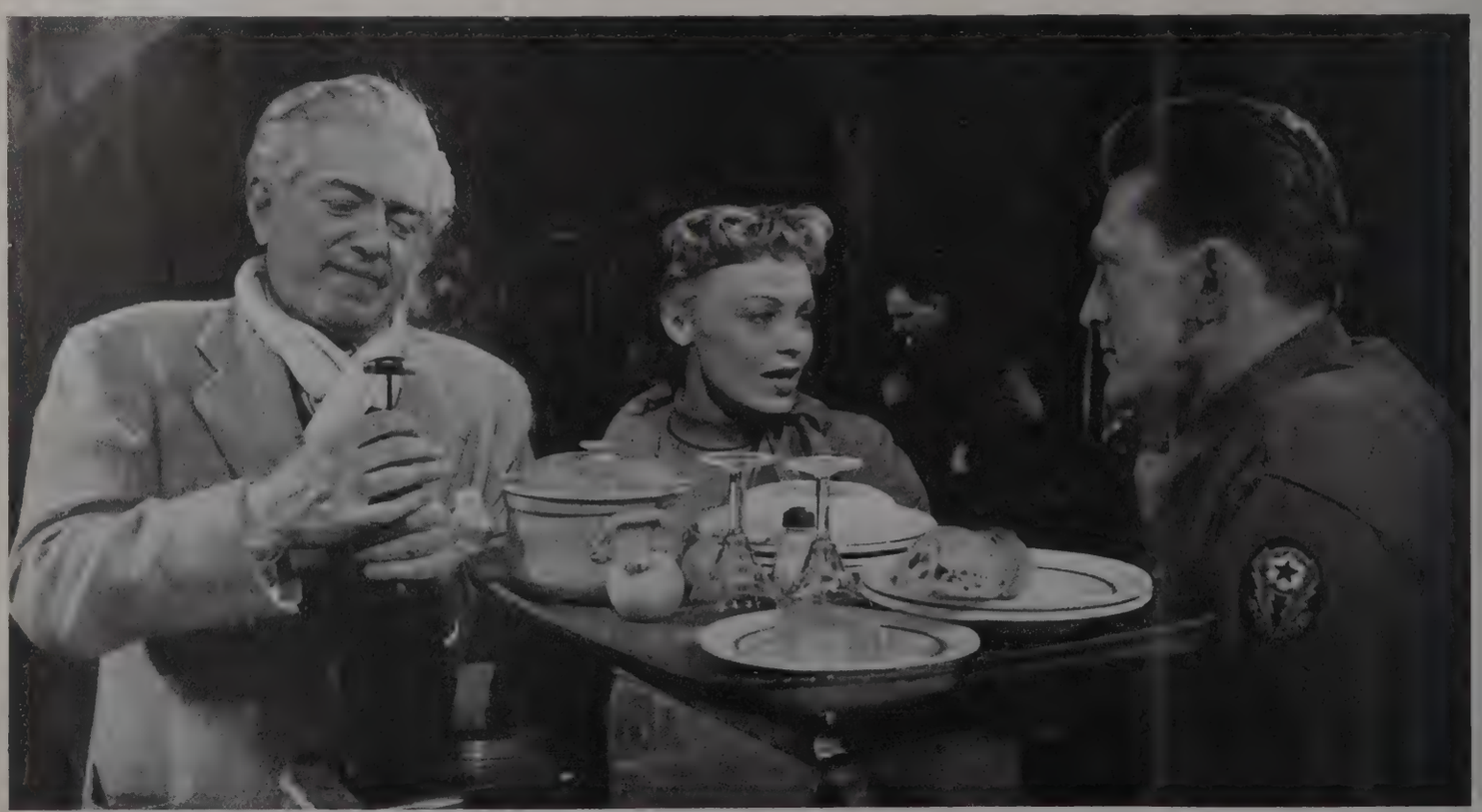
En arrivant sur le plateau des studios de Saint-Maurice où Anatole Litvak met en scène *Quelque part dans le monde* avec la vedette américaine Kirk Douglas, on pourrait évidemment se croire sur un « set » hollywoodien, mais la présence de Dany Robin, Barbara Laage, Marthe Mercadier, Brigitte Bardot, Gilberte Géniat et Gabrielle Dorziat nous rassure, d'autant que Serge Reggiani et Ledoux sont aussi de la fête !

« Si nous avons décidé avec le scénariste Irwin Shaw de réaliser ce film en France, nous explique Anatole Litvak (à qui nous devons déjà *Mayerling, l'Equipage* et *la Fosse aux serpents* entre autres productions qu'il réalisa à travers le monde), c'est que nous voulions situer l'action dans ce pays, où nous avons tous les deux des souvenirs communs. L'histoire de ce film (tiré du *best-seller* d'Alfred Hayes *The Girl of the via Flamina*) se passait en Italie ; mais c'est précisément parce que avec Irwin Shaw nous avions vécu les heures de la libération en France que nous voulûmes — pour faire plus « vrai » — situer *Quelque part dans le monde* à Paris et à Villefranche.

— Votre sujet ?

— Un G. I. a connu en France une jeune fille. Ils s'aiment, mais, après les tumultueuses journées de la libération, le couple est séparé. Quelques années plus tard l'ancien soldat américain voudra retrouver cet amour, mais... »

Mais Anatole Litvak est un metteur en scène discret. Et s'il nous parla de Joseph Kessel, qui signe l'adaptation et les dialogues français (le film est réalisé en double version, française et anglaise), s'il évoqua les étonnants décors de Trauner et la qualité de la musique de Michel Emer, il se refusa à en dire davantage sur son film. Faisons-lui confiance.



LA PAROLE EST AUX ASTRES

PAR MARGUERITE JUIN

Semaine du 28 mars au 4 avril 1953

NOUS sommes toujours cette semaine sous le signe du Bélier.

Semaine bien dangereuse, comportant de mauvaises vibrations astrales dont les natifs du Bélier peuvent être touchés.

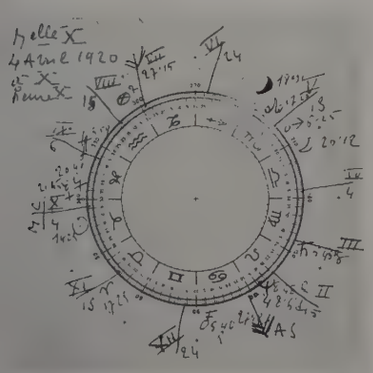
En ce moment, depuis des semaines, la conjonction Saturne-Neptune dort dans le signe de la Balance. Donc, au lieu d'être apaisé, équilibré, le Bélier est blessé. Ce Bélier dont les natifs ne supportent ni obstacle ni routine. Leurs joies sont non dans le résultat de leurs actes, mais dans l'action créatrice elle-même. Ils puisent dans l'universel. Ils agissent comme si l'infini leur appartenait. Enthousiaste, c'est un chef, un pionnier qui brise, qui détruit sous la poussée du progrès pressenti.

Rappelons que le carré Jupiter-Pluton, qui se reproduit le 30 mars (au Taureau et au Lion) sous l'ombre d'autres signes (moins violents que le Taureau et le Lion), a indiqué sa mauvaise influence en février 1916, avril 1928, mai et juin 1940. Dates au souvenir désagréable pour la collectivité.

RÉPERCUSSION DES SIGNES PLANÉTAIRES SELON LE DESTIN POUR LES PERSONNES NÉES ENTRE :

Le **21** Mars et le **20** Avril	Dangereux. Possibilité d'accident pour les 2e et 3e Décans.
Le **20** Avril et le **21** Mai	Là aussi les aspects sont inquiétants : carré Jupiter-Pluton.
Le **21** Mai et le **21** Juin	Joie, inspiration, création dans tous les domaines artistiques. 3e Décan : quelques difficultés monétaires.
Le **21** Juin et le **22** Juillet	Uranus solitaire apporte les grands mouvements de votre vie, stades heureux ou malheureux.
Le **22** Juillet et le **23** Août	Mêmes événements et aussi dangereux que pour les natifs du Taureau (20 Avril-21 Mai).
Le **23** Août et le **23** Septembre	Calme.
Le **23** Sept. et le **24** Octobre	Tourment ; inquiétude. Les sentiments peuvent être bouleversés pour le 3e Décan.
Le **24** Oct. et le **23** Novembre	Trop de violence pour avoir un jugement sain. Recherchez la solitude et le silence.
Le **23** Novem. et le **22** Décem.	Du bonheur et, peut-être, une réussite inespérée ou attendue depuis fort longtemps.
Le **22** Décem. et le **22** Janvier	Semaine tourmentée. Une décision énergique peut donner un résultat surprenant.
Le **22** Janvier et le **20** Février	Vous planez ; une ombre douce vous entoure.
Le **20** Février et le **21** Mars	La situation seule préoccupe et occupe, ce qui est rare pour le signe idéaliste des Poissons.

THÈME ASTRAL DE Mlle X..., née le 4 avril 1920, a...



Vous êtes, mademoiselle, admirablement adaptée à vos occupations. Je sais par votre lettre que vous voyagez beaucoup, mais votre IXe Maison (les voyages), qui balance en ses degrés une belle conjonction Vénus-Mercure, me l'aurait parfaitement indiqué. En plus, cette Maison se trouve dans le signe des Poissons, domicile de Neptune, et votre Neptune natal s'accroche à votre AS. dans la belle compagnie de Jupiter. Cet ensemble assure que vous aimez ce que vous faites. Ce faisceau d'influences favorise ceux qui se dévouent pour le bien d'autrui. Cela vous donne des périodes de contentement dans les responsabilités qui vous échoient. Du reste, vos capacités sont certaines, et cela vous attire les faveurs de personnes plus élevées que vous sur l'échelle sociale.

Un jour, au milieu de tous ces déplacements, vous trouverez le mari de vos rêves. Cet événement sera tardif. Et pendant longtemps votre foyer sera errant, allant peut-être d'un pays dans un autre.

Ce qui m'ennuie pour vous c'est que, dans cette période-ci, vous soyez obligée de voyager, car votre Soleil se trouve en carré exact d'Uranus en transit. La prudence la plus grande vous est recommandée sur tous les sujets. Ne laissez tisser aucun lien sérieux entre vous et de nouvelles relations faites au hasard des derniers voyages. N'allez surtout pas céder à la tentation de faire quelques affaires soi-disant brillantes, qui certainement vous seront proposées au cours de vos déplacements à l'étranger.

Vous avez quitté brusquement le foyer familial. Mars vous fait agir souvent brusquement, sous l'emprise de la colère.

Mais vous savez profiter de toutes les joies que votre carte astrale met à votre disposition. Suivez votre voie comme vous le faites, et soyez certaine que vous finirez par rencontrer le compagnon désiré.

Dans vos voyages, méfiez-vous des fièvres ; vous y êtes sujette.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA VIE RELIGIEUSE EN RUSSIE :

M. J. Rouët de Journel, *Monachisme et monastères russes* (Payot, 218 pages). C'est de l'Orient byzantin que sont venus les missionnaires qui ont introduit le monachisme en Russie, où il devait connaître une étonnante floraison. Sous une règle uniforme la vie religieuse y est restée fixée dans sa conception primitive : point de « spécialisation » monastique comme en Occident, où l'on voit des bénédictins, des trappistes, des dominicains, des prémontrés, etc. Le couvent des Grottes de Kiev est le premier par l'ancienneté et l'importance ; il a servi de modèle aux autres ; détruit à maintes reprises au cours de l'histoire il a été rouvert aux moines par le gouvernement soviétique sous la pression de la piété populaire. Il n'en est pas de même du monastère Solovki, dans un archipel de la mer Blanche, transformé en geôle pour les ennemis du régime, où nombre de séculiers et de religieux ont trouvé la mort. La Laure de saint Alexandre Newski, fondée à Petersbourg par Pierre le Grand, a été rendue au culte il y a quelques années ; dans un de ses cimetières reposent Dostoïevski, Glinka, Tchaïkovsky, Moussorgsky, Borodine. Le sanctuaire « national » est la Trinité-Saint Serge à Moscou, dont le patriarche de l'église russe orthodoxe est le supérieur en titre ; les moines en ont repris possession en 1946.

La tempête révolutionnaire de 1917 a abattu le grand arbre qu'était le monachisme en Russie ; il a transformé les couvents en musées, en facultés ou en hospices. Mais la survie de la foi populaire a obligé le régime à revenir sur son ostracisme : l'article 124 de la Constitution stalinienne a rendu aux croyants le droit de pratiquer leur culte, la liberté de propagande leur étant refusée, et permise aux seules organisations antireligieuses. La lutte est donc loin d'avoir cessé, mais le temps des catacombes a pris fin. Si à Moscou les églises du Kremlin restent fermées, on compte jusqu'à huit mille fidèles qui assistent aux offices de la cathédrale, où le patriarche officie.

L'EXTRÊME-ORIENT :

E. N. Dzelepy, *la Guerre n'est pas pour demain : la leçon de Corée* (Julliard, 262 pages). Un titre qui anime l'optimisme, confirmé par la lecture du livre, dont on peut résumer le sens dans cette affirmation : la France et l'Angleterre ont encore leur mot à dire.

Il est naturellement impossible de résumer la documentation massive qui permet de suivre les négociations menées autour de la guerre de Corée et dirigées par son héros initial, le général Mac Arthur. La position de la Maison Blanche et du Département d'Etat devant la guerre, l'extension de celle-ci au delà du 38e parallèle, les réactions des Nations Unies, la mémorable rencontre du président Truman avec le général : autant de points controversés sur lesquels l'auteur jette une lumière nouvelle.

On retiendra notamment qu'à Wake, en octobre 1950, le vainqueur fut Mac Arthur, qui réussit à convaincre le président et se vit autoriser à « capitaliser la défaite du communisme en Corée ». Par la suite Mac Arthur fut « dépassé » par M. Acheson, mais reste libre de jouer la carte atomique.

Si la paix fut sauvée, ce fut par la « révolte des marshalliens » — entendez des nations occidentales coalisées contre la politique des Etats-Unis, jugée alors imprudente. Londres et Paris auraient conjuré le périlleux recours à l'arme atomique. Obligé de choisir entre le général et l'unité atlantique, Truman sacrifia le premier pour sauver la seconde.

M. Dzelepy en conclut que les pays européens sont maîtres de leur destin et qu'il n'existe « aucune excuse d'impuissance » s'ils se laissent entraîner dans une aventure dont les suites pourraient leur être mortelles.

ALBERT MOUSSET.

NOUVELLES RELIGIEUSES

LE SÉMINAIRE FRANÇAIS DE ROME A CENT ANS

LE séminaire français de Rome, où vont étudier les meilleurs élèves des séminaires de France, va célébrer son centenaire. C'est en effet en 1853 que le premier séminaire fut ouvert, dans le vieux quartier du Grillo. Il devait ultérieurement être transféré à Santa Chiara, derrière le Panthéon. C'est encore là qu'il se trouve aujourd'hui.

LES CATHOLIQUES DANS LE MONDE

DEPUIS trois quarts de siècle, la répartition des catholiques dans les cinq continents s'est profondément modifiée. En 1880, sur 4 catholiques, 3 étaient européens. Aujourd'hui, moins de la moitié des catholiques du monde peuplent notre Vieux Continent, soit 210 millions, contre 180 en Amérique, 25 en Afrique et 20 en Asie et en Océanie.

Le catholicisme progresse même chez les noirs des Etats-Unis, dont un centième seulement a, jusqu'à présent, été converti. Les préjugés raciaux cèdent peu à peu devant l'universelle loi de charité. 65 prêtres noirs exercent déjà leur apostolat dans les Etats du Nord et de l'Ouest des U. S. A. 35 ont été ordonnés au cours des cinq dernières années, et il existe, près de Sandem, dans l'Etat de Mississipi, un collège du Sacré-Cœur où onze buildings ont été construits par blancs et noirs fraternellement unis. Enfin, un noir des Etats du Sud vient d'être ordonné prêtre et exercera dans son pays d'origine. C'est la première fois que cet événement se produit dans l'histoire religieuse des Etats-Unis.

NÉCROLOGIE

COLETTE YVER

LA romancière Colette Yver est morte à Rouen, à l'âge de soixante-dix-neuf ans. De son vrai nom Antoinette de Bergevin, elle laisse une œuvre nombreuse. *Princesse de science* obtint en 1907 le prix Femina. *Comment s'en vont les reines* fut couronné par l'Académie française. Colette Yver, membre du jury du prix Femina, avait collaboré à divers journaux et revues.

LÉGION D'HONNEUR

DANS la récente promotion du ministère des Relations avec les Etats associés figure S. A. R. le prince Sestha, membre du conseil du roi du Laos, promu officier avec la mention « titres exceptionnels ».

★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ A TRAVERS LES EXPOSITIONS ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★

KATHERINE LIBROWICZ PEINTRE DE L'ENFANCE

A la Galerie O. Bosc, Katherine Librowicz expose ses toiles, une ronde de jolis minois où les yeux grands ouverts des jeunes modèles semblent autant de portes ouvertes sur le mystère de leur âme. Lorsqu'une femme peint l'enfant, c'est avec tendresse et respect qu'elle s'en approche. Il faut toute sa délicatesse pour en fixer le charme, et une part égale de talent et d'amour pour l'interpréter. Deux cartons se gonflent de gouaches où la maman a fixé les traits chéris, où la blonde lumière contourne les joues duvetées, où le jeu des pinceaux fait le jeu de la poésie.

Futés, rêveurs, rieurs, volontaires, toute la gamme des sentiments les plus divers se retrouve sur les petits visages peints par Katherine Librowicz, et son art très attachant consiste à nous révéler ce qu'elle y a deviné, sous une forme vive, une couleur délicate ; l'ensemble est d'un charme et d'une vitalité prenants. — M. S.

« L'ÉTOILE SCELLÉE » ACCUEILLE DE JEUNES PEINTRES

Mme Sophie Babet a accueilli en sa Galerie de « l'Etoile Scellée » une exposition consacrée à un groupe de quatre jeunes peintres : Degottex, Duvillier, Messagier et Marcelle Loubchansky. Cette manifestation est patronnée par M. Charles Estienne (à g. sur notre photographie), qui a expliqué dans une préface d'un ton très élevé en quoi ces artistes ont su dépasser la notion de peinture abstraite.

LE CAMPION A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

La Bibliothèque Nationale a donné l'hospitalité de son grand vestibule à une rétrospective du graveur Valentin Le Campion, récemment décédé, spécialiste de l'illustration des livres d'art. Parmi les ouvrages auxquels il donna ses soins on peut citer *l'Art d'aimer*, d'Ovide, le théâtre de Racine, *Sylvie*, de Gérard de Nerval, *les Dieux ont soif*, d'Anatole France, et *la Fille du capitaine*, de Pouchkine, que la mort l'empêcha d'achever.

LE RÉPERTOIRE FRANÇAIS DE DOCUMENTS PHOTOGRAPHIQUES

Le cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale et la Direction de la documentation à la présidence du Conseil préparent une nouvelle édition du « Répertoire des collections françaises de documents photographiques ».

Les photographes qui désireraient voir leur collection figurer dans ce répertoire doivent envoyer au « Service photographique de la direction de la documentation », 16, rue Lord-Byron, Paris (8e), les renseignements suivants :

Nom et prénom, profession, adresse et numéro de téléphone, date d'origine de la collection, évaluation du nombre de négatifs et d'épreuves, caractéristiques et spécialités de la collection (noir et blanc ou couleur, reportage, paysage, etc.), conditions de communication, de prêt ou de cession et heures d'ouverture.

GUSTAVE HERVIGO CHEZ « LES PEUPLES NUS »

Max-Pol Fouchet, l'auteur des *Peuples nus*, nous présente l'exposition de Gustave Hervigo en préfaçant son catalogue. Il insiste sur le caractère de l'Afrique noire, « le plus réel et le plus imaginaire des continents », qu'Hervigo parcourt à travers le Tibesti, le Tchad, le Borkou, le Cameroun, l'Oubangui, le Gabon... notant, peignant, dessinant, dans des conditions qu'on soupçonne des plus aventureuses. Il rapporte une moisson d'images dont les dessins en noir et blanc sont l'expression la plus vivante de la vie africaine, des paysages et des indigènes ; le trait est vif, la notation, exacte ; les peintures à l'huile nous placent devant des paysages extraordinaires qu'Hervigo a traversés et qu'il a traduits avec un très beau sentiment de fidélité et d'admiration. Crayon, aquarelle, gouache, huile, tout sert à Hervigo pour exprimer l'immensité de cette vie et de ce décor qui s'offrent à lui, et dont il nous fait partager la vision. (Cercle Volney.) — M. S.

CHERCHÈVE : DOULEUR ET COULEUR

A la Galerie Greuze, Cherchève vient d'exposer vingt-trois toiles dont la diversité témoigne d'un talent très varié. L'artiste fut chirurgien des « Gueules Cassées ». Il n'est pas indifférent de s'en souvenir lorsqu'on constate combien il semble attiré par toutes les formes d'expression de la douleur. Son *Christ-roi* au flanc béant, ses visages de mutilés ou de veuves atteignent une poignante intensité dramatique. Certains de ses paysages urbains nous présentent également les aspects inhumains de la vie moderne ; il sait en particulier nous rendre très sensible la démesure d'une cité comme New-York.

Mais le peintre sait également voir dans la nature et dans les villes la richesse et la somptuosité des tons. Et dans des toiles comme celles qu'il a rapportées du Var (ci-dessous) ou du Mexique il déploie avec bonheur les qualités d'un coloriste chaud et exubérant.

LA NORMANDIE AU MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Une très intéressante exposition consacrée à la Normandie a été organisée au Musée pédagogique par les soins de Mme Kahan-Rabec, conservateur de ce musée, et de M. Cros, directeur du Centre national de documentation pédagogique. La géographie, l'histoire, le folklore de la belle province normande sont évoqués de la plus heureuse manière grâce à de nombreux documents prêtés par les Archives nationales, par les musées de Paris et de province et par des particuliers. Enfin, les hommes de génie ou de talent qui ont vu le jour en Normandie — et ils sont nombreux — de Poussin à Barbey d'Aurevilly, de Corneille à Flaubert et à Maupassant, sont rappelés par des objets leur ayant appartenu, par des portraits et des manuscrits.

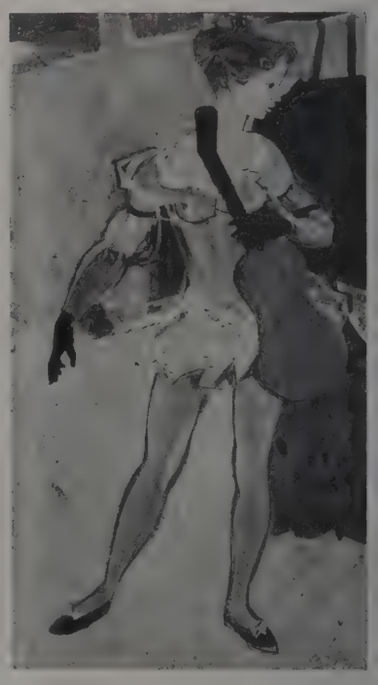
A L'ACADÉMIE DES SCIENCES

L'Académie des sciences a élu membre titulaire M. Jean Leray, professeur au Collège de France. Le nouvel académicien est né à Nantes en 1906. Il est l'auteur d'importants travaux sur l'analyse mathématique et la mécanique des fluides.

ROGER BEZOMBES : UN ART DE DÉCORATEUR

A la même Galerie (André Weil) où il nous avait montré, il y a trois ans, un ensemble de toiles où dominaient les souvenirs de voyages lointains et les évocations exotiques, Roger Bezombes nous offre aujourd'hui d'autres dépaysements en nous faisant pénétrer dans un univers peuplé surtout de funambules et de musiciens. A base de réalisme, la peinture de Bezombes est illuminée de poésie. Les couleurs éclatantes des costumes sont mises en valeur par les souples et pures arabesques de lignes expressives. Sa palette, toutefois, a tendance à s'assourdir ; il cherchera des harmonies plus délicates et plus rares. Même dans sa peinture de chevalet, Bezombes témoigne qu'il est décorateur — au meilleur sens du terme. Peu d'artistes seraient plus qualifiés pour aborder la décoration de théâtre.

B. Ch.



LA LUTTE CONTRE LE CANCER

Comme chaque année la Ligue française contre le cancer a fait appel à la générosité publique. Le 22 mars une quête a été faite dans les rues. Quelque temps avant une conférence avait été donnée à la Maison de l'Amérique latine sous la présidence du ministre de la Santé publique et en présence de MM. Justin Godart et Pierre-Bloch, anciens ministres. Les professeurs Huguenin et Oberling, le docteur Lavedan et M. Le Lorier, membre de l'Académie de médecine, y exposèrent les résultats déjà obtenus.

LES SPECTACLES

J'AI COMPRIS !
AUX FOLIES-BERGÈRE
on est toujours certain de passer une bonne soirée

"LA BELLE DE NEW-YORK"
A MOGADOR
UNE EBLOUISSANTE FEERIE
où le rire et le charme s'allient à une présentation d'Henri VARNA dont le faste dépasse tout ce qui a été conçu jusqu'à ce jour.
"LA BELLE DE NEW-YORK", l'opérette des jours heureux, 19 tableaux, 1.000 costumes ainsi qu'une distribution sensationnelle.
L'exquise MARINA HOTINE trouve ici un rôle à la mesure de son grand talent et de sa grâce. Le beau chanteur FRANÇOIS MARTEL obtient un véritable triomphe personnel. Le trio comique de MOGADOR : Fernand GILBERT, Robert ALLARD, LITTLE BARRA. Les jolies fantaisistes : Annie ALEXANDER, Josette GRISY et Dany MIDDLETON sont la joie de la soirée.
Un seul cri dans PARIS : Une fois de plus MOGADOR et HENRI VARNA ont mis dans le mille ! Une magnifique carrière attend « LA BELLE DE NEW-YORK ».

NOUS ÉDITONS
VITE ET DIFFUSONS BONS MANUSCRITS
EDITIONS REGAIN — MONTE-CARLO

LES DISQUES NOUVEAUX

L' « HISTOIRE DU SOLDAT » DIRIGÉE PAR OUBRADOUS

LA captivante Histoire du soldat, texte de C.-F. Ramuz et musique d'Igor Stravinski, est inscrite sur disque microsillon (1) par un ensemble instrumental que dirige Fernand Oubradous. Il n'y a pas la moindre faille dans cette reproduction, qui sonne haut et clair. Les trois personnages — lecteur, diable et soldat — sont respectivement représentés par Jean Marchat, Marcel Herrand et Michel Auclair. Il faut entendre souvent cette œuvre pour en goûter toute la saveur. Elle est issue des contes russes recueillis par Afanassieff et dont l'origine remonte à l'époque du recrutement obligatoire sous le régime de Nicolas I[er] ; récits et chants de ce temps-là reflètent la douleur des femmes séparées de leurs fils ou de leurs fiancés. Ils portent une empreinte spécifiquement russe. Le malheureux soldat devient une proie facile pour le diable qui sait le tenter...

Littérateur suisse et compositeur russe associèrent leurs idées artistiques nées sous des cieux bien divers. La fortune, il y a trente-cinq ans, ne leur souriait pas encore, et c'est peut-être précisément pour cette raison qu'ils réussirent leur entreprise ! En effet, les moyens restreints dont ils disposaient ne permettaient guère de prévoir un grand nombre de musiciens. La partition est donc écrite pour quelques instruments seulement : clarinette, basson, cornet à piston, trombone, batterie, violon et contrebasse. Jamais la musique n'étouffe le texte, particulièrement soigné lui aussi. Marches et airs populaires, roulements de tambours, tango, valse, rag-time, choral accentuent le caractère populaire de cette curieuse pièce, destinée à être lue, jouée, dansée...

« IBERIA » ET « LA MER » ENREGISTRÉES AUX ÉTATS-UNIS

L'ORCHESTRE de Philadelphie, dirigé par Eugène Ormandy, a enregistré sur un disque en résine de vinyle (2) une interprétation ardente et évocatrice de l'Iberia de Claude Debussy. Sur l'autre face le Philharmonic-Symphony Orchestra de New-York reproduit la Mer. Ici, le flux et le reflux sont conduits par Dimitri Mitropoulos, qui en souligne toutes les rumeurs. C'est là une interprétation hors de pair de l'admirable poème symphonique.

W.-L. LANDOWSKI.

(1) Pathé.
(2) Philips.

LA 100.000[e] « ARONDE » EST GAGNÉE PAR UN DE CEUX QUI LA CONSTRUISIRENT

ARONDE ou *Hirondelle* ? Comme il vous plaira. Car la 100.000[e] voiture de ce type qui vient de sortir de l'usine Simca porte indifféremment l'un ou l'autre nom et se décore d'un envol d'hirondelle. Cette 100.000[e] voiture s'ornait aussi d'une pancarte ainsi libellée : « Au veinard de la 100.000[e], les meilleurs vœux des copains ! » C'est qu'il avait été décidé d'attribuer ce véhicule à l'un des quatre mille deux cents ouvriers qui avaient pris part à sa fabrication. De successives éliminations par tirage au sort avaient laissé en présence dix gagnants possibles. La Fortune choisit M. René Gosselet, de l'atelier des presses. Hélas ! l'heureux gagnant n'a pas son permis de conduire !

Cet ultime tirage au sort se passait à l'issue d'un déjeuner au Pré-Catelan qui suivait une visite de l'usine de Nanterre, dont on admira fort les installations perfectionnées et qui possède aussi de remarquables services sociaux. C'est toujours un spectacle plein d'intérêt que celui de la chaîne de montage. Les invités en virent sortir la 100.000[e] « Aronde ». Au déjeuner, qui réunissait de nombreuses personnalités, parmi lesquelles MM. Hugues, ministre de l'Information ; Gaillard, secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil, représentant M. René Mayer ; Koscziusko, directeur du cabinet du président de la République ; Baylot, préfet de police, le président du conseil d'administration de Simca, M. Fighiera, et le directeur général, M. Pigozzi, firent d'intéressants exposés sur les problèmes qui se posent à l'industrie automobile française. Le principal est celui du rétrécissement du marché, auquel il faut remédier par l'octroi de facilités de paiement et par l'abaissement des prix. Prêchant d'exemple, Simca ramène, le 1[er] avril (tarif d'été), le prix de l' « Aronde » de 712.000 à 690.000 francs.

Parée de fleurs, la 100.000[e] « Aronde » quitte la chaîne de montage des usines Simca. — En médaillon, l'heureux gagnant, M. Gosselet, à qui sa voiture épargnera les deux heures de trajet qu'il fait chaque jour pour venir au travail.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Albert Ducrocq : *Appareils et Cerveaux électroniques* (Hachette, bibliothèque des merveilles).

TOUT le monde a entendu parler de la cybernétique. Au vrai, la cybernétique est vieille comme Héron d'Alexandrie et Vaucanson, attendu qu'elle est une extrapolation de l'automatisme ; mais l'emploi de l'électronique ainsi qu'un certain esprit à la fois primaire et génial sont venus lui assurer une fabuleuse croissance.

M. Albert Ducrocq, dont on connaît le talent de vulgarisation, le style cursif et avisé, a su nous donner de l' « Epopée électronique » un tableau large et clair. Que de fois, tel M. Jourdain faisant de la prose, nous parlons d'électronique sans le savoir ! Electroniques, la radio, le cinéma sonore, l'œil électrique, la télévision, le radar, enfin les prodigieux « cerveaux électroniques », dont l'ENIAC est le type, et les « projectiles autoguidés », ces Super-V2 « intelligents » qui constitueront l'arme offensive et défensive n° 1 des guerres futures. Livre pratiquement accessible à tous.

EN VACANCES, VOUS POURREZ LIRE

IL est d'usage, au seuil de Pâques, de recommander au lecteur des ouvrages à lire en vacances. Existe-t-il donc des livres de vacances ? Et, dans ce cas, par quoi se caractérisent-ils ? Sont-ils plus faciles à lire, convenant à une période où l'oisiveté recule devant l'effort ? Sont-ils plus ardus, au contraire, puisque de longues journées seront disponibles pour leur déchiffrage ? Peut-être sont-ce seulement de bons livres...

Dans ce cas, au hasard de rencontres récentes, je vais en citer quelques-uns.

Je pense ainsi à la Géographie poétique des cinq continents, d'André Siegfried, petit manuel d'admiration ; et au spirituel Voyages et Verres d'eau, de Marc Blancpain, tissu de remarques acides sur les conférenciers (1). Je pense au dernier Pierre Benoit : la Toison d'or (2), qui est plus romanesque que jamais et dont l'héroïne s'appelle Athalide. Dans un genre moins rêveur, je vous propose, pêle-mêle : Tito parle (3), biographie décidément fort actuelle, et le sérieux Mon métier d'homme, de Dominique Terrail (4) ; il y a beaucoup à en retenir. Vous varierez avec les extraordinaires Contes de l'absurde, de Pierre Boulle (5), et le Moulin de Pologne (3), de Jean Giono, qui n'est pas la suite du Hussard sur le toit, mais qui n'a pas démérité pour cela. Vous serez mûr alors pour les Textes sous une occupation (3), de Montherlant ; « textes insignifiants », prétend l'auteur, mais il les publie en même temps qu'il fait reparaître Service inutile (3)... Tout cela est fort lisible et vous procurera l'évasion ou la méditation.

Si vous êtes très, très sérieux, vous pourrez emporter le recueil de textes centrés sur Louis de Broglie, physicien et penseur ; cela ne se lit point, pourtant, en une journée...

Que vous signaler encore ? A tant lire, on perd un peu la notion des capacités d'absorption d'un amateur.

Voici l'amer, inégal, mais curieux Rivage de Barbarie, de Norman Mailer (6). Pas, à ma connaissance, de récent policier remarquable ; mais, dans un genre qui n'en est pas si éloigné, Société anonyme pour assassinats (3), de B. Turkus et Sid Feder, dans l'excellente collection « l'Air du temps », que Pierre Lazareff a inaugurée en y lançant Françoise Giroud. Et, naturellement, les inoubliables Cahiers de Le Golif, dit Borgnefesse (7), quoique ce ne soit pas une lecture rigoureusement familiale. J'oubliais : la Vie d'un joueur, pittoresques et fins souvenirs de Roger Gaillard (8) ; et pour finir, même si vous n'allez pas jusque-là, l'Afrique noire, dans la collection — décidément poursuivie avec un soin inégalable — du « Monde en couleurs » (4). — G. C.

(1) La Passerelle. — (2) Albin Michel. — (3) Gallimard. — (4) Odé. — (5) Julliard. — (6) Table ronde. — (7) Grasset. — (8) Calmann-Lévy.

Margaret Mitchell
AUTANT EN EMPORTE LE VENT
32 aquarelles de Grau Sala
Un volume relié d'après la maquette de Paul Bonet . . . . . 3.850 fr.

André Malraux
ROMANS
32 gouaches d'Edy Legrand. Un portrait de l'auteur par Fontanarosa
Un volume relié d'après la maquette de Paul Bonet . . . . . 4.500 fr.

André Gide
POÉSIE, JOURNAL, SOUVENIRS
Frontispice par A.-D. de Segonzac. 59 aquarelles et gouaches par les illustrateurs les plus réputés.
2 volumes reliés d'après la maquette de Paul Bonet . . . . . 10.000 fr.

A PARAITRE :
André Maurois
L'ANGLETERRE ROMANTIQUE
Illustré de 24 bois en couleurs de Grau Sala.

nrf
GALERIE DE LA PLÉIADE
Collection de Livres d'Art dirigée par
André Malraux
LE MUSÉE IMAGINAIRE DE LA SCULPTURE MONDIALE
Introduction inédite d'André Malraux
Un volume de 856 pages avec plus de 700 illustrations en noir et 16 hors-texte en 4 couleurs . . . . . 5.800 fr.
TOUT L'ŒUVRE DE VERMEER DE DELFT
Un volume de 132 pages sous couverture illustrée et rempliée . . . . . 7.500 fr.
GALLIMARD

ouvrir un volume
ODÉ
LE MONDE EN COULEURS

c'est déjà être EN VACANCES

Pour votre Jardin
demandez le
CATALOGUE ILLUSTRÉ
en couleurs naturelles
de l'Etablissement **Léon PIN**
SAINT-GENIS-LAVAL (Rhône)
Vous le recevrez en joignant à votre lettre cette annonce découpée et deux timbres à 15 francs.
R. N° 166

HOME D'ENFANTS
« LE COLIBRI »
ARVEYES-VILLARS (Suisse)
Reçoit des enfants de 3 à 10 ans. — Soins affectueux et dévoués. — Cuisine soignée. — Situation magnifique.
On vient chercher les enfants

TOURISME ET VILLÉGIATURES

PARIS

9e Arrt
HOTEL ***
BLANCHE-FONTAINE
Entièrement neuf. Jardin d'été.
RESTAURANT - BAR - GARAGE
Calme et grand confort au centre des affaires et des plaisirs
34, rue Fontaine. PIG. 72-32

16e Arrt
HOTEL FARNÈSE " A
Entre Etoile et Trocadéro
32, rue Hamelin, PAS. 98-72
Dernier confort. Calme.
RESTAURANT - BAR
Pension. Prix modérés

ENVIRONS DE PARIS

MENNECY (S.-et-O.)
LE RELAIS FLEURI Tél. 38
RESTAURANT - BAR - HOTEL
Pêche - Week-end - Pension
Spécialité de macarons

FORÊT DE FONTAINEBLEAU (S.-et-M.)
HOTEL-RESTAURANT
des GORGES de FRANCHARD
en pleine forêt - Sa cuisine - Sa cave
WEEK END - SÉJOURS - CONFORT - Tél. 29-69

CÔTE D'AZUR

SÉJOUR A MARSEILLE
LE LITTORAL, Résidence Hôtel, 129, bd Corderie, apparts 1-2 pièces + bains-cuis. à louer p. jour, semaine ou mois.

Cette rubrique bénéficie de conditions spéciales réservées à MM. les Hôteliers ainsi qu'aux Syndicats d'Initiative.

LA SEMAINE HIPPIQUE

LA QUERELLE DU JUMPING ET DU FOOTBALL AURA-T-ELLE LIEU ?

AU début d'une saison qui s'annonce comme devant être particulièrement brillante, la question des terrains de concours hippique occupe de nouveau l'actualité. Si les anciennes sociétés en sont depuis longtemps nanties, les nouvelles venues, très nombreuses cette année, ont du mal à trouver l'endroit rêvé.

La solution la plus simple qui vient naturellement à l'esprit des comités est de profiter d'organisations existantes ayant emplacement spacieux, tribunes fixes et voies d'accès éprouvées. Les clubs de football ou d'athlétisme répondent généralement à cette formule, tels le stade Polignac, à Rèims, et celui de l'avenue Pasteur, à Charleville.

Dans la majorité des cas, le football a bien voulu dépanner le jumping, jusqu'au jour où le spectre du tétanos, propagé d'après certains par la présence des chevaux, est venu jeter le trouble dans les esprits.

La réfutation de cette assertion nous est fournie par M. le lieutenant-colonel vétérinaire Soulié, ancien directeur du Laboratoire des recherches de l'armée.

« S'il est exact, dit-il, que les spores du bacille de Nicolaïer, agents du tétanos, trouvent des conditions favorables de dissémination dans la présence des grands herbivores, il ne faut pas perdre de vue qu'elles sont journellement déposées par les poussières de l'air, sur les pelouses de football comme partout ailleurs. Toutes les prairies sont tétanisées : il serait illusoire de vouloir doser leur degré, plus ou moins accusé. Aussi bien la lumière solaire détermine-t-elle la neutralisation de la spore en six jours d'insolation, et sa destruction complète, en douze jours... »

On voit donc que la querelle du jumping et du football ne doit pas avoir lieu...

TRE-HARDY.

En 1952 : Production d'électricité

EN HAUSSE ET CONSOMMATION ACCRUE

L'ELECTRICITE DE FRANCE vient de faire connaître les statistiques de la production et de la consommation de l'énergie électrique pour 1952. Ce ne sont que les éléments les plus caractéristiques qui sont ainsi publiés. Les statistiques définitives ne le sont en effet que vers le mois de juin et forment un important travail à l'usage des spécialistes. Telles quelles, et quoique éventuellement passibles de quelques corrections, les indications fournies permettent de prendre une vue exacte de l'année écoulée en ce qui concerne l'énergie électrique.

En 1952 l'accroissement de la consommation française a été de 2.521 millions de kWh, soit 6,6 % par rapport à l'année précédente, et de 16.414 millions de kWh, soit 67 % par rapport à 1946.

L'équipement hydraulique et l'équipement thermique ont également augmenté leur capacité. En ce qui concerne les centrales hydrauliques, la productibilité est représentée par la quantité maximum d'énergie que les apports naturels de l'année considérée permettent de produire ou de stocker. Pour les installations thermiques on prend comme définition la puissance maximum qu'une centrale peut réaliser en quinze heures de service continu par jour. Dans le premier cas (hydraulique) la productibilité annuelle moyenne s'est accrue de 3.211 millions de kWh, soit 14,7 % ; pour l'équipement thermique l'accroissement de puissance possible de quinze heures a été de 476 milliers de kWh, soit 9,2 %.

L'augmentation des deux productions hydraulique et thermique a permis en 1952 de satisfaire la hausse des besoins de la consommation. En effet, la production d'énergie hydraulique a bénéficié des mises en service d'installations nouvelles et, malgré une diminution de l'hydraulicité de 6 %, elle a atteint 22.450 millions de kWh contre 21.200 millions en 1951. Pour l'énergie thermique les chiffres sont 18.350 millions de kWh contre 17.138 millions.

De nombreuses installations nouvelles ont été mises en service au cours de 1952. On ne compte pas moins de seize centrales hydrauliques, dont certaines d'une importance considérable, tels les 1er, 2e et 3e groupes « André-Blondel », sur le Rhône, et Ottmarsheim, en Alsace. Onze usines thermiques sont entrées, d'autre part, en fonctionnement, dont les 1er et 2e groupes de Dechy (Nord) : 120.000 kWh.

Dans l'ensemble, ces chiffres confirment l'effort fourni depuis 1946 par l'E. D. F. pour répondre, qu'il s'agisse de production, de transport ou de distribution, aux demandes d'une consommation sans cesse croissante.

Les 1er et 2e groupes d'Ottmarsheim mis en service en 1952

LES MAROCAINS MANGENT PLUS DE SUCRE

L'ELEVATION du niveau de vie de la population marocaine ressort de quelques chiffres publiés par le dernier « Bulletin d'information du Maroc ». Les biens de consommation sont passés de 51 milliards de francs en 1949 à plus de 80 milliards en 1951. C'est plus de la moitié de la valeur des importations. Le thé et le sucre entrent pour 13 % dans ces importations.

FOIRE INTERNATIONALE DE CASABLANCA

30 Mai - 14 Juin 1953

Les 140.000 mètres carrés sur lesquels la F. I. C. développe ses installations s'étendent face à la mer par une série de terrasses encadrées de jardins et de plantations.

La surface couverte, comportant plus de 30.000 mètres carrés, est répartie entre

— le Grand Palais,
— le Petit Palais,
— le Commissariat Général,
— le Palais des Arts Marocains,
— la Brasserie - Restaurant - Salle des Fêtes

et permet aux milliers d'exposants de toutes catégories de prévoir leur installation dans les conditions les plus favorables.

Il n'est d'ailleurs aucune catégorie des diverses activités économiques qui ne fasse acte de présence, depuis le matériel de mines jusqu'à l'ameublement, ou du matériel agricole à l'équipement automobile.

Si l'on a enregistré jusqu'ici l'adhésion de onze nations, c'est la preuve surabondante du caractère international de cette manifestation.

Dans ce pays où l'évolution économique multiplie chaque jour ses divers aspects, il est de l'intérêt évident et même vital de chaque commerçant et de chaque industriel de se trouver présent pour faire valoir la variété et la qualité de ses présentations.

Cette présence correspond à la notion même de Foire « Internationale » ; elle est la traduction indiscutable de la vitalité et de l'avenir de toutes les activités, quelles qu'elles soient, qui ne peuvent s'imposer qu'en apportant à tous les usagers la preuve que pour exporter au mieux il faut aussi savoir importer au mieux.

AVIS FINANCIER

EMISSION D'UN EMPRUNT
POUR L'EQUIPEMENT DE LA S. N. C. F.

Pour assurer le financement de ses dépenses d'investissement (modernisation, électrification, etc.), la S. N. C. F. procède, à partir du 9 mars 1952, à l'émission d'un emprunt garanti par l'Etat.

Deux types de Bons, nets d'impôts, sont offerts au choix des souscripteurs.

1° Bons 6 % à 15 ans.

Valeur nominale : 10.000 francs.

Intérêt : 600 francs payables le 1er avril de chaque année.

Amortissement : le 1er avril de chaque année, par remboursement au pair du 1/15 du nombre total des Bons émis.

Prix d'émission : 9.550 francs.

2° Bons indexés à 15 ans.

Valeur nominale : 10.000 francs.

Intérêt payable le 1er avril de chaque année, au gré du porteur :

— soit en espèces pour un montant égal à 90 fois le prix du km. en 3e classe au tarif en vigueur à la date de l'échéance (actuellement 5 F.) et, au minimum, à 450 F. ;

— soit en un coupon de transport correspondant à un parcours de 100 kilomètres en 3e classe, c'est-à-dire avec une prime de 10 kilomètres.

Amortissement, le 1er avril de chaque année, du 1/15 du nombre total des Bons émis, effectué au gré du porteur :

— soit en espèces pour un montant égal à 2.000 fois le prix de base kilométrique en 3e classe au tarif en vigueur (actuellement 5 F.) et, au minimum, à 10.000 F. ;

— soit en coupons de transport correspondant à un parcours de 2.100 kilomètres en 3e classe, c'est-à-dire avec une prime de 100 kilomètres.

Les coupons de transport sont valables deux ans et acceptés en règlement de tous frais de transport (voyageurs ou marchandises) pour leur valeur au jour d'utilisation, les réductions particulières de tarif (billets de congé payé, de famille nombreuse, de groupe, etc.) continuant à être appliquées.

Prix d'émission : 10.000 francs.

Les souscriptions sont reçues aux guichets habituels (Banques, Comptables du Trésor, Bureaux de Poste, Gares, etc.).

L'émission pourra être close sans préavis.

(Notice parue au *B. A. L. O.* du 9 mars 1953.)

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3
Un an...	4.700	6.000	7.000
6 mois...	2.400	3.100	3.600

ÉTRANGER

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3
Un an...	5.700	7.250	8.600
6 mois...	2.900	3.725	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit à **49** numéros de **52** pages. Ce tirage comprend chaque semaine les mêmes pièces ou les mêmes romans que ceux édités dans notre Supplément théâtral et littéraire. **L'abonnement n° 2** est composé de **49** numéros de **44** pages (nouvelles, reportages, études) et, en outre, de **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile. L'abonnement n° 3** comprend **49** numéros de **44** pages (informations, études, reportages), ainsi que **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile** et également **24** numéros de notre Supplément théâtral et littéraire.

★

Le supplément théâtral et littéraire, en fascicule séparé, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 1er et le 3e numéro de chaque mois

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

★ ★ ★ ★ PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES ★ ★ ★ ★

LES MATIÈRES PLASTIQUES AU SERVICE DE L'ÉLÉGANCE MASCULINE

A UN rythme accéléré, de nouveaux tissus synthétiques aux propriétés de plus en plus extraordinaires sortent du laboratoire du chimiste. Orlon, dynel, dacron seront bientôt aussi populaires que le nylon. Les maîtresses de maison connaîtront le linge qui se lave spontanément au contact de l'eau, les vêtements qui se repassent tout seuls en séchant, les lessives qui sèchent en une demi-heure. Et quand la fabrication sera réalisée sur une grande échelle, il en résultera pour le consommateur un allégement très appréciable de son budget vestimentaire. En effet, les nouveaux produits sont obtenus à partir de matières premières abondantes et peu onéreuses, telles que bois, charbon, pétrole ou gaz naturel.

Une particularité étonnante des nouvelles fibres réside dans la variété d'aspects qu'on peut leur donner suivant les traitements auxquels on les soumet.

Les premiers essais, réalisés pendant la guerre, principalement pour les besoins militaires, avaient porté sur des tissus très résistants et parfaitement imperméables destinés à la confection de bâches, de toiles de tentes, etc. Mais on fabrique aussi bien maintenant, à partir des mêmes fibres, des tissus d'ameublement, des chemises d'homme, des tweeds pour costume ou des paires de chaussettes. Les fibres aéryliques, telles l'orlon et le dynel, peuvent fournir des tissus épais, aussi chauds que les tissus de laine, mais beaucoup plus solides et trois fois plus légers. Tissées ou tricotées, ces fibres sont difficilement reconnaissables de la laine, dont elles imitent très exactement l'aspect. Les tissus pour chemise cherchent surtout à supprimer le repassage. Une seule chemise en dacron est nécessaire au voyageur, qui aurait dû se munir d'une douzaine de chemises en coton. Lavée le soir et posée sur un cintre, elle est irréprochable le lendemain matin.

La dernière nouveauté, outre-Atlantique, est le complet en dacron, aux propriétés magiques : inusable, infroissable, indéformable, irrétrécissable, intachable...

Des expériences spectaculaires ont été faites avec des voyageurs de commerce. C'est ainsi qu'un complet d'été en dacron fut porté cinquante-sept jours consécutifs, pendant lesquels il fut soumis aux plus rudes épreuves : voyages en train, avion, automobile. On lui fit même effectuer deux plongeons dans une piscine. Après quoi, sans aucun repassage, on put l'exposer en vitrine, à côté de complets neufs, auxquels il n'avait rien à envier.

Les fibres naturelles bénéficient indirectement de ces nouveaux procédés. Leurs fabricants, craignant la concurrence, s'appliquent à leur donner les qualités des fibres synthétiques en les traitant chimiquement pour les rendre imperméables, infroissables, irrétrécissables, les immuniser contre les mites, la moisissure, les taches.

Il existe une résine spéciale qui empêche les chaussettes de rétrécir et de se feutrer. Il suffit de tremper les chaussettes dans la solution et elles resteront indéfiniment de la même taille.

Les vêtements de coton font également l'objet de recherches en laboratoire.

Chemises défraîchies, bleus de travail imprégnés de graisse, lessives fatigantes, usure rapide du linge, tous ces inconvénients disparaîtront grâce à un nouveau produit plastique, la carboxymethyl cellulose, appelée plus simplement CMC.

La facilité à se salir des tissus de coton provient des irrégularités des fibres et de la trame : les particules de poussière s'y déposent, formant une couche de base où s'accumulent plus facilement les nouvelles souillures. Les recherches se sont donc dirigées sur une substance qui rendrait lisse la surface du tissu. On eut l'idée d'utiliser comme empois un produit découvert en Allemagne il y a une cinquantaine d'années, mais dont la faculté de décrasser le linge n'avait été employée jusqu'alors que dans la fabrication des poudres détersives. Il s'agit d'une poudre cellulosique, ayant la consistance de la farine de blé, inodore et non toxique. On l'obtient à partir de la pulpe de coton ou de bois. Délayée à l'eau, elle forme une pâte sirupeuse, que l'on ajoute à la dernière eau de rinçage du linge. Elle étend sur les fibres du tissu une couche protectrice invisible. Au lavage suivant, le produit se dissout dans l'eau, entraînant toutes les impuretés qui s'étaient déposées sur le vêtement, sans qu'il soit besoin de frotter. Cet empois ne raidit pas le tissu, à la manière de l'amidon. Il lui laisse beaucoup plus de souplesse et lui conserve indéfiniment l'aspect du neuf.

Non toxique, le CMC est passé de la buanderie dans la cuisine, où il « empèse » puddings, sirops, sauces et fromages.

C. T.

COURRIER MEDICAL

DU KOLUPATHISME

IL ne s'agit pas d'une intoxication encore ignorée hier ou d'une parasitose jusqu'ici inconnue. Néanmoins, il faut se hâter d'en jouir pendant que la chose est nouvelle. Il s'agit, en effet, d'une interprétation inédite et encore assez hypothétique de faits très anciens. Le kolupathisme est-il appelé à un grand avenir ? Il est encore trop tôt pour le dire. Il n'en est pas moins une conception doctrinale qui a le mérite de rendre compte des rapports de certaines maladies entre elles.

Milian, médecin de l'hôpital Saint-Louis, avait exposé, il y a plus de trente ans, une conception de cet ordre : le *biotropisme*, véritable appel de la maladie par la maladie. L'herpès de la pneumonie et de la méningite aiguë est resté l'exemple classique des maladies infectieuses « activées » par une autre maladie. Le biotropisme engloba l'exaltation de la maladie par le médicament : telle éruption traitée par l'arsenic s'épanouissait davantage sous l'action des premières doses du médicament avant de s'éteindre sous l'action de doses plus fortes. Milian voulut étendre sa brillante conception à tous les accidents de la thérapeutique et, bientôt, il décrivit des rougeoles et des scarlatines médicamenteuses. Il ne put jamais faire la preuve de la nature infectieuse des accidents ainsi décrits. La généralisation de ses idées faisait faillite, mais il gardait le mérite d'avoir vu et interprété des faits mal connus avant lui et le mérite plus grand encore d'avoir dépassé la conception simpliste des accidents toxiques, préparant ainsi — involontairement, il est vrai — l'avènement de l'allergie.

Le professeur agrégé Julien Marie, médecin de l'hôpital des Enfants-Malades, présente à notre attention le *kolupathisme*, empêchement qu'une maladie apporte au développement d'une autre maladie, et qui est apparemment le contraire du biotropisme. Le *cow-pox*, ou vaccine, s'oppose à la variole. Il s'agit de deux germes distincts. Le B. C.G. s'oppose au bacille de Koch, dont il n'est qu'une variété. Il est classique de rappeler des faits de cancers cutanés arrêtés dans leur évolution, au moins passagèrement, par une infection locale survenue entre temps. Le professeur Julien Marie cite l'effet curatif de maladies infectieuses bénignes sur des albuminuries graves. Ainsi, nous faisions du kolupathisme sans le savoir, ce qui n'est rien. Une chose analogue advint à Monsieur Jourdain, qui ne s'en portait pas plus mal et s'en réjouissait. Il se serait réjoui davantage d'apprendre que tout n'était pas mauvais dans la maladie. C'est pour aujourd'hui la conclusion que je propose.

R.-J. M.

A LA demande de plusieurs lecteurs, nous précisons que le *Nouveau Traité complet d'échecs* d'André Chéron, dont nous avons rendu compte dans notre n° 374, a été publié aux Editions Demailly, 38 *bis*, rue Mourmant, à Lille.

LE BRIDGE

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que notre confrère *le Bridge* vient de reprendre, comme avant la guerre, sa publication régulière.

Cette revue mensuelle, la seule revue internationale de bridge en langue française, s'adresse à tous, à ceux qui veulent apprendre les rudiments du bridge comme à ceux qui désirent s'y perfectionner et acquérir la maîtrise des méthodes de jeu savantes : squeezes, fins de coups, etc.

Les questions les plus variées y sont traitées sous une forme plaisante et inédite. Les lecteurs y trouveront toute la technique du bridge contrat et plafond, des conseils, des problèmes, des études et diverses chroniques d'actualité.

Sa devise : instruire en amusant.

Le Bridge paraît le 25 de chaque mois. Ne se vend pas au numéro. Abonnement annuel, 600 francs ; étranger, 1.000 francs (C. C. P. Paris 1.150-20), rue Chalgrin, 32, Paris, 16e.

LE BRIDGE (N° 114)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 100

LE MORT : ♠ R 10 9 ♡ R D 7 4 ◇ A V 9 3 2 ♣ 5

entame : ♠ 7 — NORD / OUEST EST / SUD — ♠ 2

♠ A D V 8 3 ♡ A 5 ◇ R 5 4 ♣ R 9 2

Les adversaires s'étant tus, Sud finit par jouer 6 ♠.

Ouest entame du ♠ 7 et Est fournit le ♠ 2.

Comment jouer au mieux en Sud?

Le mort prend du ♠ 9 et joue ♣ 5.

Si Est a le ♣ as, ou si le mort peut couper deux fois ♣, les douze levées sont là avec 5 ♠ de Sud + 3 ♡ + ◇ A. R + ♣ R et un ♣ coupé (ou deux ♣ coupés).

Disons qu'Ouest prend le ♣ R avec l'as et rejoue ♠, Est fournissant encore ♠.

On pourrait évidemment, après avoir coupé un ♣ et pris le dernier atout ennemi, faire l'impasse à ◇. Mais elle n'aurait qu'une chance sur deux de réussir (il suffirait de faire trois levées à ◇ pour réussir le chelem).

Mieux vaut jouer ♡ A R D, défausser le ◇ 4 sur la ♡ D, jouer ensuite le ◇ R, puis le ◇ as et couper un petit ◇ avec l'as d'atout. Ce plan a des chances de réussite supérieures à l'impasse à ◇, car il donnera le chelem si les ◇ sont 3-2 et les ♡ 4-3 ; ou les ◇ 3-2, les ♡ 5-2 ou 6-1 à la condition que le dernier atout soit chez le joueur qui a 5 ou 6 ♡.

Environ 54 %, calcul fait après qu'on sait que les ♠ sont 3-2.

ÉTUDE N° 101

LE MORT : ♠ R V 9 7 2 ♡ A R 10 4 ◇ A 4 3 2 ♣ ...

entame : ♣ R — NORD / OUEST EST / SUD —

♠ A D 10 8 6 4 ♡ 6 5 3 2 ◇ R V 8 ♣ ...

Sud joue 6 ♠ et, sur l'entame du ♣ R faite par Ouest, le petit chelem est immanquable. Pourquoi?

ANDRÉ CHÉRON.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1953. N° 255. — Printed in France.

APR 13 1953

BYRRH

VIN APÉRITIF AU QUINQUINA